

Parent

Du Temps des cages à poules

ANTÉCIMAISE

Vigie

Vigie

Du temps des cages à poules

Pascal Parent

Du Temps des cages à poules

ANTÉCIMAISE

À Didier Eribon

*Croix de bois, croix de fer,
si je mens, je vais en enfer !*

I

Coco

Quinquagénaire RMiste illettrée, acculturée par les Américains du plan Marshall à travers la lecture de *comics* comme *Picsou* et dont l'activité professionnelle consistera en tout et pour tout à revendre sur le territoire national du *junk* en plastique fabriqué en Asie du Sud-Est (arrivant en France par containers, comme les parents de sa belle-fille qui ont débarqué avec le contenu des cales d'un paquebot), quand ce n'est pas en bois exotique issu de la destruction de ses forêts, le visage entièrement couperosé, est-il étonnant que Coco n'ait eu qu'un fils pour de nombreux « maris » ? À l'exemple d'une *azriya* répudiée que notre père enrégimenté en Algérie jadis assidûment fréquenta, elle assumait parfaitement sa situation : sans être à proprement parler courtisane au sens où notre mère qualifia la sienne de putain, elle avait les mœurs très libres et sur les marchés où elle écoulait sa camelote ou dans une chambre d'hôtel où elle inversait le sens du harem,

rarement refusait-elle le « petit cadeau » de son amant habituel ou passager. Les seuls qui la stigmatisaient, jamais frontalement et bien qu'ils la reçoivent chez eux, c'étaient notre petite sœur et son conjoint Richard.

Trois souvenirs choisis éclaireront peut-être cette rumeur déplaisante à propos de la plus âgée de mes deux sœurs. Encore faut-il préciser ici qu'en raison de la seule pigmentation de sa peau, il est vrai qu'elle était des plus cuivrée, une fois décédé Papa fut insidieusement labellisé de moricaud par la mère de Richard – Ochra, qui est la grand-mère paternelle pied-noire des deux petites, nos nièces. C'est du moins ainsi qu'il la qualifiait de son vivant ! Le terme était en réalité abusif, puisqu'elle descendait de Français juifs d'Algérie. Mais cet homme à la peau de gitan, avec pour intention de bouillir l'odeur de son cuir dans un évident refus de clarté non plus que de décantation et partant de brouiller sa propre piste, amalgamait l'un et l'autre ainsi que tout ce qui venait de la Méditerranée. Les parents de celles-ci, durs et rompus aux subtilités de

l'intrigue avec un mythe à créer pour entretenir leurs statuts respectifs – Monique était la sixième et la plus jeune, et Richard fut particulièrement protégé en tant qu'aîné –, alimentaient donc un bruit de fond motivé par de l'inquiétude parentale, à les en accroire augmentée du seul souci d'un mauvais exemple à ne pas donner par une vulgarité de toute l'attitude, et notamment dans l'habillement, à l'une et l'autre de leurs filles qu'occasionnellement gardait Coco ; alors qu'il s'agissait, et nul ne l'ignorait, non pas d'Orgal et de son aînée Mifraha, mais pour l'un de la lutte pour maintenir la position d'Ésaü au sein d'une famille élargie, désormais augmentée de quatre personnes plus âgées que lui, et pour l'autre de conserver les mille et un petits privilèges dus à sa place de benjamine et d'en tirer surtout, par un simple effet de déteinte, les avantages pour les siens ; cela au détriment des enfants de la « concurrence », que ce soit un premier ou un dernier-né issu de son frère ou de sa sœur en n'omettant pas évidemment de lui maculer la réputation.

L'imitation de crapaud de Skaï aqueux se moquait-il ? Il y a en effet un écart entre ma situation de pénitent et celle de Coco, ma jeune sœur, qui était par Gaëtan compressée comme un soufflet d'accordéon. S'opposant à mes refus contusionnés par la conviction de ses deux poings, précisons qu'à propos de Coco il m'entraînera à chanter plus tard avec lui ce vil refrain : « C'était le temps des fleurs... » Calé entre ce fauteuil disgracieux, aux quatre pieds peints de bois façon hêtre recouverts jadis d'un vernis désormais écaillé, et le lampadaire habituellement éteint par économie, que j'ai pu l'essuyer le linoléum dans l'angle de la salle à manger ! Il en était tout sillonné d'une cuvette oblongue et noircie. L'une de mes deux rotules surtout l'avait creusée. M'appuyant sur le droit, puis sur le gauche, aplatis par des gémissements prolongés, si besoin était le seul état de mes genoux le prouverait. Aujourd'hui encore et sans m'en plaindre du côté des huit notes basses que nous étions, nous autres les six enfants augmentés de leurs deux chats, ils pourraient témoigner

de la doctrine inavouée de nos parents. La leçon était morale autant que physique ; elle se devait d'être pénible. Imaginer un soulagement était alors inutile et le coude ni la fesse n'étaient autorisés d'appui. Dans cette position, l'œil rivé au bord de la laideur et les muscles fessiers jouant de l'axe de symétrie, je languissais sans espoir de remise de peine en me tortillant de douleurs.

Quant à l'espace à partager dans une autre posture avec la fratrie, il était presque aussi réduit que l'angle qui bornait en punition ma vue. La verticale seule en changeait l'étendue dont le champ restait précaire et jouer, entre un coin de couloir et la rue, c'était là toute notre préoccupation. Dans l'unique chambre de trousse-pets que paraît-il nous étions, mon frère et moi, le passage au bout des lits ne permettait qu'un territoire étroit. D'enfants, la famille n'en comptait alors que trois. C'est beaucoup et c'est peu : un, deux, trois... C'était, dans le désordre : Coco, Gaëtan et moi. Dans l'ordre d'arrivée, j'étais venu entre le grand et la petite. Un voisinage excédé enclin

à dénoncer, vraisemblablement inquieté par les cris et les pleurs, les coups, le boucan, les hurlements de la famille du couple adultère à faible revenu du sixième étage, expliquerait qu'il n'y eût pas de photographies de la venue de Fabien, le quatrième après Coco. Car tout dépendait de l'espace et d'ailleurs, de septembre à février 1965, avant que les parents pussent nous récupérer, la fille avait été placée en famille d'adoption par l'Assistance publique. Il s'en fallut de peu qu'elle y restât ! Pour autant, deux naissances plus tard (il s'agissait du petit Pierre, aujourd'hui défunt après son père en laissant trois marmots, et de l'intrigante Monique, l'épouse de Richard le bien-nommé), notre mère emménagera avec son concubin, alias Papa, et la portée de six plus leurs deux chats dans un nouvel appartement d'une chambre augmenté. Voilà pour le premier des trois souvenirs. Il est temps de passer au suivant.

Dans cet appartement, le poste de télévision avait un rôle à part entière. Au point qu'il est permis de penser que c'était la

dernière merveille après les chats : une éducatrice autant qu'un instructeur. De cette entité convexe, avec le temps insensiblement le volume augmentait. On nous apprend comment se laver les dents, avec quel dentifrice et quoi d'autre acheter, qui croire et quelle opinion partager. Les parents passant leurs soirées à gober les crissements de ce gros coléoptère collectif tout en caressant le ronronnement sur leurs genoux, leur idée du confort dépendait dès lors de l'opinion et du regard d'autrui ; les allocs leur permettaient d'accéder aux incontournables appareils ménagers dont le réfrigérateur flambant neuf, mais aussi au canapé d'occasion du salon, à la DS 21 à crédit de Papa, etc. Le couple en voulait toujours plus ! Quotidiennement calés avec des coussins faits maison, la cornée rivée à ce singulier élytre, une bouillie d'images et de voix amplifiées les rendait somnolents ou les réveillait. Il y eut les bandes-son et leur générique aguicheur, les moments forts des coups de feu avec ces westerns qu'aimait tant Gaëtan posant à la Gary Cooper tandis que je restais désor-

mais dans mon tipi en chaman sioux à cacher à chacun que j'adulais en travesti pour lui Louise. Il était troqué leur écran contre un livre et longtemps je m'y dérobaï malgré les appels insistants d'une curiosité qui m'incitait à en sortir pour rejoindre la Grande Plaine du salon où dans un semblant de vie ils prenaient un rôle avec leur pistolet : celui de Steve McQueen pour l'aîné, celui de Robert Mitchum pour Papa...

Autour d'eux cependant, la famille s'augmentait du vide des objets. C'est à l'âge des premières pollutions nocturnes qu'ayant enfin acquis ou peu s'en faut la paix, le préadolescent que je fus déserta le salon. Enveloppe de sons laissée en exuvie dès onze ans, il avait été avec son frère aîné, ce moi d'autrefois fuyant l'« autorité pédagogique » aux conseils d'hygiène entichés de boniments, l'un des deux témoins d'un délit qu'il hésite à coucher ici. En effet, avant de poursuivre, est-il un remords ou une cécité qui l'empêcherait de narrer en la développant la scène du canapé entre Coco et Papa ? La porte du salon donnant sur le couloir

étant à leur droite, au-delà Maman s'affairait dans la cuisine à préparer un dîner tardif. La lumière nous informait de sa présence ; malgré la véhémence de la télé, un bruit continu, plus tenu et différencié, rythmé, de l'avancée de ses corvées. Le jeu de son ombre dans le rectangle du sol nous permettait de suivre ou à peu près le moindre de ses mouvements. Coco sur ses genoux ou bien calée contre son cœur, lui le cramoisi obscur d'écrevisse cuite et d'hispidé ponceau sur tout le visage et la pinçant, tous deux fort excités, surtout depuis l'emménagement qui accueillit avec la famille un nouveau mobilier, se chamaillaient en braillant. Sans soulever avec les coussins de ce canapé la question de la culpabilité, les yeux brouillés de sel et de difficultés à déchiffrer les mots, c'est avant tout le risque d'aveuglement qui me retint confus à ahaner dans mon livre. Alors, la lumière de la cuisine étant allumée, abandonnons-les tous les trois – Coco, Papa et leur témoin – à se laisser endocliner par le petit écran, tandis que Maman est seule à ranger la vaisselle ou à préparer la

table pour le petit déjeuner : il est permis d'en finir avec ce second souvenir on ne peut plus instructif et de passer au dernier.

Les cherchant, c'est sans bruit que je m'étais approché de la chambre qui était au bout du couloir. Dans cet appartement, en plus de celle des parents, il y en avait trois. Celle-ci c'était la nôtre, à Gaétan et moi. Il s'était écoulé moins d'un an depuis ma désertion du salon. Peu à l'aise dans mon corps surtout depuis la scène entre eux deux, lui préférant les livres après les avoir enfin découverts comme une alternative à la télévision, j'étais dorénavant très silencieux. Passée la porte je restai donc figé, à l'écoute et n'osant plus bouger. De l'autre côté de l'armoire, il se tramait des « choses » que je reconnaissais pour ce qu'elles étaient. Exactement, oui, au-delà de l'alignement des trois vantaux qui barraient mon regard dans sa profondeur, coincé entre ce côté-là de l'armoire et la porte de la chambre et ne me risquant pas au moindre mouvement, j'étais tout dur et je me sentais froid en même temps que nauséux,

nerveux et même un peu fiévreux. Il y avait comme des coups, ou plutôt des heurts et une seule respiration étouffée, saccadée, parfois retenue, alternés d'un silence aussi lourd qu'une odeur qui me restera toujours dans les narines : la même que celle de Coco avec Papa. C'est elle qui m'avait envahi en entrant. Si tant est qu'un enfant de douze ans, peu incarné et définitivement rêveur puisse les identifier, les sons de la chambre lui plongèrent la tête hors du corps ; et je fus inondé par l'odeur, complètement ravi à moi-même ou si l'on veut, dans un état second, somnambulique.

L'oreille à l'écho de l'armoire et le ventre hanté par son bois de noyer, l'un de mes pas avait-il dépassé le premier vantail ? Elle en comportait trois ; c'était une grande armoire imitant le style provençal à chapeau de gendarme en bois sculpté. Ils laissaient, ces pas, et moi au-dessus d'eux, le troisième vantail sur ma droite où je vis Gaëtan, là, entre l'armoire et la fenêtre ou plus précisément entre ce côté-là de l'armoire et le petit bureau

d'écolier placé sous l'une des deux fenêtres afin de gagner en clarté : les économies de filaments d'ampoules n'étaient pas négligées par Maman. L'emplacement témoignait-il du souci de protéger nos yeux ? Coco y était également, ou plus exactement un bout de sa robe et son avant-bras gauche. Elle devait donc être là, coincée entre la masse de l'aîné et du bois, complètement aplatie, le front enfoui ou plutôt la frange de ses cheveux dans son épaule et jambes comme ça, sur le biais des siennes à lui le grand. Par à-coups son petit ventre recevait ce qui de Gaëtan jambes fléchies tapait avec un bruit sourd contre elle, alors que le bois de l'armoire en répercutait les heurts.

Entre Gaëtan et Coco, je ne cesserai plus désormais d'osciller. Surtout depuis que j'entendis ces mots et qu'intrigué je les surpris l'un contre l'autre ou plus exactement mon frère arc-bouté contre l'un des côtés de l'armoire en bois clair, une qui en avait trois de vantaux qui grinçaient à l'ouverture, deux pour la penderie et le troisième, équipé d'un

miroir placé très au-dessus de ma tête, pour les quatre étagères où des draps pliés impeccablement avaient une odeur de lavande. « Déshabille-toi, Coco, il faut que je t'ausculte ! » Ou bien était-ce : « Han ! Han ! » Non, ce sont bien ces mots et non ces sons qui me décidèrent à passer les deux derniers vantaux et qui me firent les surprendre dans l'état décrit ci-devant. « Qu'est-ce que tu fais là ? » Et moi, rien : je ne pouvais pas parler ! Je regardais ma sœur glisser de côté le dos contre le bois puis remonter sur son ventre un dessous tout en tirant sur sa robe en vichy. Il venait de la gauler mais ne se décontenança pas et tenta d'acheter mon silence en me proposant un « jeu » de docteur auquel ni ma sœur ni moi ne voulions nous prêter. Je ne sais plus comment il parvint à nous placer l'un contre l'autre à sa hauteur ; il me semble qu'il nous manipula, physiquement parlant. Je me vois assez tôt contre elle et, lui dans mon dos, poussant fort de la main en répétant : « Allez, vas-y ! » Et cela ne sentait pas bon, c'était cette odeur qui était la plus répugnante et aussi ma

sœur contre moi, calée comme entre lui et l'armoire et tout d'elle et de nous qui nous refusions l'un à l'autre, avec l'odeur et la nausée. Cela ne dura pas, du moins réellement et c'est heureux si l'on peut dire la chose ainsi.

En y repensant des années plus tard, lorsque la mémoire m'en revint, il m'a semblé que de me frotter à elle c'était presque acquérir le pénis de mon frère, un petit peu de ce roitelet familial, si peu au fond, mais dont la protection à défaut de l'amitié, en raison de sa position sur nous autres, était enviable et enviée. Malgré cette scène aussitôt que possible refoulée, n'ayant longtemps eu aucun souvenir de l'armoire qui sonna cette perte d'une partie de mon enfance et de Coco, et pas plus de l'âge auquel il m'avait fallu amputer cette mémoire en trop mais informé rétroactivement de leur abandon à ces frottements, m'en excitant sous les draps en m'imaginant être ma sœur, je gardai de cet après-midi-là, mémorable dans l'oubli, une pierre dure et froide au ventre en n'ignorant plus qu'entre lui en moi, il y avait ma jeune

sœur et que je ne faisais pas vraiment le poids.
Était-ce un mal ?

Le Bidasse et sa blonde

« Bon Dieu ! Mais c'est... Bien sûr ! », s'exclama l'inspecteur Antoine Bourrel, par la voix de Souplex. Alors, on en est aux tout premiers épisodes : c'est le mois d'août 1958 et André Bazin n'est pas décédé... Bientôt émergera Malraux avec la V^e République. Hors le petit écran, entre l'OTAN et le bustier, des arcs électriques zèbrent, là-haut, la grille métallique au bout de la tige. « Mais quoi, comment ça, pense-t-il après coup, une fois tombé le calot pour la blonde, c'est donc un casque M 51 qu'on me refourgue ? » En bas, les bourrelets amortisseurs de chocs amortissent ce qu'ils peuvent. Ça donne des sensations, des coups au ventre : on se serre et s'accroche, et bang ! Roger, l'aspirant, menait les opérations de « pacification ». L'une se libère ; elle en a plein les reins et, se cambrant, s'esclaffe ! La main droite dans la poche et le

pouce au-dehors, de la gauche fumant une gaudio qu'il jeta d'une pichenette, il lui offrait son meilleur profil. Lui, un Pavarotti authentique du sifflet, avait l'œil : il l'attrape au coude, veut remettre ça. « Brigadier Kiki, en tenue de sortie », qu'il dit. Elle rechigne mais, en se cambrant de ses deux roberts, lui en met plein la vue. La surplombant, le cabot-chef, en deuxième équipier, a une belle vue sur la baie de Port-Gueydon.

Les soldats sont en liesse et les filles en joie. Entre les 11^e et 12^e arrondissements de Paris, le P.M.U., ouvert, bat très vite son plein ; l'un ou l'autre des coudes élimé, lustré par le zinc, des mécréants ne laissent-ils pas jusqu'à leurs salaires dans ce café-tabac ? Quel exemple pour la jeunesse... Pour les garçons de moins de vingt ans, mais aussi pour les filles ; celles qui ont le kif de l'uniforme. Lui, tient son jeton, l'agite en reluquant ses cuisses. « Et un biplace pour le bidasse et sa blonde, un ! »

En permission avec eux, le radio, Joseph, leur donnait des nouvelles. C'était surtout le

pointeur, Christian, qui les recevait : tube au bleu, la Marie-Joséphine, avec cette vélocité engorgée d'une bouche de 81 mm, ce n'est pas l'amorce qu'elle leur laissait avec le goût fameux des figues ! Mais pouvait-il l'anticiper ? Retranché derrière les bourrelets de ses pantalons couleur de sable, Christian ignorait donc la configuration du terrain. Mirage de la retraite, il en resta baba. Le douar leur était étranger : s'ils n'avaient pas les plans, ils n'étaient pas sans le sou. La solde étant mauvaise, ils se devaient de la dépenser. Du jeton, avec elle ou une autre, chacun en jeta !

Passèrent quelques jours, secs et dégagés, sans nébulosités, qui les repurent d'heures claires, lointaines désormais à leurs souvenirs. De retour au poste, ils fumaient le haschich ; chacun sa tige, petit cercle accroupi à l'ombre d'une murette qui protégeait deux cours intérieures séparant quelques mechtas. Chargé des cruelles brûlures du simoun, venu du sud-est, le sirocco les trouvait là, assis talons au cul, placides et heureux, souriants et légers, à plaisanter ; avant que, braqué, lui ne se gratte à

s'en irriter le sang du cuir chevelu. « Ah non, jamais ! » Désillusion. Des micas lui collaient à la peau ; changeant les courbes de son menton, la ligne de ses joues, les bosses de son front, mues par le vent, elles avançaient, ces particules ; au visage à présent le piquaient...

Les mamelons agrestes, creusés de vallées boisées aux sentiers escarpés que bordaient des lentisques et de la bruyère, elle ne les avait pas eus peu abrupts. Il y avait un oued avec, dans le fond raviné, des cadavres ensevelis. « Un hic ! », dira Louis, le maréchal des logis ; amorcé d'une fusée à retard, un obstacle mineur pour le pélo. « Pas pour un coup pareil... », lui rétorque Christian. Qu'il croyait.

Coinçant la bulle, le brigadier hallucinait l'un des quatre macchabées s'exhumer et, s'exhumant, à son tour le pointer d'un doigt sorti des éboulis : « Reconnais-moi ! » Malgré l'obus qu'il leur avait fourgué, le deuxième équipier refusera, le lendemain, d'aller explorer les abords de l'oued, pourtant arrosé d'un feu de deux mortiers de 60 mm en plus du sien et comment ! Lui : « Non, non, jamais !

C'est impossible... » Avait-elle été longuement frottée, cette résine efflorescente à tête globuleuse, et les renflements de nombreux poils sécréteurs gras, s'étaient-ils finement agglutinés ? Les 1^{res} classes, en pourvoyant les munitions, échangèrent des clins d'œil pleins de conviction ; Louis tira la gueule, et s'en prit à l'artificier : les obus avaient été amorcés de fusées instantanées. « Chez les fellagas, affirmera-t-il à qui lui prêtera l'oreille, l'ALN réglerait ça autrement. »

En chassant vers la venelle caillouteuse menant à la fontaine les quelques enfants qui étaient accourus, Simon, l'infirmier, intervint ; il constata que les pupilles de Christian s'étaient excessivement dilatées, et que de blanchâtres coulées d'une salive salée maculaient deux commissures figées sur un charmant rictus.

Alerté par la marmaille qui se pourchassait en hurlant, Roger n'intervint pas, du moins pas immédiatement ; ils étaient si nombreux, ces soldats méconnus, pas même récompensés d'un grade, avec leurs calots de travers sur le

front ! Cet aspirant, n'étant pas pour autant sur leurs dos, tapait les cartes avec Tony, le cuistot ; un Corse, émérite à cassoler chacun en mitonnant les rares sangliers en daube, et qui servait le corps en qualité d'artificier. La tige était, il faut dire, à l'oreille, et la mise attendait alors son allumette. Et puis, là-haut, par l'un ou l'autre des trois miradors, le poste n'était-il pas gardé par les quatre yeux vigilants de deux des treize harkis armés de PM et de celui d'une mitrailleuse de 12,7 mm ?

Loin du sac à dos, à l'ombre du chapeau de brousse, et des coupants brêlages de cuir soutenant de lourds étuis, on n'en avait pas moins encore aux côtés la pression pénible d'une paire de porte-chargeurs pour MAT 49. Coûte que coûte, il fallait, entre Joseph et Christian, les vider ! C'était un pôle de compétitivité : le spaghetti flaccide au passant d'épaulette, épousseté le brassard gauche à s'en lustrer d'illusoires galons de margis, ils se héraient l'un l'autre du bout de la piste. Troupiers sortis du rang, la fine fleur de l'escadron – l'élite au tir – reçoit la mission

d'assurer la couverture à distance : l'attraction de fête foraine n'est-elle, pour eux, chargeur et pointeur fréquemment réunis, qu'un enclos à porcs-épics géants de plus, et les tiges d'alimentation électrique des voitures des roseaux actants ?

Lors d'une permission, aidé du prestige de l'uniforme, Christian la fourra donc, au grand dam de Joseph qui ne l'a pas chargée.

Le jeune homme en servant ne fit pas long feu. Un coup, un seul. Un peu pour soi, beaucoup pour la gloriole ; au fond si peu. Il doit bien, aujourd'hui, se l'avouer : c'était pour épater les copains. Quel as de pique il fut, à lui graisser profusément le tube. Hélas ! Mon frère aîné était à la pioche. Il est labellisé : regardons, sorti d'une tempête de sable, ce fruit d'une voiture à bras ; il sera dit pourquoi plus bas. Pour le daron – celui, pour l'heure et le lieu, d'un seul coup –, c'est désormais une pancarte au fion ! Avant ce tir en cloche, longtemps frustré dans le djebel, le pointeur visait les galons de Louis ; au moins autant que Joseph briguait les siens.

Chacun sa blonde, entre frères de sang ?
Tu parles ! « *Charlie, Oscar, November...* »,
diraient les ricains, pour qui la langue française est abracadabrante. Et plus probablement : « *Foxtrot, Uniform, Charlie, Kilo!* »
dixit l'Histoire : ôtant prestement le bustier, tandis qu'elle entubait un tel obus, Eisenhower agitait la grande perche à gauler les noix !
Qu'il était beau, resplendissant et tellement fier dans son uniforme, là, sur le marchepied du wagon, peu avant le départ pour Marseille. Alors que le mémorandum s'enlise lentement jusqu'à la sortie de l'Alliance, on le voyait, dans des plis impeccables, alerte et même plein d'entrain ; malgré l'interdit, le calot est coincé sous le passant de l'épaulette. Il exhibe une petite moustache, proprement taillée au droit des deux ailes du nez.

Pour la daronne, c'est la carotte et la Seita : un premier fonds de commerce garanti maison (la cagnotte, une avance sur exploitation) ; mais elle se retrouve avec un têtard, et pas de charrette de quatre-saisons ! La vioque ne le comprend pas. Moi, si : elle, plus vierge depuis

des lustres, comme d'autres un cheptel, recherchait un parti, une situation un peu mieux stable, un projet de carrière familiale ; lui se débina parce qu'il en aime une autre, sans avoir été capable d'attendre de la marier avant de tremper sa ration de biscuit...

Il est évident qu'une femme en cloque, autant que pour symboliser l'abandon, prénommera le Polichinelle d'après le géniteur afin de tout à la fois réclamer, culpabiliser et punir le père naturel. Si c'est une fille, elle pourra se torcher, mais si c'est un fils, elle garde une chance. Tout n'est pas foutu ! Or c'est un fils dont elle se retrouve en cloque : bingo ! Mais il préférerait se payer des fringues en flanelle ou en alpaga ; la blonde aux gros roberts, la Marie-Joséphine, n'ayant été qu'une occasion de fête foraine pour tremper Popol. Charonne avec Papon se conjugaient au futur, alors que lui sifflait, serein ; c'est ce qui le caractérisait parmi les autres soldats : un vrai petit passe-reau... Christian, la débandade des lendemains, il n'en a rien à cirer ! Pas plus que des négociations entamées dès l'année 1955.

Mon acte d'état civil le prouve : au moment où je suis né, en 1960, l'emplumé de daron ne vivait pas avec la vioque au 235, boulevard Aristide-Briand, mais au 146, rue de Brazza. Alors, qu'allait-il, jeune troufion, lui tendre l'épaule gauche ? Alors quoi ! Une banale histoire d'autos-tampon ? En effet, comme des milliers d'autres, elle kiffe le bidasse, avec son petit uniforme couleur de sable ! Elle se laisse emballer. Mieux, c'est elle qui l'emballer. Allez hop, que je te traîne au 235. Mais avant, au bord de la piste, elle se pend au spaghetti, ce qui tend à prouver qu'il accepte d'emblée la place de la fille. « Ah ! Et s'il recrachait le mouron blanc ? se dit-elle. Allons-y, nous aviserons en temps voulu. La mangeoire d'abord, ensuite les petits barreaux d'or ! »

La mère dont l'enfant est rejeté par celui qui l'a foutue peut postuler avec l'enseigne clignotante : « Reviens-moi, je porte ton enfant ! » Et les grands-parents pourraient être attendris par la perspective d'une descendance... Mais alors elle se goure, ils ne le sont pas ; pas vraiment. Donc, le « Gaëtan à sa

maman » peut se morfondre au soleil, qui n'était pas reconnu ni même voulu. De là son deuxième prénom : Christian, certificat, caution et garantie à la mémoire du daron. L'état civil ne modifie que bien après ma naissance les adresses, avec la Ghislain et son concubin au 235, le « vieux » ayant alors évidemment abdiqué ! Mais entre 1959 et 1960, date à laquelle il n'ira pas encore crêcher chez la mère de son enfant, que faisait-il encore chez ses parents ? Car le pointeur de la Croix-de-Chavaux avait depuis pété son chiffre : « Zéro ! »

Jadis avec une charrette, plus tardivement à cette époque un Type H Citroën, les grands-parents paternels étaient marchands de bonbons, et le périphérique en projet. L'assurance automobile est encore en débat. Un fonds de commerce, je vous dis : que du fondant pour la langue ! Elle est assise alors avec son capital, mais quelle déconvenue ! Lui, contrairement aux calculs de la frangine en cloque, c'est plusieurs mois à glander qu'il passe... Après le premier coup

de queue, Pépé et Mémé le gardent à la maison, parce que c'est leur petit Kiki ; qu'il est en permission pour vingt-trois jours et les aide au marché, conduit parfois le « Tube » en forçant le passage à grands coups de klaxon. « Hé, faut se solidariser ! », lui répétait Pépé Gaston. Mais quand même, au deuxième moineau, il lui demande de régulariser.

En effet, qu'il se débîne, bon, une fois, ça va : c'est de son niveau. Mais deux ! Mes futurs grands-parents paternels n'étaient quand même pas nés de la dernière pluie ! Ils en avaient vu et traversé, Pépé et Mémé, depuis la Libération... Qu'ils lui racontent un peu, au rejeton, que sa génération déboussolée retrouverait son nord. Allons bon ! Les travers, les hobbies, les dadas, tout cela ne datait pas d'hier ! Le P.M.U., tu parles ! Pépé en avait connu d'autres ! « *Charlie, Oscar and so forth...* », en morse ou en ricain, qu'il leur serinait. Ça alors ! Tu m'écoutes, Susie ? Il en était vert, le pépé, d'entendre sortir ces mots de la bouche de son fils, qui imitait l'accent picard de Joseph. Pourquoi pas du chinois – je

te le demande – ou du zoulou, du russe, de l'allemand ? « *Eins, zwei, drei, vier, fünf, sechs, sieben, wo ist denn mein Freund geblieben ?* »

Que par la bride il t'entortille, en te cajolant de l'autre main, et tente de t'amadouer, je m'y étais plus ou moins fait. La casquette au ras de l'oreille, hébété par son passé, il était alors pris, Pépé, de remords derrière son étal de bêtises de Cambrai, de nougats, de bonbons à la violette et de berlingots, de petits cubes divers et de sphères colorées, et se répétait : « Mon absence a tant duré, avant... » Puis il tapait, avec un ongle oblong démesuré, machinalement sur la caisse un morse qui n'en finissait plus. Puis il se reprenait : Pépé n'allait quand même pas se laisser mener en bateau ! Lui, la musique, il savait la lire ou bien par cœur la connaissait. Certes, ils le chérissaient, leur Christian, mais tout de même ! Un tel tiercé ! D'ailleurs, les dates correspondaient-elles ?

Ce sont des commerçants, après tout : le tiroir-caisse, ils en connaissent un rayon.

Même s'il avait été projectionniste au Rex avant ses déportations sous la France occupée dans les camps de travail, le Pépé, lui, avait des principes. Alors, son fils unique, qu'allait-il foutre là-bas au 235, boulevard Aristide-Briand, bordel ! Susie lui prenait alors l'avant-bras droit, tentait de le calmer, craignant qu'il ne suffoque, avec son quart de poumon de foutu. Malgré le plein air, il était rouge et gonflait d'étouffement. Pourtant Pépé persistait, se dégageait de Mémé, la prenait par les deux épaules ; la dévisageait, lui baisant le front, les joues, le nez. Elle, gênée et tout à la fois malicieuse, avait encore un peu de la coquetterie d'un passé de premier quadrille, à l'Opéra de Paris. C'était, comme l'a dit Gaston, « avant »... Il reprenait alors haleine, adouci par ces longues années d'adversité, de lutte et de complicité. De silence, aussi.

Autant sous la contrainte d'un souci d'oubli que par l'amplitude des oscillations du mécanisme à menues roues crantées mû par l'un de ces si nombreux ressorts de la honte, il faut en convenir. L'un et l'autre, avec l'Occu-

pation, n'avaient-ils pas perdu leur métier ? Alors, cette marie-couche-toi-là, n'était-il pas assez de la subventionner, s'il la subventionna ? Mais folâtrer avec l'ennemi, le mortier de 81 mm, qui lui ravit le Kiki, je vous le demande ; et, qui plus est, après un premier coup forain ! Le dirait-on foireux ? Les essais nucléaires étaient-ils ou non vitaux, au cœur du Sahara ? Et le gaz et le pétrole, Christian en avait-il, les deux mains dans les fouilles et la gauldo se consumant au bec, la moindre idée ? On ne sait pas ; c'est comme pour les États-Unis, qui refusèrent leur crédit à la France et par là à de Gaulle.

Avec leur commerce, ils s'étaient endettés jusqu'au cou. Bon. Les ressources, sans fin la guerre les avait drainées. Libérés, on l'était pourtant... Sinon le plan Marshall ! Chez eux, au fond d'une courette en rez-de-chaussée, au carrefour de la route de Paris et du boulevard Édouard-Vaillant, le feuilletant, Pépé n'était pas dupe derrière son journal : pour affiner l'autonomie de décision du fiston, ce ne sont pas les filles qui manquaient. Ni les salles

de cinéma ; l'écran était encore en anciens francs, et Pépé y avait ses entrées ; mais le Plan d'assainissement financier attendrait-il jusqu'à décembre ? Il le boudait pourtant déjà, ce fils qui n'en avait que pour la ligne et la solidité d'une Panhard, les moteurs culbutés de la Traction Avant Citroën, le prestige et la carrosserie inimitable d'une Delahaye ; il s'en fichait, dorénavant, prodigieusement, de l'inauguration de la Salle Armor, ce Kiki désœuvré à ses parents !

Longtemps, l'abbé Baudy suivra l'avancement des travaux. Pépé Gaston était l'un des nombreux bénévoles : ils l'ont construit de leurs mains, ce cinéma de quartier. Cocorico sur les clochers, les catholiques allaient pouvoir se recycler : la salle de projection étant déjà une alternative à la chaire, elle le serait encore à la messe et au Verbe divin, celle de la scène avec ses grands rideaux !

L'abbé Méhaignerie, curé doyen de Saint-Aubin-d'Aubigné, un patelin près de Rennes, ne vint-il pas en personne procéder à la bénédiction ? Pépé ni Mémé n'étaient pour

les génuflexions ; mais il y avait là une communauté de Bretons, et l'héritier, avant l'appel, assidûment la fréquentait. Hélas, comme les temps avaient changé ! Il faut dire aussi que l'autre n'en veut plus : l'élue de son cœur, la « Finistère » avec laquelle il aurait voulu convoler, il l'a trahie entre les montagnes russes et les autos-tampon. C'était au moment de sa dernière permission, alors qu'elle l'attendait. Et il laissait une trace : un marmot chez la blondasse. Alors, les couilles molles, après la quille, on le vit traîner la queue là où ça veut et paf, un deuxième en sortit ! Plus question de se d biner ; Pépé et Mémé ne le tolèrent pas. Ainsi en va-t-il du destin scellé d'un pioupiou de Montreuil d'avant les accords d' vian.

Pépé Super 8

Des zébrures et des craquements, des éclats de lumière comme des insectes sur le mur blanc recouvert d'un drap, quelques débrayages pour que le rail des images appa-

raisse avec ses numéros : 6, 5, 4, 3, etc. Un instant encore et la pièce sera plongée dans l'obscurité. Seul le bruit mécanique du projecteur deviendra perceptible. Il aimait ainsi prolonger chacune de ces brèves séances (une minute et quelques par bobine) d'un temps de recueillement. Les trois paires d'yeux plongées sur les derniers vestiges des traverses de voies, c'était pour nous comme de regarder les roues d'un train au ralenti avant l'arrêt. Alors que défilaient les images, Pépé nous racontait ce temps d'avant 1940, lorsqu'il était projectionniste au Grand Rex, à Paris. De l'ongle d'un pouce aussi long que celui d'un guitariste, ou du moins l'imaginait-on ainsi, il appuya sur l'interrupteur. La chiquenaude eut l'effet attendu : la lumière se fit. Avec la méticulosité de ses gestes professionnels, c'est moins de deux minutes qu'il lui fallut pour démonter, puis ranger la première des trois bobines. Pépé nous regarda, sortit la seconde avant de la mettre en place. Enfin prépara la dernière afin qu'elle se présente à l'endroit : sous le titre, c'était un grand chiffre. Il était

grave et les sourcils hirsutes, avec l'index fit : « Chut ! » L'obscurité suivit, saturée d'attente et de frémissements, ainsi que de coups de coude entre les bras bord à bord des fauteuils désormais gris.

Celles des images animées que de loin nous préférions, c'était Papa sur le marchepied d'un train, en calot et pantalon à large revers. Qu'elles nous faisaient rire ! Il était là tout droit dans sa petite veste, avec une cravate. On le voyait fier et tout sourire. À attendre sur le quai ou penchés à la fenêtre ouverte du train, il y avait aussi d'autres papas. Quand ils n'embrassaient pas un costume, ceux du quai enlaçaient une robe. Aux fenêtres, c'était le chahut ! C'est fou le nombre qu'ils étaient, et, sinon leur moustache ou leur menton rasé, qui d'autre que nous pouvait du premier coup d'œil repérer le sien ? Gaëtan et moi, parmi tous ceux-là, on savait où il était, Papa ! Coco, elle, non. Après la séance, on l'a su. Elle nous posait la question, puis restait là, l'index dans la bouche, incrédule. Enfin, tout se précipita. Papa s'effaça dans le wagon. Les autres papas

montèrent. Chacun agitait bientôt son calot et tous avaient un regard caméra. Puis le train partit, loin en laissant derrière lui les rails. Puis tout tourna ; d'autres visages apparurent, des civils. Qu'il y en avait, des gens ! Surtout des femmes ; certaines en pleurs, d'autres riant. Beaucoup se tenaient ; l'une courbée, l'autre la soutenant. Ici et là, quelques personnages en uniforme étaient des chemins de fer. Pépé nous lut dans l'obscurité le nom de la gare. « Hé, Pépé, on sait lire ! » C'était Gaëtan, pas moi.

Les images qui suivaient les embrassades, les calots et les pleurs, nous ne les apprécions pas. Maman était hilare et Papa pas marrant ! Pour nous deux, les garçons, c'étaient des trucs de vieux : des grands qui faisaient les zouaves entre eux. Et puis Coco commençait à chialer qu'elle avait faim, alors on arrêtait la projection le temps d'un goûter. Nous revenions avec les doigts poisseux parce qu'on était pressé d'en finir. Le ballon ou la bicyclette démangeaient Gaëtan, ou peut-être étaient-ce ses copains qui jouaient bruyamment dans la cour. Elle donnait sur l'appartement de Pépé.

Moi, je ne sais pas ce qui me démangeait. Gaëtan, probablement par contagion. En attendant, il nous fallait repasser dans le salon, parce que c'est là que la fenêtre avait été occultée et qu'était installé le projecteur. On se retrouvait donc tous les trois assis. Parfois Maman était avec nous, Coco sur les genoux, ou elle terminait une tâche ou une autre, on ne savait pas, sauf quand c'était le repassage, parce qu'alors c'étaient les piles et elle râlait tant et plus que ça n'en finirait jamais. Bon, pour revenir à la séance avec Pépé aux commandes avant le moteur électrique, il tournait la manivelle. Et hop, ça repartait avec Papa à plat sur le drap tendu contre le mur ! C'était en effet lui, les yeux brillants et la cravate desserrée sur une chemise ouverte largement, les boutons du haut ôtés, apparemment ivre et dansant le swing avec une chaise aux pieds chromés !

Mais tout cahota avec la fin du film, et l'arrivée des perforations... Pour nous, c'était la récré : deux heures dans l'air roboratif de l'une des banlieues rouges du Sud-Est parisien.

C'était à la Croix-de-Chavaux que tout ça se passait. C'est-à-dire, pour ceux qui ne connaissent pas, que ce n'est pas très loin d'une ancienne carrière de gypse : à l'emplacement de l'actuel parc des Beaumonts, à Montreuil. En projetant des images de pavillons et de jardins d'autrefois, Pépé nous racontait que c'était là qu'ils allaient chercher le plâtre pour les pêches. Mais nous, on se marrait en gigotant sur nos petites jambes toutes ballantes sous la chaise, sauf celles de Gaëtan. D'abord parce qu'on ignorait, mais alors totalement, ce que c'était que du plâtre à proprement parler, sauf pour ceux qui étaient à la jambe ou au bras cassés. Ensuite parce qu'on savait que les pêches, ça poussait sur des arbres. « Hé, Pépé, t'es pas un peu farceur ? » (Là, c'était moi, deux ans plus tard et en aparté comme ils disent les grands.) Pour revenir à Montreuil et à son plateau, allez donc vous y promener l'hiver et vous verrez que ce qu'un pépé ne filme pas n'est pas exagéré ! Le vent y est glacial et même réfrigérant. D'ailleurs Montreuil, c'est pas étonnant, dira Papa, qu'ils

y aient établi leur fief ceux de la CGT où le tonton allait à des réunions qui le faisaient ensuite hurler. Quant à Pépé, lui, par contre...

Il était à lui tout seul une exagération. Et encore, à cette époque, il n'était pas affublé du sobriquet ! Pour le connaître, il faut sauter quelques bobines et avec elles quelques années. Ni une ni deux, j'intervertis donc les boîtes d'étain Pathé. Euh, vous voyez ce que je veux dire... Non ? Tant pis, poursuivons. Moi, l'histoire, je la connais, non ? Alors, laissez-la se dérouler avec la remémoration de la manivelle. Elle vaut le coup, la main experte de Pépé. Alors : « Chut ! » Deux ans ou peu s'en faut s'étaient passés depuis la naissance de Fabien, la famille au grand complet est de nouveau réunie pour celle de Pierre. On est déjà en 1967. C'est à cette occasion qu'une cotisation permit d'offrir à Pépé une caméra Super 8. Par « grand complet », il faut entendre un oncle accompagné d'une jupe à la Mary Quant. Il s'agit de Piera au bras de François ; c'est elle qui ne cesse de lui donner la fourchette et lui de nous regarder en

louchant ! Nous étions ahuris et protestions en lui rendant la politesse... De l'autre côté de la table, éloignée autant de Gaëtan que de moi-même et heureusement encadrée à droite de sa mère, accessoirement ma tante, à gauche de son père, il n'est pas permis d'oublier la langue tirée d'une charmante cousine, Sophie, qui était ma favorite avant qu'elle ne soit destituée, six ans plus tard, par tata Lili qui n'était pas encore rousse et bouclée à la Jim Kelly dans *Opération Dragon*. Il y avait encore Papa-Maman, puis Mémé.

Entre-temps nous avons déménagé puisqu'à Bagnolet l'autoroute l'avait avalée, « notre » maison. Cités ci-devant, Papa-Maman vivaient en location au rez-de-chaussée d'un pavillon des plus vétustes. Il n'est donc pas étonnant qu'ils burent avant la lie, ravis, les premières lampées d'un confort normé. Ils procréeront. Nous en seront leurs témoins, mais pas Pépé. Ce confort n'empêchera pas les projections pour autant. Pour un temps. En effet, une fois l'an, nous y aurons droit, alors même que Pépé crachait ses

poumons. Ne toussait-il pas de plus en plus ? N'était-il pas revenu de ces camps de travail ou de déportation avec un éclat d'obus qui lui avait ravi un quart du poumon gauche et était-ce bien un « éclat d'obus » ? Plus tard, Mémé regretterait que les suites de l'ablation eussent couvé le cancer de Pépé – ou était-ce dû à l'espace confiné de la salle de projection du Grand Rex et à ses effluves délétères ? Je ne me souviens plus, la mémoire me perd. Elle s'effiloche et sans le support de ces films, qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Quoi qu'il en soit, à Noël, tandis qu'il tournait la manivelle – avant d'enclencher plus tard du projecteur Kodak le moteur –, où donc battait son cœur ? Pépé et Mémé qui ne la tournait pas, comme vous avez été silencieux de vous-mêmes derrière ce Pathé Baby de vos années d'antan ! Ils nous quitteront sans nous laisser un film de ces années-là. Pépé et sa caméra nous laisseront orphelins pour la ville de Nice, où ils s'envoleront à cause de la chaleur qui manquait ici depuis toujours et de la pollution récente, ou peu s'en

faut, et du béton des villes nouvelles qui ne manquaient pas.

À l'époque de la cité Marcel-Cachin, il n'y avait pas encore de chats, mais un canari. La petite cage aux barreaux métalliques chantait sur le réfrigérateur. Évidemment, le soir dans la salle à manger, nous avons eu droit à la séance de projection, aux trois bobines, etc. Moustache à la Édouard Herriot, sauf que rasée au droit des deux ailes du nez, grande banane gominée sur le reste fumant de ce qui fut une cigarette et qui n'était plus qu'un mégot, la Super 8 nous montrera Papa gesticulant des jambes avec comme Cheetah les bras ballants. Du moins nous semblait-il, à nous autres ses trois premiers enfants, qu'il la singeait ou tentait de l'imiter ; sinon qu'ils jouaient de l'accordéon, ses deux genoux. Il s'agissait d'une nouvelle danse, le jerk. Comme pour le swing, c'était hilarant d'autant plus que nous tentions d'en faire autant, mais Maman cette fois n'était pas de notre avis ! Pour revenir au canari, je ne saurai dire pourquoi cet oiseau en cage me faisait penser à Papa sur le

marchepied du train. Sur sa cage aussi, il y avait un nom, écrit en belles lettres comme celles de la « gare aux papas » dont je ne me souviens plus le nom ! Je vous raconterai plus tard, une autre fois. Pour l'instant, qu'il vous suffise de savoir que la récré ne dura pas longtemps et pas plus le temps des projections à trois dans l'appartement de Pépé : comme les pêchers et les champignons par les bâtiments et les tours, la télévision – son écran et son antenne – allait le supplanter.

La Lorelei de L'Oréal

Est-elle coupée trop court ? L'ai-je assez bien conservée ? La première question m'échappe : elle appartient à la paire de ciseaux, à la main qui l'a tenue, à celle qui l'a ramassée. Et dans quel but ? Hagiographie de ses cheveux, la mèche est-elle un mythe ou est-ce aussi – surtout – un fragment de l'histoire ? (Elle est pour moi les deux.) Désormais, pour répondre à la question, seule la seconde m'appartient. Ou plutôt, elle est

à mes regards aimants ce que le relief de la médaille à la pulpe de mon pouce a pu, lentement, avec patience, évoquer, alors qu'à celle de l'index, au même instant, d'une douce caresse, un prénom – sans atteindre celle qu'à mon cœur il appelle, espère, attend – n'était jamais qu'exploré. Ainsi, ce sachet n'était-il compris qu'entre deux sensations : tandis qu'ils n'en savaient, ces deux doigts l'explorant, ici l'ovale et là l'anneau, qu'une courbe (ils la reconstituaient comme on voit), mon regard non fortuit n'alignait, luisant, infortuné, aux cheveux vus, blonds duvets des ans passés gardant l'enclos du temps, lui, plus qu'un rêve, un souvenir recomposé. Et ce n'est pas qu'un document ! Il est là dans l'un des plis de mes habits, un peu le cœur de mon costume. Et je le puis réactiver, ce souvenir, le mettre en monde. Et même en relation avec le mien, le quotidien dira-t-on, celui de ces jours esseulé, laissé à moi-même autant qu'aux regrets, à lire le journal, celui d'aujourd'hui. Ne me parlez plus de cette date-là, du 4 septembre 1944. L'argent l'évoque où la célèbre la mèche.

Hélas ! Au fond de moi je sais qu'entre ma mère et son prénom, autant qu'entre sa mère et la médaille, il n'y a pas d'identité. Dès lors, si j'étudie les mœurs et l'économie du nord de la France, c'est que je me suis rendu si étranger à moi-même que désormais l'histoire de ma propre famille m'est un surcroît d'étrangeté.

De ma mère il ne me reste que le contenu d'un petit sachet de plastique transparent à fermeture simple hermétique de fort petites dimensions : soixante millimètres utiles sur quarante et un de large, soixante-dix-neuf en tout dans la longueur. Ce sachet est toujours dans mon portefeuille, avec ma carte grise et le contrat d'assurance de l'automobile. Un mini-plan de métro de Lille y est collé, ancien et inutile, obsolète. Il s'agit d'une mèche de ses cheveux d'enfant, d'avant la séparation de ses parents. La couleur en est platine avec des reflets verts, comme du pollen. Il y a aussi entre les boucles, un peu ternie, une médaille d'argent. L'une des faces représente Marie, l'autre porte une date de naissance et un prénom. Non pas Maman, mais Marie-

Joséphine. Et par cette médaille et par cette mèche-là, c'est tout un monde qui m'échappe et à jamais m'échappera. Or j'ai l'intime conviction qu'alors mes doigts – le pouce un peu plus que l'index – touchaient quelque chose de marial et que cela leur permettait d'atteindre à ce que mon regard ne percevrait pas et ne pouvait percevoir : une antéposition par la voie de la mémoire. Autant dire que cette médaille m'était tout à la fois une présence actuelle et de l'oubli qui est aussi un futur et du passé autrement moins mémorable que la mèche de ses cheveux, qu'elle avait blonds comme les blés au moment du regain, lorsque à l'horizon strident les grillons. C'est bucolique à souhait mais toi mon cœur au bout de mes doigts, es-tu pour autant lavé des pailles de mon regard ?

Loin du régime de Vichy, loin du maréchal Pétain, l'OFK 670 les fit collaborer. Il faut dire aussi que Lille était pour l'ordre et que l'ordre était alors allemand. Or, le désordre en ces temps bruns, c'était d'une part le résistant, et, d'autre part, tous ceux qui ne collabo-

raient pas à l'économie dont Bruxelles était le centre. Plus ou moins tricolore, le premier était rarement bleu, car le bleu avait agité le drapeau blanc. Il était donc plus souvent rouge où le rouge s'alliait au drapeau noir qu'on ne brandissait pas alors au nord du bassin houiller, au-delà de la commune de Cambrai, mais en Espagne ! De fait, ces deux parties de l'opposition, qualifiées de « terroristes », s'étaient mêlées en un seul et même maquis, mais très peu ouvert aux consciences proverbiales du Nord. « Ventre affamé n'a point d'oreilles », dira-t-on. Pourtant, dans la région si peu résistante du Nord-Pas-de-Calais, chiffres à l'appui, après les « commissions de peignage » de 1944, que l'on pourrait assez fidèlement reconstituer aujourd'hui mentalement, il y eut à la Libération l'action des militants de la vingt-cinquième heure, au moyen de la tondeuse et des ciseaux. Mais de quelle couleur étaient-ils, ceux-là d'alors qui se livrèrent à cette Libération : étaient-ils blancs, étaient-ils bleus, étaient-ils rouges ? Qu'on parlerait mal de les dire aujourd-

d'hui mitigés ! Non, on était radical, car enfin, qu'il suffise d'en être sorti et sinon écarté de quelques pas de côté : il ne faut pas revenir sur ces nuages-là.

Il y aura aussi, dès 1968, pendant plus de deux décennies, de la gauche au versant nord d'une France à nouveau divisée pour son charbon. Du temps qu'à la télévision les barricades étaient belles, elle habitait Montreuil depuis dix ans déjà, ayant quitté dès sa majorité toute attache avec le Nord en général et Lille en particulier. Mais bon, c'était une autre époque et Maman n'avait alors que trente et un ans et moi huit. Je partis seul à Die, laissant frères et sœurs ; la dernière venait de naître, un appartement trop réduit. On demandait un volontaire. Il y avait une hernie discale : entre un garçon et une fille, un gringalet surnuméraire. Ainsi, celui que j'étais (ou celle que je n'étais pas) se fit péter les plombs. Il paraît que ma tête avait des rapports de force avec les murs. Ce fut donc un séjour au grand air dans la Drôme, en famille d'accueil. Des paysans. Mais ne développons

pas cet aspect secondaire. On sortirait du genre. Elle m'y accompagnait donc, en train. Ce fut la seule fois où je l'ai eue pour moi tout seul. Le bord de son épaule avait les tendresses d'un adieu.

Allons, allons, ce n'était certainement pas un panaché de ces trois-là, qui se seraient jadis donné la main juste pour le temps d'une tonte... Mais peut-on savoir et qui peut dire avec toutes ces mâchoires qui se sont depuis crispées sur des secrets honteux ? Dans une région plus atteinte économiquement que n'importe quelle autre, une mère avait en effet tenté d'apporter à ses enfants, comme tant d'autres mères, le complément aux 1 500 kilocalories que fournissaient les rations journalières. Le coût était de cinq francs. Le marché noir du Nord était le plus coûteux du territoire occupé. La Belgique était si proche et l'Allemand si près. La première action de peignage voulait débusquer pour l'occupant la main-d'œuvre au niveau de l'entreprise et ce fut, avec le vent qui tournait les girouettes des clochers et les drapeaux des mairies, *a con-*

trario de la seconde action de réappropriation symbolique du sol national, un assez cuisant échec pour l'ennemi.

Auparavant, le mari absent était-il recruté dans un camp de travail en Allemagne et, s'il l'était, s'était-il porté volontaire, comme d'autres STO, ou avait-il été « peigné » et si oui pourquoi lui ? Nous n'en saurons jamais rien, sinon qu'il était défroqué du Grand Séminaire. Il ne fut donc jamais prêtre. Est-ce encore une histoire à dormir debout, que nous contait Maman ? Après tout, qu'en sait-on ? Aucun de ses enfants ne pourrait l'infirmer ! À remplir de petits verres et pour les copains qui l'ordonnaient de plus grands, leur accordant dans sa grande miséricorde un vin de messe, et, les lustres allumés, à célébrer l'Eucharistie, il était peut-être cafetier... Et c'est alors qu'ils le disaient, par dérision, prêtre officiant, avec son tabernacle de zinc ouvert entre Ascension et Pentecôte et même toute l'année pour consacrer les secrets de l'ardeur du spiritueux ! Mais ne parlons pas à mal non plus qu'à bien de Pépé. Ce ne serait pas opportun pour un

ecclésiastique. Abandonnée par son mari, répudiée par une fille de huit ans, humiliée et battue, ma grand-mère maternelle a été l'une des victimes du mois de septembre 1944. Elle termina sa vie aveugle et misérable. La question de savoir ce qu'a pu ôter à l'occupant la seconde entreprise aux débordements si honteux est posée non seulement à l'Histoire, mais aux descendants de ces femmes salies et maltraitées, quand ce n'était pas violées puis tuées. « Maman, raconte-moi Mémé... », lui dis-je avec innocence au moment de la puberté. J'avais bien deux ans de retard : les caractères sexuels secondaires mettaient du temps à se montrer. Extirpée des liens qui entraveront plus tard par défaut la mémoire de ses enfants, elle émit une parole qui était assujettie à la mémoire sélective du clan familial : « Ma mère était une putain ! » Cette accusation, dès lors qu'elle l'eut lâchée le jour de mes quinze ans, elle la répéta comme pour se renouer par le négatif à l'âge où normalement l'on se saisit soi-même et auquel sa mère avait été tondue. Pourtant, aucun de ses

six enfants ne connaîtra jamais la famille de leur mère, qui était cette enfant de huit ans qui dut se plier aux intérêts de la dissimulation individuelle en accusant autrui. Et autrui à la Libération c'était la femme, et peu importe que ce soit celle qui tenta d'apporter un peu de pain et quelques légumes sur la table.

« Comment ça “putain”, Maman ? » J'étais moins choqué par l'état d'une possible prostitution à laquelle je me serais dès lors retrouvé affilié via la branche des femmes que par ce mot étonnant et combien inhabituel sorti des lèvres boudeuses de Maman, dont la déclinaison de la commissure allait se figer dans un pincement dont je ne savais pas s'il exprimait mépris ou ironie, honte ou repentir ou quoi que ce soit d'autre encore qui m'échappait. Avant qu'elle les détourne de composition, ses yeux d'un pâle azur avaient brillé d'une froide colère puis, disparaissant sous de flasques voiles blancs, s'étaient éteints dans un tuilage d'ardoises. Elle me fit mettre au coin. Rempli de résipiscence, à genoux, en punition d'avoir

employé ce mot-là. J'étais obéissant ; autant qu'une gouttière à canaliser les eaux de pluie. Les mains sur la tête, que je m'y mis, il n'y a aucun doute. Elle m'y fit mettre à force d'arguments. L'orage était dans sa voix, le ciel dans ses yeux ; elle invoquait l'autorité d'un pépé que je ne connaissais pas. Dérégulée par son intempérie, la punition, quoique injuste, la tempéra. Maman m'avait à sa main et j'étais à son cœur. Prépubère, mais soumis. Je m'y mis donc, songeur et empêtré de mille et une questions qui ne trouvaient aucun écho dans mon expérience et pas plus dans mes lectures. Il me tardait d'en parler à mon frère aîné, mais dès que je le pus, je ne le fis pas. Le mot restait bloqué avec l'image d'une mémé que je n'avais jamais vue et ne verrai jamais. Ce que je savais de « putain » n'était qu'une couleur imprécise, bien que rouge ; un lampion dans la nuit. Une porte cochère, et, peut-être par contagion, des idées de porcherie, des groins rien moins que vergogneux de cochons, leurs chairs grasses et roses, l'oreille basse surtout, la lèvre avalant un brouet fort honteux. Bête d'ombre physique

autant qu'amalgame d'odeurs, il est remarquable que le porc n'ait pas de glandes sudoripares. Il ne transpire pas. Aussi doit-il s'adjoindre à l'eau, à la boue, dans un état intermédiaire entre le rêve et son objet. J'avais lu saint Augustin, ses *Confessions* ne m'étaient pas inconnues. C'était le legs ignoré de ce grand-père. Un pépé que je ne connaissais pas, non plus que sa femme répudiée.

Oui, à la Libération les communistes étaient pour l'épuration radicale. Mais en face d'eux, incitée par le libérateur pour qui les grands magasins soldaient les stocks de produits français afin de faire place à la marée d'import, qui n'en finira plus, on constatait la présence d'une trilogie hostile à la revanche politique. Et parmi eux le maquis de la radio depuis Londres ; il ira fédérer le fief authentique de la résistance à Alger pour imposer une mitigation tout américaine. C'était l'appel du shampooing ! Dans mon imaginaire adolescent, j'en étais à mêler le général victorieux et le prêtre défroqué... L'ironie de la petite histoire familiale, ou le retour du refoulé diront

d'aucuns, c'est que ses deux filles, la cadette autant que sa grande sœur, suivront une formation professionnelle de coiffeuse... Est-il étonnant qu'aucune d'entre elles, ni la plus jeune ni l'aînée, n'en fasse plus tard son métier, c'est-à-dire une profession ?

Nous en étions au général. Et à de Gaulle en particulier. Avec lui, la croix de Lorraine dans les rangs (pavillon bleu côté guindant, rouge côté battant, ce qui dit tout), l'on comptait également les démocrates chrétiens, ainsi qu'une fraction des socialistes, déjà... Contre la croix gammée, c'était un symbole de la France libre. Hélas, par déraison des mots et des actes, en lui prêtant sa voix, c'est Mitterrand qui plus tard rappellera à la nation française combien elle était proche de L'Oréal. On savait déjà que la renommée ne marchait qu'en guenilles et la honte en haillons, mais la Victoire ? Déjà, à l'époque, un certain PCF ne s'y était-il pas rallié ? Entre sept et neuf ans, mais aussi plus tard, avant mes quinze ans, je l'observais qui se coiffait devant son miroir, se maquillant, se laquant.

Mon souvenir est précis. S'il l'est, c'est parce qu'elle a tant représenté pour moi. Ainsi, probablement dès trois ans, sinon depuis le berceau où son visage se penchait vers ce qui ne savait pas encore être moi, je l'aimais ce visage : un rouge à lèvres au goût de géranium. Et je l'aime toujours, quoique différemment. Il s'est tellement diffracté depuis. Nécessairement. Sait-on pourquoi ? L'écart est toujours douleur et joie, perte et récompense. Et je crois m'égarer. Pardon d'être aussi flou : si je dis amour, c'est de dévoration dont je vous parle. Or je me ressens monstrueux. En peut-il être autrement ? Mais laissons ces pulsions, un mot que le siècle passé nous a appris, à l'érotisme, à la psychanalyse ou à la religion. C'était parfois un miroir à trois pans, aux bordures articulées d'aluminium. Afin de mettre de la couleur sur ses joues (un peu de rose), sur ses yeux une ombre bleue et de la laque sur ses cheveux. Ça sentait bon, la laque, et ça piquait parfois. Il y avait aussi cette autre réflexion de son visage ; il n'y était jamais plein, toujours en morceaux, une phase

après l'autre avec pourtant la possibilité d'être et dans le reflet et dans la partie, et dans le réel et dans l'écart déformant, car c'était un miroir grossissant, circulaire, où elle peaufinait ses yeux, puis les coins de ses lèvres. Il y avait parfois une pince de cruauté, me semblait-il, comme on tire l'ivraie. Des poils invisibles à mon œil non magnifié s'alignaient alors sur le bord laiteux par endroits fissuré de la faïence. Ils étaient si blonds, tellement translucides et pour tout dire si transparents qu'on ne les apercevait pas. Maman, encore un peu de laque pour que se tiennent dans une belle forme hollywoodienne, sur la médaille, tes cheveux ?

La carte postale qui n'arriva jamais

Le blanc l'avait entièrement recouverte, en peu de temps, cette petite vallée. En cette année 1969, la neige entourant tout, tout y était plus immaculé que jamais. Calfeutrés dans nos habits – manteau épais, moufles, écharpe et bonnet –, nous agitions les bras, battions des

mains, tapions des talons. Les bouches exhalaient de la vapeur. Et ce n'était que le tout début de l'hiver ! Au-dessus de la cour de récréation le ciel étant presque aussi lumineux que la barrière rocheuse sud du Vercors, nous la distinguions peu. Structure de fer que couvrait même le climat des contreforts alpins, la Croix de Justin, qui s'éclipsait sous les flocons comme tout ici en cette saison, sa pèlerine avait enfilée et, comme nous, revêtu ses moufles et son bonnet. Désormais à peine perceptible aux regards, lesquels s'étaient alourdis par cette neige s'accrochant pesamment à nos cils, s'y collant, nous la devinions plus que nous ne la voyions, alors qu'elle était là qui semblait nous faire un signe et ce signe lourd, lent, appesanti, intermittent, était celui d'un au revoir. Pourtant, il m'avait alors semblé que c'était celui d'un adieu ; un geste là-haut dans le blanc qui s'effaçait, s'estompant aussitôt. Mais non. C'était seulement que le temps enneigé s'était suspendu au présent – celui d'un autrefois.

La cloche n'avait pas encore sonné la fin de notre bonheur individuel ou collectif et chacun, le plus souvent par deux quand ce n'était en groupe, isolé rarement, était en œuvre pour en profiter à plein. Moi, je l'étais, isolé. Mais ne le fus pas pour longtemps ; je ne l'étais jamais. Enfin, façon de dire... En effet, pas plus que la délicatesse des ombres colorées qui répartissaient au sol la trame des quelques arbres nus de la cour de récréation, ce blanc partout, je ne l'avais nulle part ailleurs appréhendé, *a fortiori* connu, ni ce silence entourant cette clarté, qui était doux en contraste avec l'air vif mordant, malgré la laine, nos doigts gelés autant que l'était le pavillon de l'oreille sous le bonnet. Pareillement en vain, le nez emmitouflé sous l'écharpe tentait-il de réchauffer un peu le bleu des joues. Malgré le froid, c'était un saisissement : tout de cette altération des sens ou de leur acuité ravivée me ravissait ! J'étais ouvert, entièrement comblé ; calfeutré, absolument abandonné au milieu de nulle part en moi qui se découvrais un nouveau ressenti. Pour

une raison qui m'échappait alors, et longtemps m'échappera, le préau bondé de couleurs n'était pas mon refuge : il y avait là trop de vacarme et d'abord, sa cohue m'oppressait. Depuis cette année-là, ce sentiment d'oppression et même d'étouffement en présence d'autrui ne me quittera plus.

Tout avait commencé à la rentrée de septembre, par un : « Présent ! » Aujourd'hui à l'imparfait. Et plus particulièrement au moment de ma première cour, si nouvelle en tout pour moi, le nouveau. Ou était-ce ma seconde récréation ? C'était peut-être plus tard, donc un futur antérieur, mais bien établi dans le courant de ce mois-là, lorsque deux ou trois élèves de CM2 s'approchèrent, me demandant d'où j'étais. J'aurais voulu leur dire la vérité : que j'étais ici, dans la cour et sous le cercle du ciel qui, lentement, si légèrement, tombait avec ses couleurs dans les branches – ici totalement et nulle part ailleurs. Que le temps était ici, précisément. Et partant l'espace, alors que les deux notions n'étaient pour moi qu'une unité, mais l'étaient-elles ?

Bien que je ne sache pas les différencier, l'intuition du moment avait deux faces, l'une carrée et l'autre ronde – il me semblait. Dès lors je m'en tins, prudent, à la question fermée de celui qui avait mis son bras autour de l'épaule de son voisin de droite, un plus petit que lui, bien que plus grand que moi. Était-ce d'ailleurs la prudence ou déjà la peur ? Celle, généralement, qui anticipe une opposition, plus qu'une altérité. On est confiant, enfant. Mais le ton employé et tout dans leurs postures avaient un je-ne-sais-quoi d'offensif.

De neige en hiver, si la banlieue d'où je venais n'avait que la dénomination, la réalité des boules glacées qui désignait un groupe de trois à cinq garçons plus grands que moi, je connaissais, et comme le feu m'en méfiais. En revanche, il y avait un certain courage à recouvrir l'avant de la blancheur de cette neige, une certaine retenue aussi, à ne pas tout niveler. Montreuil-sous-Bois ne leur disant rien, j'avançais le nom d'une proximité : « Près de Paris. La Porte des Lilas, vous connaissez ? » Ils se regardèrent, se donnèrent du

coude. Un fit un geste, un autre disparu de mon champ de vision. Me détourner je ne l'osais pas, car c'eût été leur révéler mon inquiétude. Œil noir sous le béret, l'un s'avança, c'était le plus grand. Me pointa du doigt. Me dit : « On n'aime pas les Parigots ! » Puis, violemment, il me poussa du plat de la main. Un plat aussi lourd qu'un cartable débordant de livres et de cahiers aux petites lignes bleues à remplir, cette première confrontation avec un Pays ! Était-ce donc cela, le mur local de l'Atlantique ? Je ne sais pas, selon ma géographie nous étions dans les Alpes, et ce que j'en dis, en tout cas, c'est que j'en entendrai parler désormais, du parigot-collabo-parisien-tête de chien !

L'autre, positionné très près, juste derrière mes mollets, m'attendait à quatre pattes... C'était celui qui s'était éclipsé avec le geste ! Heureusement, j'étais féru de gymnastique et je savais tomber ! Bêtement, ils partaient alors en hurlant, lançant à la volée leur leitmotiv ; était-ce une ritournelle ? Heureux si l'un ou l'autre ne me plaçait pas un godillot dans les

côtes ou le cul. Ce sont surtout mes coudes qui écopaient. Puis mes joues en fin de journée, parce que mes coudes étaient élimés. C'était comme ça que tout avait commencé. Je n'étais pas chez moi et chacun s'évertuait à me le rappeler. D'une façon ou d'une autre, ils y excellaient ! La Drôme était donc, la leçon me rentrait, un haut lieu de résistance et de vertu. Je dis qu'elle me rentrait, il faut entendre dans la tête. Cette fois, c'était une boule de neige... Ainsi, chaque saison avait son charme ! Un lot de noix, l'automne avait apporté, ainsi que de la bardane et du poil à gratter, des châtaignes avec leur bogue également. Le plus souvent les mains dans les poches à serrer un self-défense, je guettais alors les angles des rues et les pignons des maisons, les porches et le pont, m'évertuant désormais lors des retours solitaires à tenter de sauter au-delà du fossé pour éviter de rentrer détrempé au passage d'une auto, les jours de pluie.

L'hiver était couvert de blanc et la neige était un autre mot menteur : au cœur de chaque boule, il y avait l'attention d'un caillou ! Que

serait le printemps ? Je n'y pensais pas, alors. Noël était encore loin. Alors Pâques, pensez-vous ! Pour ce qui est du caillou, peut-être l'avais-je mérité... Oui, probablement. Ou peut-être pas ? Il y a là une justice à remettre au pied de la Croix. La blancheur emporterait-elle tout, ou resterait-il un caillou ? Lorsqu'ils me lançaient à la tête leur ritournelle – en était-ce réellement une ? –, aussitôt je leur criais : « Et vous, d'où êtes-vous ? » Le houx affriolait mes poings, ce qui restait assez anodin. Ce qui l'était moins, sans quitter le cadre des facéties de l'enfance, et partant de leur montrer un point des plus vulnérables, c'était qu'à leur silence encombré j'ajoutais alors comme on tend la joue, victorieux d'un retrait copiant l'abnégation de la neige avec ses tombées qui dupliquaient la blancheur, mais alors d'une victoire comme on n'en voudrait pas, une sorte d'onomatopée : « Dis... ouah ! » Et alors, immanquablement, le groupe ayant retrouvé son unité, du plus petit au plus grand, par l'enveloppe d'une douceur blanche, ils le lapidaient de concert, ce moi d'autrefois.

Précisément dès lors, où donc était leur territoire ? Étaient-ils en partie dépassés se déplaçant de l'œil à l'odorat, ces deux sens rétractés également ? L'un par uniformisation, l'autre par excès de froid ? Chacun d'entre eux partait dans une course sans but, et ils lançaient en chœur des cris stridents au ciel qui tombait en flocons. Entre sensation de morsure et chaleur, le corps entier s'était réparti ; cette répartition était due au dehors. Cela piquait et chatouillait, brûlait même ou caressait. Était-ce donc cela, les tombées de la blancheur ? Les joues gonflaient pour mieux exhaler... La liesse sortait de certaines d'entre elles. « La neige, la neige ! », entendait-on. Ou du moins semblait-il. Recelant des secrets, crevait-elle ainsi leur enveloppe à seule fin de les inciter au partage ? Ou existait-il un moyen de marquage afin, sinon d'en limiter l'étendue, de la fractionner pour la mieux pouvoir mesurer, ainsi que fait le geste de la main du tout-petit au sein de son premier amour ? Qu'il était jeune alors, ce moi de l'enfance d'autrefois, pour lui exprimer combien

les nuits étaient habitées de sa terreur des lendemains ! « Ouah ! Ouah ! », qu'il interjetait alors dans ses cauchemars, à tout bout de champ dans leurs conversations, bousculant la compacité d'un groupe et donc son unité, n'en terminant plus, dès lors que mordu soi-même par le froid, de marquer le sien comme les leurs, de chiens, marquaient leur territoire...

Le blanc recouvrait tout d'une même pèlerine. Et cette pèlerine était une neutralité active : elle engageait à pacifier chacun des gestes, et les paroles aussi s'en ressentaient. « Tiens, prend ça », entendais-je pour seule mise en garde et paf, c'était une boule de neige ! Et cette neige était un instant de paix, une unité de temps à l'infirmerie, ce grand monastère du blanc et de la bande Velpeau ! La cour expectorait, toussait, crachait ; s'il n'éternuait pas, chacun était sous le préau, en couveuse, à recevoir avant incubation son dû. Bien des fois, il lui écrivit. En vain. Les cartes postales, dûment enveloppées, non lues par leur destinataire, étaient entourées d'une ficelle de chanvre. Or, comment le savait-on ?

Un jour de fièvre, ouvert par ses petites mains, ce tiroir l'avait-il exploré ? Lues et sélectionnées, il semblait qu'elles le furent, ces cartes postales destinées à son cœur, dont celle-ci déposée dans le fond d'un tiroir, là-bas, à Die. Du moins, c'est ce qu'elle lui en a dit, une année plus tard. Pour exprimer son désarroi ainsi que ses terreurs, ce moi d'autrefois envoyait à sa mère une carte postale enveloppée qui n'arriva jamais. Il semblerait qu'elle soit restée après lecture dans une petite vallée de la Drôme, amicale en tout point, précisément dans l'un des compartiments du seul buffet meublant de son bois patiné l'un des murs chaulés de la cuisine enfumée d'une ferme.

Que son frère aîné lui eût mollardé au visage, il s'agirait là d'un printemps à décrire : en 1970, celui d'un impossible retour à Montreuil-sous-Bois. Il ne l'oubliera pas, ce patelin Gaëtan et ses glaires adhérent : « Ce n'est plus ta chambre ! » et « Tu n'es plus mon frère. » Mais poursuivons tout d'abord ces quelques traces sur la neige ; exha-

lons avec lui d'une haleine d'enfant. À la suite de notre écolier récitant ses tables sur le chemin du goûter, revisitons la mémoire d'une perte et son sentiment d'abandon. Éclatantes de blancheur elles étaient là tout au fond du tiroir ; il les avait vues, du moins le lui avait-on confirmé. La paix en était le prix. L'épaisseur des tombées était seule garante, alors, que la neige attestait indirectement de cette vertu. Les paysans en étaient-ils également garants ? Alors, il lui semblait que non. Mais c'était là un bien grand mot pour un garçon de neuf ans, un mot aussi inaccessible que pardon. Pardon d'être une carte postale écrite à Maman ! C'était évidemment oublier le son, qui avait pris son ampleur : ne permet-il pas d'anticiper ? Hélas ! Le son était pour lui tout autant suspendu ! Figé dans l'encre déposée sur une autre blancheur adressée à la vie, il appelait un autre lieu. En substance il disait : « Il fait très froid et j'ai peur. »

Abolissant pour un temps la frontière, était-elle un langage de paix, la neige, ou était-

ce celui d'un manque, une page à réécrire au moyen des règles d'une grammaire à réinventer, afin de rédiger de nouveau l'appel de cette carte postale qui jamais n'arriva ? Pour toute paix, hirsute, avec le regard dur, moqueur, la bouche couronnée d'un duvet naissant, douze ans, un grand dégingandé truffé de comédons apparut : Juju, le César de la cour. Béret repoussé haut sur le front, qu'il avait assez bas, l'une des deux manches de sa veste – était-ce la droite ? – était tirée trop long, tandis que l'autre, à l'inverse, était remontée presque jusqu'au coude où elle faisait un jeu d'accordéon sur la chemise. Il était effrayant et me tétanisait, ce préadolescent qui me coinçait, ahuri, au milieu du pont de bois suspendu enjambant le torrent. Si je rebroussais chemin, il me courrait après, et je devrais alors contourner une partie du village avant de revenir vers l'église et la vitrine du marchand de jouets qui me regarderait en me tirant les prunelles pour me narguer puis ce serait par la départementale où c'était dangereux, le bas-côté, la

gadoue grise et bleue et les herbes gelées. Et alors je serais vraiment très en retard pour le goûter, et me ferais punir par les vieux.

Exorbités, mes yeux enregistreraient tout, comme la caméra de Pépé. Un pépé dont nous reparlerons une autre fois, si vous le voulez. La glace et les stalactites des deux garde-corps, entre moi et Julien le Judas, c'était peut-être là son véritable prénom, bordaient l'étroit passage qui s'ouvrait juste après le muret face au pignon d'une habitation. Campé de l'autre côté du pont sur ses deux grandes jambes grêles, me souriait-il ou était-ce une grimace ? Il y avait même une bande-son, puisque le bruit de cataracte sous la croûte de glace n'était pas atténué par le martèlement affolé de mon cœur. Je tentais donc de me ressaisir sans pouvoir penser, ou plus exactement de me sortir de cette gangue appelée, à défaut de celui d'impuissance, du mot de frousse afin d'anticiper la suite des événements. Irrésistible était le souhait de disparaître en un point au centre de moi-même. Il m'était également donné de soudainement

ressentir une extrême faiblesse, et déjà vaincu, avant même de tenter par la parole ou les poings de m'opposer au grand, je la laissais m'envahir en me disant que partout, où que nous soyons, même lorsque nous nous croyons abandonnés, nous retrouvons un frère et que ce frère est un cœur affolé de tendresse, autrement dit de paix. Dans cette paix, ainsi qu'une carte postale ficelée de chanvre, ou plus exactement son enveloppe de pesanteur et d'opacité, lentement allait fondre ma vie...

Mon oncle Constantin

Elle déclara d'un timbre clair, ma tante Adèle, avec verdeur et conviction, que la politique, après tout, ce n'était qu'un coussin à pets. À ces mots, Constantin quitta la table de la salle à manger pour l'illusoire confort de l'un des crapauds du salon. Très seyant, il portait un deux-pièces de velours côtelé de couleur brune, un gilet gris, une cravate jaune à liserés bleu roi. Une chemise blanche. En comparaison, le Skaï vert des quatre autres

nous apparaissait largement élimé au niveau des mollets. Il s'était installé sur celui de l'angle le plus éloigné afin de fumer le cigarillo de la journée, un rituel avant le dessert. Mon oncle lui répondit que non, qu'il rangeait ses pensées, qu'une fois en ordre, il protesterait : ne permettait-elle pas le gouvernement ? C'est exactement ce que je soutiens, lui rétorqua tata Adèle : « Tout comme ce camembert, ce nouveau gouvernement est déjà fait à point ! » Or tonton Constantin, ce qu'il aimait précisément à cet instant de la fin du repas, c'était non pas le dessert, mais l'odeur et le goût du camembert fait pour lequel il allait, s'excusait-il, se préparer le palais au moyen d'un cigarillo ! Dès lors, ils n'en finissaient plus de se disputer à propos d'Alger, de l'ORTF, du Général et de n'importe quoi d'autre, avec pour sujet de prédilection la qualité des fruits qui ne sont pas assez mûrs et sont vendus verts, sans exagération.

Mais revenons au moment de leur arrivée, environ deux heures plus tôt. Toc toc ! La sonnette était en panne et il fallait s'excuser

pour l'ascenseur qui l'était aussi. Au niveau des toits, quelques étages plus bas, dans le pourpre de leurs bourgeons de mars, les tilleuls poussent drus et droits. Mon oncle Constantin tenait probablement un peu du tilleul, lui qui arborait à chacune de ses visites une barbe d'au moins trois jours. Le souvenir est cuisant, surtout pour les joues : alors que tante Adèle nous effleurait à peine, en laissant il est vrai un parfum de violette, il avait un plaisir à frotter la sienne en insistant. Tonton se rendait-il compte ou était-ce moi qui étais délicat ? Quand je dis qu'il insistait, je n'exagère pas. Qui plus est, il nous soulevait à bras-le-corps à sa hauteur puis oubliait en nous reposant que le sol était plus bas. Il avait probablement mal au dos mais bon, dans ce cas pourquoi nous soulever ? Surtout pour moi, qui n'étais ni aussi grand que Gaëtan pour atterrir honorablement, ni aussi menu que Coco pour avoir droit à ses égards, l'expérience était redoutable. Aimeriez-vous, vous, culbuter sur le dos et finir en poirier ? Mes beaux habits des jours de réception, eux, non... Ni Maman d'ailleurs !

En m'aidant à me relever au moyen de sa canne, il m'appelait même d'un sobriquet. « Allez, petit rat, attrape ça », disait-il. Pour ce tonton-là, je n'étais donc qu'un rongeur ! Je dis tonton, mais ce n'en était pas vraiment un, à proprement parler. C'était le témoin du mariage de l'aînée de mes deux tantes, la grande sœur de tata Lili, dont j'ai oublié le prénom. L'ai-je jamais connu ? Le couple avait entretenu des liens étroits avec nos grands-parents et Maman les invitait parfois, toujours à la demande de Pépé. Mais pour nous trois, c'étaient tata Adèle et tonton Constantin. « Cet enfant est une vraie mascotte », affirmait-il, en laissant à ma mère sa casquette et son imperméable, à mon père sa canne et ses gants. Puis il s'avancait dans le salon en clignant de l'œil à l'intention de Mémé : « Tu te souviens, Susie, il est aussi gracieux que toi jadis, lorsque s'ouvraient les rideaux ! » Autant vous dire que si cette parole était à mon oreille une énigme, elle n'échappait pas à Gaëtan, qui me narguait d'un petit pas de danse en mimant de tenir

un tutu. Ramené des années plus tôt à une mémoire qui m'échappait, Pépé me regardait alors, songeur. C'était après cette dernière roulade suivie de cette réflexion qu'il me pinçait les fesses avec son ongle long et jaune. Il me faudra toute une vie avant de comprendre à mon tour qu'il l'avait rencontrée à l'Opéra de Paris. Papa refermait alors la porte de l'entrée, en n'omettant pas de remettre la chaîne de l'entrebâilleur.

Fabien était dans son berceau et Pierre encore en préparation. Autant vous dire que Maman, qui rangeait sur des cintres, avec l'imperméable de tonton, le manteau de tata Adèle en remettant dans la poche le foulard qui en pendait, n'était plus toute jeune. Elle avait alors trente et un ans. J'ai fait le calcul plus tard, figurez-vous. C'est comme pour le pas de danse et le tutu qui firent toute la moquerie de Gaëtan à propos du rat drolatique de tonton : j'ai toujours été habile à compter en cachant mes mains dans mon dos, au point que très tôt j'ai su, d'après Maman, mes tables avant mon alphabet !

En plus, Pierre, nous ne savions pas encore si ce serait une fille ou un garçon. Parfois, nous pouvions toucher Pierre (on dit Pierre, donc, mais nous l'ignorions, si vous avez suivi), au travers du ventre de Maman, et elle nous affirmait alors que là, c'était son pied. Que c'était sa façon de communiquer... Tu parles, celui-là commençait bien dans la vie, s'il nous lançait ses petons dès avant le berceau ! Déjà que Fabien avait fait pipi sur Gaëtan qui se promettait de le lui rappeler un jour, alors un pied de Pierre qui bosselait sa robe et que nous ressentions dans le creux de notre main ! Parce que moi, comme faisait Coco, je refusais d'y mettre la joue...

Quant aux adultes, leurs dialogues étaient tout autant virulents, surtout lorsque le mari cégétiste de tata Lili était chaud. Maman était alors dans ses petits souliers. Pieds-noirs rapatriés depuis quatre ans, Adèle et Constantin se sont tout d'abord établis à Marseille, où le mari de l'aînée, appartenant au petit patronat local, dirigeait une menuiserie. Un établissement sain, il paraît, mené par une

main de fer dans un gant de velours. Tonton y était trésorier et tata l'aidait à la comptabilité, en tant que secrétaire. Elle s'occupait aussi des paies et de la clientèle. Deux postes diamétralement opposés. C'était l'un de leurs nombreux débats, avec la qualité des fruits. La gestion de l'entreprise et les relations politiques, les notables et les autorités, qu'ils disaient, étaient un autre sujet de conversation : maire, préfet, etc. Ils se brouillèrent autour des syndicats et du salaire consenti à certains employés, un fort pourcentage de rapatriés compensant la perte à gagner. Ça, c'était le point de vue du mari de la tante, que partageait tata Adèle et pas tonton Constantin. À la fin de la troisième année, l'affaire enlisant ses chiffres dans la colonne débit, ils sont montés à Paris. Précisément à Sartrouville, où ils acquirent un pavillon en bord de Seine. Il y a des bruits rien moins que catholiques qui courent, comme dirait Maman, sur les sources de ce placement immobilier.

Quoi qu'il en soit, Adèle, elle, c'était tonton-son-mari qu'elle avait dans le colli-

mateur. On s'en souvient pour le fromage et le coussin à pets. Depuis plus de dix ans maintenant, confiait Pépé après le café, Adèle gardait à Constantin un grief. Il est de taille et des plus ancré, que Pépé précisait. Chacun alors se regardait avec des yeux ronds. Pépé ménageait ses effets, et seule Susie semblait s'ennuyer. Mais nous aussi, n'allez pas croire ! Et n'allez pas croire non plus que tata Adèle était alors à table ou même dans la salle à manger au moment de cette confidence entre tata Lili et son père. Il y avait des témoins, dont moi, mais pas elle. En effet, sans que ce soit un hasard, Adèle aidait alors Maman à un brin de vaisselle et de conversation chiffons avant que soient servis les digestifs. Le grief avait d'ailleurs un prénom. Il sonnait étrangement, un peu comme celui d'un monsieur et Pépé parfois prononçait le mot camarade et aussi PC, mais je n'ai pas compris pourquoi ni ce que c'était. Si vous voulez savoir, le premier des deux mots (le grand, pas le petit) c'était Raymonde, et ils avaient tous les trois, la camarade et tonton Constantin,

ainsi qu'Adèle, à peine vingt ans et tous leurs printemps...

Quand ça venait, pour les digestifs, Papa tapait sur son verre avec le bout de son couteau. Maman, immanquablement, râlait : « Les manières », à travers la table, en partie à cause de nous, les enfants, qui en avons. Remarquez, il valait mieux. Moi, c'était le coin qui m'attendait et Gaëtan la chambre. Il me tirait la langue, alors, parce que je n'avais pas le droit de l'y rejoindre et qu'il allait jouer seul avec tous les jouets ! Il était favorisé, si vous me demandez. Tandis que moi, j'avais dans mon coin mes oreilles et entendais bien m'en servir, ne serait-ce que pour tout lui raconter, à Gaëtan. Pour lui faire voir, aussi, qu'il n'y avait pas que lui de petit chouchou. J'étais donc là à cirer l'angle du parquet avec mes deux genoux tandis que les deux oreilles m'ouvraient un espace réservé aux sons, aux voix, à la parole. Et parfois l'un ou l'autre s'adressait à moi, pour me prendre à partie – ou afin de ponctuer la conversation. Comme si j'étais un dépositaire ou plutôt un témoin qu'un garçonnet de six

ans, ils me cajolaient ainsi qu'une main sur le dos d'un animal, un chien ou un chat, ou m'enjoignaient de me boucher les oreilles, et alors Maman protestait et leur demandait de me laisser tranquille. Il est vrai que je n'avais pas le droit de décroiser les bras de mon dos.

C'était tata, qui avait insisté, pas tata Adèle en particulier, ni tata Lili, mais tata-un-peu-les-deux. Elles avaient insisté auprès de Maman parce que tonton Constantin n'écoutait pas et ne faisait que me taquiner. Alors évidemment, je gigotais et tantôt me retournais pour rire ou lui faire des yeux. Mais ce que je réussissais le mieux, c'était les cornes avec les doigts croisés dans le dos. Puis, furtivement, je me retournais pour vérifier l'effet et m'assurer que je n'allais pas me prendre une calotte. (Une fois, Papa s'était approché sans bruit et alors aïe les oreilles ! Il m'avait soulevé en serrant fort des deux côtés !) Immanquablement alors Maman me grondait, avec la voix de Papa portée à son secours : elle l'appelait à la rescousse et là,

je me figeais ! Puis je me mettais à geindre que ce n'était pas moi, que ce n'était pas ma faute, et les tatas prenaient alors pour parti celui de me consoler de la voix et d'engager ma défense afin de me libérer. « Soulage-le de sa punition, Josette », que tata Lili lui disait. Illico, tata Adèle de renchérir : « Constantin n'est pas raisonnable ; avec les enfants, il ne l'a jamais été ! C'est lui qui devrait aller au coin ! » Et alors on l'entendait s'esclaffer, comme jamais, le tonton-en-question-qui-savait-le-faire : un vrai tremblement de verres de table ! Euh, je veux dire... Enfin, on m'envoya rejoindre Gaëtan. Parce que j'étais devenu « le nombril » !

Je dis enfin, mais d'abord ce n'est pas terminé, ce n'était pas pour aller au lit. Pas encore... Ensuite, était-ce vraiment un soulagement ? La porte se referma, qu'elle laissait un peu entrebâillée. Il valait mieux, remarquez... Bleus comme ceux de Maman, Gaëtan tournait alors vers moi des yeux brillants. « Et soyez sages : pas de chamailerie ! » Puis s'ajoutait, à l'intention de Gaëtan,

comme si c'était lui la paix : « Je compte sur toi pour surveiller ton petit frère... » Il les avait quand même un peu plus pâles, avec très peu de vert et beaucoup de blanc. Trop, actuellement : il me les faisait grands et je savais pourquoi ! Dans le poing serré de sa main droite, il tenait une Panhard de couleur noire, un peu comme celle de Papa. Mais je m'en fichais bien ! Qu'il joue avec ; moi, j'avais un mot... Et même plusieurs. Mais, à part Gaëtan (et pas du tout la Panhard), c'était surtout l'un d'entre eux qui me turlupinait. Comment le lui dire ? Et, partant, m'en décharger en négociant ma tranquillité. Ainsi, j'étais là, près de l'entrebâillement, à retourner tant et plus cette phrase entendue par la voix de mon grand-père. Elle avait été énoncée très peu de temps avant l'arrivée du pas feutré de tata Adèle et de ceux sensiblement plus lourds de Maman. Il se mit à chuchoter et c'est presque en conclusion que Pépé dit : « Elle se crut cocue en herbe alors que lui passait des valises... »

Avant qu'advienne un terrible silence, aussitôt suivi de la reprise du volume des voix,

que ne couvrait qu'en partie la quinte de toux de tonton Constantin, il y avait eu celle de Papa, qui s'était exclamé : « Adèle, cocufiée ? » Et ce fut tout, du moins avant que tonton me taquinât. Me voici donc tout dubitatif dans la chambre avec en tête des mots nouveaux évidemment inconnus, tout à les triturer sans que je sois capable de les élucider ! Les mots, c'est parfois plus compliqué que le poisson à décortiquer... Après la plus ou moins longue parenthèse de ma première punition, qui consistait, au moyen d'un trousseau de clefs en forme de virgule, de point de suspension ou d'exclamation, etc., à leur assurer le gardiennage de leurs conversations, je retrouvais donc Gaëtan : ses yeux bleus, avec beaucoup de blanc ! Mais dans ses yeux, moi, je ne voyais que ces mots entendus ! D'abord « expulsée » (il s'agissait de Raymonde) était suivi du prénom mal prononcé de tonton Constantin. Il y avait ensuite celui de « guillotiné » qui précédait le prénom d'un monsieur que je ne connaissais pas ; un autre qui sonnait avec un accent.

D'autres encore, que je n'ai pas très bien entendus et donc pas du tout compris, peut-être parce que Coco commençait à s'impatienter du retour de Maman. Elle devait encore être à se faire dorloter sur les genoux de tata Lili !

M'ignorant, Gaëtan se remit à jouer : avec sa bouche en postillonnant, il émettait des sons comme des pets. Peut-être qu'il parlait politique avec la Panhard ? Moi, ce que j'en dis, c'est que je ne sais pas. Mais je demanderai à tata Adèle... Elle qui était « cocufiée » ! Tout emberlificoté de ces réflexions des grands dans ma tête et de la crainte de Gaëtan, j'étais là dans l'entrée de la chambre à me trémousser, comme dit Maman, sur mon axe, encombré là-haut par les mots de Pépé alors qu'en bas sautillaient mes petites pattes de rat sans tutu. Le souvenir est court, il y a si longtemps, mais je vous jure que je n'avais pas envie de pipi ! Tiens, que ça me passe par là, tu sais ce que c'est, dis, toi, Gaëtan, cocufiée ? Et j'ajoutais : « Tu en voudrais pour le dîner, toi, du cocufié ? » Car, en entendant ce mot-là par la voix de Papa,

moi, je me demandais alors si cocufié c'était avec des mouillettes de pain. Sans délai, tandis que les oisillons tombent des nids et que les chats s'en poulèchent, lui, le grand, à califourchon sur mes cris étouffés, me serrait trop fort avec le bras autour du cou... Pourtant, sans cesser de m'asticoter, avec nervosité, le bas d'un léger gilet de piqué gris et vert de coton, au point de risquer d'en détricoter les mailles, je ne lui avais que rapporté les paroles de Papa sans lui demander en échange ma voiture !

Le Cochon qui rit

Sur le ventre elle a son tablier des jours d'absence et un fichu sur le front, pas un foulard, non, mais un chiffon, un rectangle de tissu qu'elle a plié en triangle et noué au chignon. Ici la marque du temps n'est pas une texture numérique, on y voit bien le détail et l'enroulé de l'étoffe au-dessous de ses cheveux remontés à la nuque. Elle ne le créa pas, cet album, en commençant par ces cartes grisâtres

tordues dans les coins où des arrière-grands-parents ont des gestes empesés par des habits d'autrefois rongés d'une inflation de cercles sépia, ni par celles un peu piquées – le sujet féminin pluriel est à l'instar de la photographie – d'un Pépé et d'une Mémé monochromes, mais par un tableau de Claude Monet, *La Pie*. Papier cristal intercalaire, il est pour le fait, de photos à chérir, désespérément vide : usé son tranchefile écrit, c'est un album dont l'un des coins de protection métallique est ôté. Il apparaît donc bancal, béant sur une absence, entrouvert dans la bonne lumière auréolée d'un salon que nous ne connaissons pas, avec sa moquette blanche, et ressemble ainsi, plus qu'à *La Pie*, un peu à la tour Eiffel ; sauf que Queneau parlait d'elle en termes d'ossements. D'ailleurs, si l'on y songe... La main qui l'ouvre est du Nord et se dit « amiteuse » alors que d'amitié, aucun de ses enfants ne lui en a connu. Il y eut, évidemment, cette fleuriste, Renée, chez qui elle fit le ménage. (Et ce n'est pas une astuce afin d'obtenir un vieillissement arti-

ficiel que pointer ici la poussière !) Où est-elle ? Il faut bien reconnaître qu'elle brille par son absence, elle aussi ! On en est encore au plumeau, à cette volonté de maquiller et de défaire en astiquant.

Dans cet album, je n'y vois que ma mère en tablier, dans une pièce que mes pas n'ont pas connue, ni mes fonds de culotte ! Et les bras de cette « amie », sa main ? Ma peau n'en a nul souvenir. Pas plus que ceux de Maman, d'ailleurs. Il est si loin, ce temps de maman, celui de son bras, de sa main, qu'on le croirait indifférent. Il ne l'est pas, puisqu'on le peut retrouver, au moyen de ces plis de la mémoire, où est rangé un autre album, celui-là noué par l'entrelacement de la voix, des odeurs, de la peau et de ces impondérables qui en déploient les plis en rappelant les souvenirs ensommeillés dans ce lieu comme le chant de la pie inscrit sa partition sur l'omoplate d'un nuage où dort la croûte à venir où la neige est tombée. Sinon ces quelques pas en deçà de la barrière, au nombre de deux avec l'esquisse d'un troisième, est immaculé ce tableau de

Monet réalisé sur le motif. Est-il permis de parler d'une amie qui jamais ne mit les pieds chez soi ? Non. C'était une relation d'employeur à employée, rien de plus. Les bons termes s'arrêtaient au service et le service était à sens unique. Et, comme toujours dans les relations de haut en bas, définitif. Que Maman pensait recevoir les ordres avec la complicité de l'amitié, c'est la preuve qu'elle volait à « trois cents mètres au-dessus du sol » !

Mais revenons à cet album de famille et à nos moutons. Bouquet de plumes fixé au bout d'un petit manche à la main, elle astiquait donc. Derrière ce cristal, page après page, ainsi qu'un grand nuage, on y voit des clichés, dans l'ensemble peu. En effet, bien que regroupées, il est pénible de constater que ce sont là toujours les mêmes têtes. Et le temps qui leur inflige un semblant de variété ne trompe pas l'œil averti : il y a là tout au plus deux familles ! Ce sont celles d'un grand-père et d'une grand-tante ; il est le tien, elle est sa sœur. On la voit là parfaitement superbe, à fumer une cigarette en créant des volutes

figées dans sa permanente. Est-elle ravissante ! Elle est ma préférée. Il n'y paraît pas, mais elle est rousse à souhait ; elle est tellement digne et certes un peu triste, un peu chiquée aussi. C'était, il faut dire, une époque où la télévision, avec l'ORTF, quittait le noir et blanc. Passons, passons. Celle-ci non plus. Oui, tiens, là ! Tu vois cette voiture ? Une Simca GLS de 1974, soit sept ans plus tard. Elle est en couleur, après la télévision ; c'était leur première traction avant, la 1100.

Ma tante eut trois enfants, un mari au nom slave et précisément de l'Est. Il était Polonais. Un cégétiste qui disparut, sans laisser de trace. Un gaillard qui, avec le verbe pour lui et sa carrure, en imposait autant que Jack Palance, avec un visage plus rond. Il y eut des bagarres et une fois le grand couteau fut sorti. Pas étonnant qu'il soit parti. On ne l'a plus revu. Jamais. Ses enfants non plus, il me semble. Il faudrait le leur demander. De ces visages-là, tu n'en connais que deux. Nous y reviendrons, ou peut-être pas. L'aînée, Sophie, avisée de ces complexités familiales dont on ne parle pas,

sa mère une fois partie (on ne dit pas décédée), on la vit tôt s'éloigner. C'est à partir de là que l'album fait d'autres trous : des vides et des manques, que la « génération montante » ne remplira pas, tant l'oubli de consigner – c'est là la rançon de la honte – était ancré dans l'usage et les mœurs : la coutume des non-dits, autant que la pie est silencieuse, est un peu l'ombre de celle des pas vu, pas pris ! D'ailleurs, ici, on ne pose aucune question, ou bien l'on ostracise.

Ouvert plus avant et parcouru rapidement du regard, c'est un ensemble homogène ayant peu de relief, non que l'édifice qui défia le ciel de l'Exposition de 1889 soit un couteau et Paris un plat à huîtres en barbotine, il s'en faudrait de peu ! Le bois de Boulogne est un beau glaire et celui de Vincennes est très ornemental. On y expose son auto et son dernier costume. Ici et là, au gré des photos, une grimace de celui-ci, de la main le salut de celle-là : surtout de grandes cousines et de petits cousins. Jour de baptême ou grand soir de beuverie pour l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement. Le gant de l'une est une tour

Eiffel de dentelle blanche, à peine on y distingue un petit sac de dragées pastel qui pend négligemment. Les parcs et les jardins, dont le Trocadéro ! Dans le reflet bleuté de sa robe on dirait, comme tu vois, les pieds métalliques du quai Branly : un à un, à se battre en duel, ils s'en vont. Nuages chevauchés par le vent et la mémoire avec eux. L'écart au Champ-de-Mars, là-bas, en contrebas par l'escalier des photos, est le plus grand. À mesure qu'on monte, avec le recul ainsi que par temps de brouillard, on comprend que tout part à vau-l'eau, que les premières photographies foutent le camp, qu'un à un ce sont les visages de ces quatre adultes-là qui se sont racornis, mais aussi que quelque chose d'autre disparaît, qui était d'un autre temps. Quelque chose qui n'a pas de nom, qui n'a jamais été nommé, et ne le sera pas. Ils sont au restaurant. Le bruit des couverts ne se photographie pas. Paris est un mets fin s'il en fut même et surtout pour les yeux. Seulement, ces repas de famille ! Ne reste alors que les nuages et parmi eux ces visages nouveaux qui ne nous diront rien. Pas

même le sens et la force des vents pour orienter les claquements d'un drapeau tricolore le jour du 14 juillet !

Plus tard il y aura de nombreuses couleurs orange, vert, jaune dont beaucoup seront plus froides, ou carrément plus chaudes, comme ce spitz nain, un loulou de Poméranie fauve étendu tout à plat entre les bras d'un fauteuil de salon qui ressemble à s'y méprendre, autant pour la couleur que pour la forme, au plumeau de ma mère : on l'imagine en effet tremblotant en chien de concierge ! En y repensant, c'est depuis que ma jeune sœur Coco avait saigné dessus qu'il en avait fait son siège de prédilection ! Dès lors que je l'eus soupçonnée de l'avoir fait exprès, il représenta pour moi seul et bientôt pour chacun d'entre nous quatre, une fois n'est pas coutume entrés en solidarité, le croisement parfait entre la chauve-souris vampire et le gremlin... Ainsi, lorsqu'il fallait le laver, les garçons troquaient un à un leur tour contre ce qu'ils pouvaient ! L'autre coqueluche avec Coco, pour les garçons c'était Piera, qui portait toujours une ligne de flot-

taison très haut. Enfouie sous les serpentins et le chapeau de guingois, la voilà. « *Una pioggia colorata per celebrare!* hurlait-elle, *una incontenibile esplosione di gioia!* » À côté, celui qui l'inonde de confettis, c'est François, le seul cousin que nous connaissons en dehors des trois enfants de ta grand-tante. Il est le fils de l'aînée de tes arrière-grands-parents paternels, dont je n'ai pas même le souvenir d'une photo. Ne cherche pas, elle n'est pas là ; ni au début, ni à la fin. Je n'ai jamais entendu prononcer que son prénom et qu'elle donnait des cours de piano, ce qui expliquerait la mélomanie de ton grand-père. En plus de Pépé et Mémé et de deux de leurs trois enfants, d'adultes ce ne sont, au début de l'album, que l'épouse et l'époux, auxquels ajouter ces deux-là, une fêtarde et un boiteux, imprimeur de son état. Ta fille est l'arrière-petite-cousine de leurs trois bambins, mes deux cousins et ma cousine. L'autre tante, Élisabeth, Lili pour nous, a eu deux filles et un garçon. Rien de plus, jamais un ami, pas même un

voisin. De camarade, aucun. C'est haut en couleur et l'on s'y perd en variété !

Le plumeau fauve à la main et sur le ventre un tablier blanc, une mère de famille en effet peut briguer les allocations du troisième enfant. C'est assez commun. Éventuellement, le quatrième, le cinquième, etc. Après la guerre, il fallait reconstituer les stocks. Joséphine engendra donc deux garçons puis une fille après quoi elle recommença. C'est fou ce nombre, au rapport d'un album tellement chic ! Il lui fallait encore songer à renouveler... Elle n'en eut pas le cœur, ni peut-être les moyens, biologiquement parlant. Surtout, elle eut un magasin Phildar et put donc tricoter une laine autrement et rejoindre ainsi Renée. Un panier de tendresse était une aubaine et sinon ses bas trop voyants, ta grand-mère était en beauté. Était-ce pudeur d'adolescent de ma part que de la voir ainsi ? Un panier... Hé ! Parlons-en ! Que de sélections pour une seule matrice ! Ou plutôt que de descendants pour une seule sélection ! La chambre noire, outrée, n'en finit plus de développements. L'un est

un retour au chaud, un simulacre de quiétude au creux de l'ancre matriciel, dans une totalité future, un être inaccompli de multitude à terme, une cellule, un embryon ; l'autre est une suite de douleurs et d'extases, un diaphragme en mouvement vers le souffle – un devenir. Des tricots et des pulls, qu'il y en eut ! Au moins étaient-ils travaillés par des bras : l'aiguille était à l'œuvre et sinon gainée de plastique, elle était désormais de fer ou de bois. C'est une sorte d'album avec force pigments que ces œuvres de laine et de coton. D'ailleurs, ce passage d'un plan à l'autre étant déjà une promotion, on vivait derrière une vitrine ou dans un catalogue. Du point de vue de l'enfant, être attendu et désiré pour soi, ou représenter quelques francs pour une génitrice, il est acquis que la deuxième solution soit la plus favorable. L'ayant aidée dès dix-sept ans à l'ouverture de sa boutique, autrement dit au lancement de son magasin, ta grand-mère me fit tricoter un pull-over. Son ouvrière est à côté de moi, qui pose en pin-up. Elle avait pour prénom Jackie ; j'en étais

secrètement amoureux. Kodak devrait restituer à cet album le négatif de cette passion inavouée. Mais revenons, le temps d'un court récit, à ta sortie du cycle. Ou plutôt, s'il faut être précis, à l'instant de ton entrée, c'est-à-dire à l'index délicat d'une imposture. Il s'agit de ta photo et du mythe qui l'accompagne. Avec ta mère, nous étions séparés.

C'était un temps urbain où nos façons de vivre étaient très opposées ; elles avaient divergé peu à peu, en leurs saisons feuille à feuille une maille a sauté et pour ainsi dire, un jour après l'autre. À cette époque où l'heure était à l'ombre d'un tricot, on parlait aussi de l'aiguillage des choix : consumérisme ou pas, certains collaboraient en se croisant et d'autres non. Quand l'Histoire est un fleuve honteux, coulent de ladres veines. Nul ne peut y échapper et s'il faut pardonner, dit-on, oublier le passé, jamais ! D'autres encore étaient plus simplement débordés qui s'abritaient devant l'écran d'une réclame : nécessité de luxe et d'inutilité ! Ils accumulaient leurs loisirs, programmés comme d'autres avant eux

stockaient le lait, les morceaux de sucre, ou encore pour les mieux nantis le café, la chicorée pour les indigents. Voilà ce que je voulais te montrer, comme pour les confettis de Piera : une dégradation de mon attachement à ce couple malheureux, qui a tenté de nous faire vivre l'horreur d'une aliénation parentale de la médiocrité. Ainsi de mon regard sur toi en mouton noir par le clan récupéré, à qui la courbure de l'arc que je tendais dans l'enclos pour me départir de ma souffrance et de mes errances existentielles, en fait de ma quête de sens, aura comme à chacun fait assez de mal ; alors qu'évidemment je n'avais aucun outil intellectuel pour la mener à terme – et on a vu ce que mes interrogations dubitatives et partant leurs réponses nous auront coûté : comme du cristal ciselé, les soirs de Noël en particulier, ce fut une légion de mots fragiles et cassants et avec eux ces bouchons de champagne aux bulles déconfites...

Chacun cache derrière sa fausse conscience des intentions inavouables. Il en est

ainsi de ces photos. Construit par elle avant même d'être toi-même si ce terme veut dire quoi que ce soit pour un destin banal, en tant que frère aîné par exemple, tu es la métamorphose de ta mère ; c'est-à-dire en partie une excroissance de ses griefs. Ce n'étaient plus les durs grêlons qui fouettaient les deux omoplates, ni les serpentins qui les couvraient. C'était une boule de feu, désormais, qui du plexus irradiait. Regarde, là, ce sont les derniers cadeaux à trois. Crèche en carton, le toit rouge est couvert de coton hydrophile ; un âne bleu, un bœuf jaune. Une boule de neige à Noël ! Qu'elles s'étendaient dans les angles obscurs du salon, les branches de clarté du beau sapin ! Ainsi, apeau de mon épouse au bec, tu es parti avec ta petite chanson. Les maos sont passés, l'herbe a quand même repoussé ! Tralalalalère et tralala ! C'était pour « voir ailleurs », me dis-tu aujourd'hui. Qui te le reprocherait ? Toujours le temps file un mauvais coton : « Pop ! », fit l'adjectif des années 1960, puis vinrent les soixante-dix. Trente ans plus tard, qu'en

reste-t-il ? Les Glorieuses n'ont bercé que vaines illusions. N'en parlons plus ! L'enfer des enfants, c'est que les parents veulent pour eux ce qu'eux ne désirent pas. Et que les parents veulent par amour authentique, si se peut appeler amour cette blessure narcissique, qui ne les quitte plus, qui les amène à passer leur vie à reculons, en se projetant à l'aide d'un rétroviseur, afin de racheter ce qu'ils ne retrouveront évidemment jamais, car toujours le perdront-ils un peu plus. Or l'enfant fuit le devoir des parents. Quand ses parents se cassent l'un contre l'autre, il veut le simple et l'animal, le sans-détour. Derrière ton visage, c'est désormais celui d'une femme acariâtre qui apparaît et s'exprime... Il ne pouvait en être autrement, les jeux de la séduction et du mensonge étant faits.

Chacun reproduit, à sa façon, l'énigme irrésolue par l'étrangeté d'une photo. Papier cristal pour névrose en bouquet, ce que j'ai pu trouver à l'image de Maman, c'est une impulsion auprès de Renée, qui est toujours restée pour moi un mystère à l'échelon « supé-

rieur », n'est-ce pas : tendre et doux, humble et cultivé, un homme à chérir. Elle n'apparaît pas dans l'album, aucun flou ne la suggère et pas plus ces reflets dans leurs yeux, qui l'effacent en la surexposant et sinon leurs lèvres qui se sont médusées, c'est un mutisme collectif que rien ne pourrait trahir. Pourtant, cette femme patronnesse m'est restée une énigme, ainsi qu'en la liturgie du cœur et des poumons l'haleine avec les mots, puisqu'elle la volait régulièrement et que des paroles de Maman ressortait le son de sa vénération teintée d'obséquiosité : paroles dont nous avons certaines difficultés à discerner la véritable nature, à discriminer, plongés dans le trouble d'un attachement, distendus jusqu'à la maison de cette personne, dont l'absence nous demeurait aristocratique (n'ayant jamais pu franchir le seuil de ces volumes qui l'absorbaient, un pavillon et son jardin enclos d'un mur d'enceinte dont nous ne connaissons pas d'équivalent, s'il fallait le comparer à nos parallélépipèdes empilés les uns sur les autres ; elle me semblait en effet participer de l'irrè-

alité de l'art, ou de la religion), s'il s'agissait d'amour authentique, quasiment homophile, ou si ce n'était pas plutôt, et somme toute assez prosaïquement, de l'agenouillement servile et en effet quasiment religieux devant un statut social et les biens marchands qu'il autorisait, peut-être en fait les deux.

Je dis Renée, mais je pourrais aussi bien évoquer sa fille, que j'ai littéralement désiré être, c'est-à-dire désiré d'habiter, comme habillé d'une seconde peau, me dresser dans une robe puisqu'elle s'en extasiait tant... Oui, toujours et même dans la souffrance et peut-être surtout dans la souffrance, ou encore la violence, lorsqu'elle n'est pas perverse et encore, il s'agit d'amour qui ne trouve pas sa voie. Entre le chambranle et les montants de la porte, il ne lui reste alors que la feinte lueur d'une dérision basse. Et puis, nous savons bien au quotidien, lorsque l'objet prend le pas sur l'être, lorsque le matériel falsifie le sentiment, ce qu'il en reste, de l'« amour ». Or je n'étais des six lardons que le second, cinq autres étaient en lice aux mamelles... Ainsi, tournant

l'œil vers la gauche, j'étirais résolument le cercle de mon genre en constatant qu'un horizon peut être oblong. Aussi, à revenir sur ces photos de ma mère en blanc tablier et plumeau fauve, en effet, que n'étais-je, hélas ! à son cœur enfin l'enfant qu'elle pût chérir, cette fillette puis adolescent cette jeune femme-là : Maman n'avait que merveille en bouche pour la décrire et c'est vrai qu'elle était très jolie, mais surtout empreinte d'une grâce, celle d'être préservée, unique enfant longtemps attendue, ce que nous autres petits souillons ne manifesterions jamais ; je veux dire cette innocence, due probablement à la certitude d'être aimée par père et mère, amour qu'aident certes l'aisance matérielle, mais surtout le fait pour une jeune fille de grandir parmi les fleurs, ses deux parents étant fleuristes.

Attablé entre Gaëtan et Coco, le quatrième qui prend la photo, on imagine ce qu'a pu signifier ce jeu des cochonnets pour moi : un corps en œuf posé sur le Formica, des membres de carmin et à jamais interchangeables, les dés du hasard qui faisaient et

défaisaient cette distribution. Tous ces éléments identiques, sinon la couleur ; toutes ces cellules tubulaires, oreilles, yeux, pattes et queues en tire-bouchon ! Il y a même, ici, un Flashcube à quatre ampoules. C'était, il me semble, un appareil jetable. On ne le rechargeait pas... Mais toi, qu'as-tu voulu faner avant de t'ouvrir à la vie ? Enfant d'abord, quasi innocent, dit-on, si la mamelle est là. Alors, pourquoi rejoindre le nouvel album et ses mensonges ? Tu les as faits tiens. Ensuite est plus énigmatique : il faut y insuffler le sens de l'inertie de la descente et de la facilité. Ainsi de la neige qui fond. De ces premiers moments d'amour, silencieusement les avant-bras. Ils te promettaient le destin d'une puce, un destin accompli, emmailloté : tout Paris abîmé et les vitrines des grands magasins. Sous la Tour, le bateau-mouche ne mène-t-il qu'à un quai ? Deux parents séparés, ce n'est pas très transparent. L'origine en fut une groseille et l'hospitalisation qu'elle déclencha. Un mauvais dosage avec l'anesthésie pour une appendicite,

un drame et une grande peur bleue ! Berçons-le. Hélas ! Le pont était par trop corrompu et, dégradée, la corde à l'anneau décrocha : dans mes bras, ainsi qu'une nymphe, une histoire en marche ou en arrêt non pas sur image, mais dans la présence, en attente d'un signe ou d'un don, entre le Père et qui l'on sait, offrant une imago. Un simple véhicule, une nef, un vaisseau. *Fluctuat nec mergitur*, dit le blason haussmannien. Suis arrivé au port ; l'ai jetée l'ancienne ancre et l'amarre nouée. Elle fut tendue, elle se détend. Tout tient dans la façade et la largeur d'une avenue. Les casernes ne sont pas loin. Juchée sur son chef fleurdelisé, la couronne murale à cinq tours non plus. La corde est un arc de cercle qui contraste au-dessus des friselis vifs. Assise sur la pierre plate du quai, de moi (les jambes dans l'eau et son cours aux Innocents, ou si peu, à quelques pas), l'ombre est doucement atteinte d'attente. Tandis qu'au loin ses talons raclent le cône d'un cérithe incrusté au ponton, elle joue, transie, du pied avec un fond de bouteille et son tesson.

Pourtant, je voudrais que tu saches que jamais une chose n'est devenue plus importante à mes yeux que la relation d'attachement à l'autre, au même qui nous a donné la vie, chaleur et sens, au prix de son altérité. Je voudrais que tu saches que si j'avais grands les yeux ouverts, c'était parce qu'ils étaient deux bourgeons branchés directement aux profondeurs douloureuses de mes poumons, dans des voies qui les reliaient à mon cœur, qui n'a jamais été loin du tien. Et que c'est par ce lien que j'ai toujours cherché à me relier aux autres, quels qu'ils soient, adultes, enfants, masculin, féminin, jouets : petits cochons rouge et noir, jaune et vert. Autres, tous les autres : animaux, végétaux, minéraux, animés, inanimés. Je voudrais que tu saches ce lien que j'ai eu à ton cœur, un jour lointain. Et de la déconvenue dans mes chairs. Déconvenue de différence. Différence ce déploiement des pétales des jours, puis des ans qui m'ont assuré que l'écriture de vie te porterait en bouche, elle qui est une fleur d'album, une plaie pleine de ton absence, un

bouquet enveloppé dans son papier cristal.
Mais allons bon !

Cela ne va pas de soi, d'épiler ces photos de l'album ! Épée qu'on a dite à l'honneur, aucun secret pour toi. S'il est un musée, celui d'Orsay est au poil, avec ses statues. J'y verrais bien pour ma part Arlequin en petit cochon tout lisse... Une statue géante, avec de la couleur et le tout en plastique et dansant sur un pied, virevoltant sans bouger ! Comme ces photos retirées, si ce n'est jamais prises : dans le creux cambré de leurs reins le sang ne coule pas et leurs yeux restent blancs bien que veinés de marbre. Ah ! ces albums et leurs secrets ! Squelettes sous-exposés dans les placards, vos ossements sacrés ! Que je les aime avec la danse d'un macabre ancêtre autant qu'en leurs regrets je les hais haut en couleur pour cette lâcheté ! Grand-mère maternelle ignorée, sur le marchepied de la troisième pendeloque, qu'il était glauque notre pas. Pas de retrait. Tube surmonté d'une boule, une rotule et son tibia. Est-ce un portrait familial, ce pied en déveine et gonflé d'une entorse entre

deux générations ? Ce n'est pas si simple et ne le sera jamais ; les dés sont pipés. Un tibia jaune, un tibia rouge, un tibia vert, un tibia noir ! La langue de la pie claque comme un moulin dit le conte et pourtant, rien n'est tout noir ou blanc. Surface où tracer des lignes, chaque page est donc un peu à la famille ce qu'est à Paris l'hiver la patinoire de l'Hôtel de Ville où l'haleine est épaissie par le froid, où les mains sont gantées de moufles, où... Comme un membre qui s'est gangrené, on y a amputé ici et là. Sous la Tour, la Seine peut couler dans cet album, et même au loin le canal Saint-Martin. Le papier pergamine de cristal intercalaire est vide en amont, autant que vide en aval. Il y a des blancs, des absences, des manques. Ce sont pourtant des fleurs tout de même et comment ! Fleurs de retrait et de manque, enclos de souvenirs. S'il en existe une suite, elle est d'une autre forme et d'un autre format : numérisée, elle défilera devant les yeux de très hypothétiques descendants, comme la grande roue sur la place de la Concorde. On le voit, l'album

– celui-ci – s'arrête là : usé le tranchefile écru, un signet brun élimé sur le mot « fin ».

Quelle est cette ville nouvelle ?

Léo l'attrapa par le col, le traitant de jaune. À la vérité, son troisième Ricard lui retournant le foie, il l'était plus que Liêm, lequel ne bougea pas. D'une rectitude impeccable, le père d'An Binh s'infléchit même un peu, conciliant. Ôté, son nœud papillon trempait savamment dans un verre à champagne. Fier de soi, le fils de Gaëtan n'omit pas d'en retirer la main en en chambardant quelques autres pour le seul plaisir de l'oreille, ou du moins semblait-il. En réalité, c'était afin d'attirer les regards : avec un pur souci de l'esclandre, il tira, Léo, sur le coin de la nappe. Alors, pivotant de quatre-vingt-dix degrés, il entraîna derrière lui avec la nappe en toile cirée vert anis les reliefs du buffet. Un vrai bas-tringue ! Il avait voulu, Léo, se retourner tout droit – une variation de l'arabesque, si vous voulez mon avis. Sa main l'emporta dans son

mouvement. Le mimétisme animal ayant échoué, apercevant Liêm entre deux épaules, il les écarta en vociférant : « Hé, toi, le chine-toque ! » On entendit l'ensemble du buffet froid valdinguer. Ce fut tout de suite le choc. Chacun figea, tétanisé, subjugué, fasciné, révulsé par la scène en cours : Liêm, c'était le père de la jeune mariée ; désormais le beau-père du cousin Jean-Patrick – le fils de Coco, des deux sœurs la plus âgée. Pour une dernière collation avant le départ des invités, on pouvait dire que c'était gagné !

À nous autres qui étions en retrait, il nous sembla qu'il se laissait gifler, mais lorsque Léo le tenta, avec le plat de la main, avait-il ou non bougé ? Léo tituba, emporté par son élan, se reprit. Esquissa de nouveau son geste, en vain. Sans paraître amorcer un germe de mouvement, insaisissable, hors de portée, le père d'An Bình restait pour sa part les deux bras le long du corps. Léo gesticulait, beuglait, vociférait. La nappe était à ses pieds. Il lançait maintenant des poings qui ne rencontraient que le vide et, avec le vide, il s'enroulait sur lui-

même et semblait danser comme une roue de feu, un manège de foire du Trône et un charivari. Le père de Léo, nul ne le vit : aucune intervention, pas d'excuses. Pas même auprès de Coco, la mère du jeune marié, qui avait dû à son tour attraper son neveu par le col, afin qu'il lâchât prise. On se demande de quoi. De ses ongles vernis enfoncés dans le cuir de l'asticot se déroulaient les spirales d'une pellicule cassée : l'invective à la bouche, il tentait toujours, les yeux exorbités, son opération coup de poing. De son côté, An Bình était en pleurs. Elle s'était interposée autant qu'elle l'avait pu ; c'était d'ailleurs la seule avec sa belle-mère. Lèvres figées, gorge serrée, estomac noué, Coco ne l'avait-elle stoppé net qu'en vain dans son élan vers Liêm, l'image de Léo qu'on croyait à l'arrêt ?

De la poigne de Coco Léo s'évertuant à dégager avec force moulinets son col et ses flancs, l'air très vite se satura de l'odeur des alcools renversés dans cette partie de la salle de réception. Le sol, un parquet de lattes jonché de débris chèrement facturés à cette

heure avancée de la nuit, entre mégots et serviettes de table en papier, buvait avec avidité tout ce qu'il pouvait contenir. Le bois sec et peu ciré ne faisait aucune distinction, qui tout absorbait ! Léo en fit autant pour la jeune mariée, l'ignora, se débattit ; tenta d'éluder pêle-mêle les objurgations de sa tante et les pleurs d'An Binh. La belle-famille outragée restait très digne. Aidé de sa femme et de sa fille, écœurée de l'inutilité de ses supplications, Liêm se rajusta. Enfin présentable à leurs yeux, excusa auprès de chacun celui qui avait affronté jadis les vagues et le froid, la famine et la peur non pas dans une embarcation précaire, ainsi que d'autres Vietnamiens, mais dans les cales d'un paquebot. C'était navrant et douloureux. D'autant plus qu'était aussi souï que son fils cadet, Gaëtan, le père absent qui ne remarqua pas la scène ou feignit de ne pas l'apercevoir. Il était en conciliabule avec Fabien, le quatrième parmi les oncles, qu'il avait initié dès treize ans aux métiers du bâtiment, autrement dit à ses magouilles.

Coco se dirigea vers lui, en tirant derrière elle le neveu, désormais rafraîchi de son racisme atavique. Il l'empoigna, la fit tourner, enfin voulut la faire danser de force et y parvint, c'est pour dire qu'il était gris. Elle lui retourna deux gifles, un aller-retour qu'il ne put éviter. Puis le planta devant son père. Il la dévisagea. Coco soutint ce visage un peu porcin, où luisaient deux petits yeux très pâles, très bleus. Notre petite sœur l'infléchit de toute la conviction de son pouvoir sur lui qui s'était renforcée au fil des ans. Léo s'effaça devant les originaux ; pantelant, il n'osa pas en rajouter. Entre Gaëtan et Coco, c'était une vieille histoire, faite d'une complicité qu'il est inutile de développer ici. Disons seulement qu'ils formèrent, aux yeux de nos parents, une sorte d'écho : il était un papa, elle était une maman. Gaëtan, très amical, le prenant par l'épaule, alla « recadrer » d'un quatrième apéro son fils Léo dans la cour intérieure du café-restaurant. L'épouse de Gaëtan, Juliette, était furieuse ; elle avait son mot à dire, il lui semblait. Léo

était son fils, après tout ! Mais où était-elle, au moment de l'altercation ? De cette non-intervention de l'oncle du marié, nul ne s'étonna ! Mais que la mère du petit voyou s'abstînt, chacun en fut choqué. L'inertie seule animant la stupeur et une longue habitude à ne pas faire de choix, la honte n'avait-elle donc nullement prise sur eux ?

Laisser couler en pissant était-il donc leur seul *motto*, en un mot du relâchement dans l'acte de tout cautionner. Le fils de Gaëtan étant le portrait craché de son père, il n'était pas étonnant qu'ils glaviotent tous deux sans état d'âme de semblables mots orduriers. D'ailleurs, avaient-ils encore des sentiments, un affect qui ne soit pas noyé par l'ennui par trop consommé et les alcools bus ? An Binh était la bru de Coco. Mais Juliette, avait-elle eu ou pas un seul petit élan sinon d'affection, de solidarité féminine envers la belle-fille de Coco, sa nièce par alliance ? Elle n'en eut pas, se contentant d'affirmer à Mireille, sa sœur, habillée d'une robe on ne peut moins décolletée, ainsi qu'à Maman, qui en était

verte de jalousie, un écœurement sempiternel à l'encontre de son mari. Autant que celles qui soulignaient un clivage entre les genres, les rivalités larvées entre générations battaient leur plein ! J'avais envie de fondre avec les glaçons de mon gin, de leur réitérer mon soutien, mais chaque fois que je le fis par le passé, elles se moquèrent de cet élan, ne le prenant pas au sérieux, n'y croyant pas et se sentant le plus souvent gênées, tournant alors le geste et la parole en dérision. « Mais écoutez, pointais-je, entre la courtoisie et le conflit, quelles seront les conséquences de ce geste hostile, de ces propos racistes sur l'avenir du couple, sur les relations entre les deux familles ? »

Pierre, le dernier et pourtant d'une tête le plus grand des quatre oncles, ricanait dans son coin. Le petit doigt en l'air, narquois, il me fit le geste du toast... En le voyant se tordre, elle avait eu, Juliette, un sursaut de conscience et appliqua, d'une main extraite du cercle de son verre et portée à celui de sa bouche, un index fort délicat qui voulait lui signifier :

« Il suffit ! » Instantanément, autour de Pierre (sa mimique ayant été vraisemblablement prise pour exprimer l'onomatopée : « Ô ! »), le groupe accoudé au comptoir, un tabouret affidé sous la fesse ou debout, se gondola. Coco haussa les épaules, les traitant de cons, alla, gênée, vers les beaux-parents de son fils. Comment s'excuser auprès d'eux, d'An Binh, sa bru ? Car la petite, c'était elle encore après les faits, prise de nausées, qui était la plus choquée, restant là, prostrée sur une chaise que recouvrait sa blanche robe de mariée. L'odeur du terroir de Champagne s'imposait aux narines. Leurs familles s'étaient-elles déjà désunies ? Elle n'est pas belle, la France ? À première vue, la salle du café-restaurant se divisait dès lors en deux clans. Dans l'entre-deux, la robe d'An Binh était maculée, moins souillée des projections d'alcools que de la rixe entre sa belle-mère et son nouveau cousin. D'un survêtement rouge revêtue, elle l'avait ôtée, cette robe, et c'était bien là tout le drame !

Tenter de concilier son être affectif, solaire et mythique avec le facteur du temps qui lui permet au quotidien de remonter le seau du puits, n'est-ce pas au bout du compte renverser l'eau d'un rêve inaccompli devant un assoiffé sur la margelle ? Cette action suspendue en délite assurément le cercle aussi sûrement qu'une histoire écrite par l'adversité ; et ne peut donc à nos yeux que mentir. Un violent combat enflammait mon cœur. Le pays d'accueil était explicite en cela qu'il laissait chacun sur sa soif et plus encore le petit-cousin Léo, qui n'avait qu'un CAP de mécanicien en poche et dont les comptes étaient d'ores et déjà dans le rouge. En effet, pour verser dans le sens du grotesque de la situation, du point de vue économique et culturel, entre les catégories de l'identité et du sang, Léo n'ayant pour seul « mérite » que celui d'être né sur le territoire national, les parents de la mariée s'étaient quant à eux déterminés par celui d'un choix ; il est vrai qu'ils y furent poussés par un drame historique en tant que réfugiés. Mais dans l'acquisition de la langue écrite et parlée,

quel écart entre lui, Léo, le « petit blanc » paupérisé, et An Bìn, sa cousine métissée, de parents commerçants ! An Bìn maîtrisait parfaitement trois langues écrites et parlées et travaillait au service comptabilité d'une petite entreprise établie au Pré-Saint-Gervais. N'était-ce pas cela, au fond, qui taraudait Léo : que la « Chinetoque » soit mieux lotie que lui, le Français de souche ?

Elle ruminait, Coco, sans trouver les mots pour s'excuser, alors elle pleura avec An Bìn puis écrasa chacun de son énorme poitrine. Mais revenons à eux, le père et le fils, qui étaient repartis à s'en mettre plein la lampe, comme toujours « bons Français », campés derrière les sacs de sable et le casque lourd du ridicule et de l'absurde. Ils étaient là, tous les deux à l'arrêt sur leurs bécanes de quarante-huit kilos alignées roue à roue avant la course et chacun jouant de la poignée des gaz. Ils allaient savoir lequel des deux était un homme, un vrai ! Gaëtan avait émis l'hypothèse, puis élaboré la théorie jadis que si la possibilité lui avait été donnée de scruter pendant moins

de trois minutes à la loupe les mouvements de la marge anale d'un motocycliste assis sur son engin en marche avant le départ, alors il serait à même de définir et de préciser avec une assez grande justesse ses compétences de pilote. Assis sur le porte-bagages et l'enserrant à la taille, il n'était pas rare que pubescent je l'imaginai appliquer sur mes replis radieux sa théorie, avant de conclure en mon for intérieur qu'il était heureux qu'on ne le pût pas. Léo avait enfourché son scooter Yamaha sans humeur et Gaëtan sa vieille AV88. Ils se chamaillaient du bout du pneu avant, la petite roue contre la grande, en prenant garde malgré leur alcoolémie que le chrome ne heurte pas le plastique et inversement. Il en allait de la brouille entre eux deux, dans le cas où l'un serait froissé par l'autre...

À califourchon sur leur engin, ces rois de la perceuse, un nouveau foret à la main avec chaque printemps, ces obsédés du bricolage ayant réglé au poil leur moteur et lustré les plastiques et les chromes, allaient faire la course autour du pâté de maisons. Il n'était

que trois heures du matin ! C'est pourtant Gaëtan qui hurle contre le voisin qui retape la cuisine le samedi matin, ou simplement contre la voisine parce qu'elle passe l'aspirateur « à grands coups dans les plinthes ». Lui, qui tant et plus se vante à qui veut bien l'écouter qu'il a un soir jeté une boule de pétanque du huitième étage sur le capot de la voiture qui est habituellement garée à côté de la sienne et dont la « grosse vache à lunettes » avait commis toute une série de « pocs » sur sa portière gauche. Il en était au lancer quand Coco l'interrompit. Laissé en plan par Gaëtan, Fabien, impatient d'entendre la fin de l'histoire, apparut dans l'encadrement de la porte. Un moment, il les observa. Appréciant d'un œil de connaisseur la Bleue parfaitement entretenue de son aîné, l'ancien apprenti sourit au souvenir du porte-bagages, avant que Gaëtan l'équipât d'une selle biplace, puis mit un pied peu assuré sur le trottoir qu'éclairait encore la devanture. De l'autre côté de la petite place, au bout de l'avenue, la cité rebaptisée La Galaxie barrait de blocs obscurs, ici et là percés d'un

ou deux carrés imprécis, falots jaunes ou bleu scintillant, la grise uniformité de la nuit. On l'entendit les interpeller : « Hé, les pédés ! Vous allez encore vous la brouter longtemps ? »

La TSF de Mémé

« Ici, Londres ! Ce soir, au cours du programme *Les Français parlent aux Français*, nous vous donnerons des nouvelles... », mais Mémé n'entend pas, ou plutôt elle ne l'entend pas de cette oreille-là, qui était collée à la chanson populaire par les ondes d'un poste récepteur de TSF, avant qu'il ne soit réquisitionné. De Mémé, il ne me reste qu'une voix, qui remonte du fin fond de la mémoire : « Le fantôme n'est pas bavard » ; « L'étoile filante repassera » ; « La dernière heure a sonné » ; « La cruche n'ira plus à l'eau » ; « La bibliothèque est en feu », etc. En étayant la poésie radiophonique de la Victoire, acquise ô combien désormais, ce sont ces phrases brèves et ramassées, marquantes, sibyllines

et tout à la fois limpides, que l'Histoire officielle a retenues. Adolescent, lorsque je les découvris, il n'était plus possible de les entendre ; pourtant, chacun de ces « messages personnels » se transformait et prenait corps avec un réalisme inouï au cours d'un sommeil agité, générant dans mes jeunes chairs un rêve érotique et terrifiant, qui tournait donc inmanquablement au cauchemar. Voici l'un d'entre eux.

À les tourner au rouet des souvenirs, incessamment elle se souvint, Mémé, de leurs rendez-vous au bois de la Deûle, lorsqu'il l'accompagnait au Café des Fleurs, galant à la démarche singulière qui pouvait passer pour distinguée. Le ciel était bas, l'horizon frémissait, des fumées de safran montaient des cheminées, disséminaient des liens entre les toitures orangées et grises des vieux quartiers lillois, la couronne des arbres et le ciel mauve. Il l'habillait de lin pour qu'elle soit en beauté et en hiver de laine. Et alors, comme ces femmes frêles ou charpentées au bras d'une vareuse, elle allait dans la

fragrance d'un autre couple (on était avec des amis de Fritz, de petits fonctionnaires français pour la plupart), marcher le long du canal de l'Esplanade ou de celui de la Moyenne-Deûle, bordé de tilleuls et de marronniers, pour s'abriter des regards à l'ombre du pont, afin de fumer et de plaisanter. Enfouie à moitié sous la vareuse et riant, l'autre fille s'exprimait dans un timbre adamantin. C'était là où les berges aux eaux terreuses à peine ridées forment un léger coude, encore que le plus souvent vers la fin, le rendez-vous était fixé près de chez elle, où le parc faisait angle avec la bruisante rue de la Phalecque et celle de la Gaîté, laquelle était alors à ses yeux rien moins que flavescente.

Comme une chanteuse de cabaret, elle avait Mémé, une année de naissance. Un ami allemand, compagnon d'entraide et d'affection, pourvoyeur de denrées pour ses deux enfants et d'une paire ou deux de bas pour ses mollets, la lui avait tatouée au côté gauche, au niveau que la Bible lui en ôta une, afin de s'assurer qu'elle soit à lui, en tant que femme d'occu-

pation. Il la lui tatoua et s'en tint là, ou à peu près. À peu près n'est pas peu. C'étaient de grosses pattes de mouche noires, qui prenaient tout le côté : de dos, seule l'ébauche des arrondis brisés du chiffre 3 était visible et de face c'était le millénaire avec le 1 entier. Pour le numérologue averti que j'étais, versé alors dans l'occultisme avec la théosophie blavatskienne et l'alchimie, le chiffre de l'unité ne pouvait représenter que la marque d'une ironie. Ainsi le corps tatoué de Mémé m'apparaissait-il ce qu'était pour d'autres la marque de l'infamie, celle d'une peau déprise et que ce soit l'avant-bras ou le buste, un caducée déchu, cédé, honteusement pour les uns, pour les autres ostentatoirement, à l'un des ennemis d'alors. Vue de profil, le gauche, elle était là, Mémé, à moitié dévêtue, parfait tableau d'Egon Schiele, avec des bas de laine en accordéon et les jupons remontés en vrac sous un corset affriolant, d'autant qu'entrouvert il le lui déliait.

Fort épais et pâteux autant que déplaisant, électrique et palpable, émanait d'un poste qui

était hors champ un son modulé de mots indistincts. Le volume étant bas, je ne pouvais dire que c'était une « voix off », d'autant qu'on s'y exprimait en allemand. Les lèvres de l'officier étaient minces et prolongées d'un long tube d'ivoire. Il inhalait afin d'en allumer l'embout, invisible, à ce moment caché par les cheveux d'ébène de Mémé. Des reflets verts, jaunes et bleus s'y devinaient. D'ailleurs, à me la remémorer, toute la pièce, un salon, était plongée dans une teinte grisâtre, un peu brune, autant sale que sombre. Il émanait une clarté des murs et des cadres de portes ainsi que de ceux de l'unique fenêtre, où le dos de ma grand-mère – un corps saur et bilieux – était désormais plié, sa tête penchée très en avant vers l'homme, qui alluma une cigarette. En partie dévêtu lui aussi désormais, il alla vers ce murmure et, lorsqu'il revint, la pièce en était inondée, violemment, comme éclairée d'une lumière pulsée, stroboscopique ou presque. Entre poésie lyrique et tapage nocturne, ils écoutaient des lieder de Schiller. Elle avait les yeux blancs et lui soufflait un fin filet de

fumée bronze et vert. Mais dis-moi, Mémé, lorsque ton cul et tes bas étaient à l'Allemand, ton cœur n'était-il pas à tes deux enfants ?

L'appartement de la rue Gutenberg étant devenu trop risqué, ils se virent dans des hôtels, des cafés, des parcs. L'hiver de 1943, glacial, dans sa robe isabelle ouverte sous le manteau au col de fourrure, elle se dressa sans plus se dénuder au bout de son index ; dans son uniforme vert foncé de l'administration militaire, il s'éteignit entre ses doigts. La courbe de l'allée était leur complice ainsi que le buisson de buis. Puis l'aujourd'hui devint un lendemain ; un lendemain morne, absent, cireux. Lentement, il s'éloigna de ma grand-mère et les rendez-vous de plus en plus sporadiques précédèrent les lapins. Il y eut une coupure d'électricité. L'image peu loquace de ma grand-mère, alors seule ou peu s'en faut, demeura spectralement dans ma rétine. Un soir, elle le croisa ; il avait au bras droit une autre fille ; le salut haut d'une mitaine de drap, la casquette impeccable, il était jeune et beau, officier comme celui d'Arletty, mais pas un

« faune » de la Luftwaffe, plus simplement un fonctionnaire. Elle n'avait pas, Mémé, l'amplitude d'une actrice et pas non plus celle d'un Me 262, ni la grandeur, ni l'éloquence de l'Histoire. Elle retourna, Mémé, à son fauteuil de salon, isolée, amoindrie, plus poivrée que jamais, avec ses deux petits entre ses jambes grêles aux bas filés.

La TSF se transforma alors non pas en spectre SS, mais en milicien de la France libre du Sud : un vichyssois pur et dur. Ses deux boutons de réglage devinrent des yeux. Après d'effroyables distorsions, le poste prenait corps, comme pris dans le maelstrom du son qui en sortait : une rediffusion radio-phonique du Maréchal. Ses petits pieds, bottés désormais, s'allongèrent et elle quitta son socle, avança dans la pièce vers moi, qui avais magiquement remplacé sur son fauteuil ma grand-mère. Elle avançait en se dilatant, au point qu'elle prit tout l'espace en se fondant aux montants des fenêtres et de la porte ainsi qu'au buffet sur ma gauche et de lui aux quatre murs, avala le plafond qui fit tache d'huile,

égoutta des sons rendus compacts au sol, l'infiltrant par le tapis (en tissant avec ses motifs des croix gammées), comme tombés d'une langue où le lustre avait pris la place de la glotte. Enfin, devenue immense poste radio émetteur, crachotant autant du Vichy que du Radio-Paris, avec la voix d'Henriot s'en prenant non pas à Dac mais à moi, ligoté à l'emplacement de Mémé par des liens en forme de partition musicale, elle finit par me réveiller !

Pleinement, je pris alors conscience de l'un des épisodes escamotés de ce rêve : ouvrant un espace ovale, un miroir faisait face à cette jeune femme, qui s'y reflétait. Dans le miroir, le chiffre 1 se détachait en se dédoublant, laissant songer au nombre onze, à l'initiale de Mémé, dont je ne connais ni ne connaîtrai jamais le prénom. D'un gant esquissé, complètement plat, posé là sur la large anse d'un broc uniformément bleu, sinon qu'un décor floral à la belle courbe en accentuait la ligne et avec elle les accidents, s'élevait une vapeur ambrée. Sur le broc, trois roses fades tressaient

leurs tiges entremêlées au premier tiers de leur base. Il y avait, devant ce broc, amplement évasée, une cuvette d'étain dans laquelle se reflétaient les quatre rectangles kaki de la croisée de l'unique fenêtre, insipide verdâtre terni teinté d'un éclat intermittent tant était faible celui du lustre qui les réservait pour les ronger un à un, sinon deux par deux, rarement les trois, les quatre y étant résorbés avant qu'ils réapparaissent, puis de nouveau s'éteignent dans l'eau savonneuse où baignaient les mollets de Mémé. Après l'avoir perdu, elle y lavait ou du moins tentait-elle d'y nettoyer un peu ce lieu de son honneur qui est aussi celui de son intimité.

Essoré de son méandreux cours, il advint, dès lors qu'il s'exprima, que ce cauchemar mousseux et blond me recracha. J'étais en sueur, blanc comme un linge et transi de froid, les muscles tétanisés, douloureux d'être tendus, avec dans la bouche une langue lourde, épaisse et pâteuse, endolorie, que je m'étais mordue. Y eût-il quelqu'un à qui confier les affres d'une nuit d'agonie mixée d'extase, un goût de miel

mêlé de bile en bouche allait pour longtemps me dissuader d'en parler à quiconque. Il était très exactement 3 heures 11 à mon radio-réveil réglé pour moins le quart, qui diffusait en sourdine un poème : « *Und die Blumen, die dort blühen, Werden keines Winters Raub.* » Étayée de seize équerres cuivrées, la bibliothèque de ma chambre arborait ses bois de palissandre. Étonnamment gracile, un opilion, offrant ses nerfs aux ocres matinaux, agitait au moyen de spasmes sa toile. Advint alors que je devine sans effort de calcul de quelle matière il l'avait pu filer sous la géométrie de la nuit. Je souris donc et le saluai avant de me lever. Il me rendit le salut puis affable, m'informa qu'il était de sexe féminin et qu'aujourd'hui, à nous autres qui travaillons pour un employeur parti en Chine ou en Inde, ou n'importe où ailleurs dans les BRICS, elle nous dirait Mémé : « Qui d'entre vous n'est pas un collaborateur ? »

II

Trois-huit

Loin en avant, Gaëtan se pencha afin d'attraper le filtre à café, qui était tombé d'un des deux avant-bras du fauteuil. Ce dernier ayant plusieurs fonctions, parmi lesquelles chevet et valet de nuit. Comme à son habitude, il convulsa sa pastille sur l'extrémité du traversin, qui était replié en rouleau à la tête du lit, ce qui fit rouspéter Thérèse : il pouvait au moins mettre son slip avant, non ? Hébété, Gaëtan la regarda, chose assez rare pour qu'elle soit signalée. Il avait la tête dans le cul. En cette fin d'après-midi, le père tira carrément la gueule. Alors il se leva, mit son slip, un repassé frais cette fois, et termina de s'habiller : un bleu de travail, sur une chemise au col trop rigide pour ses fonctions. Ce qui révélait les ambitions de sa femme et le plongeait, lui, dans l'une des formes de l'embarras, vu que ses collègues s'en moqueraient, le surnommant « l'amidon », quand ce n'était pas... Mais passons. Il se leva donc, passa à la salle de bains afin de se raser puis se peaufina avec

une lotion capillaire, un produit dûment français au nom de Pétrole Hahn, du parfum il me semblait, s'en frictionnant amplement le cuir chevelu et le cou. D'ici quelques années, ce sera Tabac, un truc après-rasage abominable, que je ne mettrai pas !

Dans le quartier, on nous surnommait alors la famille Cokalane, et ne me demandez pas pourquoi. Peut-être à cause de Pépé ? Ou en raison de la banane de Papa, dont l'ombre le soir sur le mur du salon me faisait immanquablement penser à Eddie ; était-ce le chanteur d'*Only You* ? Relevé l'écran de films récents qui occultaient l'accès à d'authentiques souvenirs, le chanteur des Platters, qu'eux n'écoutaient pas, c'était Tony. Celui de *My Way*, c'était leur modèle, en plus des acteurs de western ; rien d'étonnant d'ailleurs que Papa et Albert, ou Albert et Papa, on les appelait les frères Cochran pas seulement s'ils descendaient à pied les six étages quand l'ascenseur était en panne, aussi lorsque, au bois de Vincennes, ils s'échauffaient pour une partie de football hebdomadaire que je passais selon

un rite indéfectible sur la touche et le plus souvent dans un arbre aux branches basses jouxtant le terrain. J'écris « on », je veux dire un peu « tout un chacun ». C'était-là un surnom à eux deux seuls, un sobriquet commun, si vous voulez. Des années avant que le père ne soit décédé et qu'on écoute ses chanteurs favoris de conserve, une sorte de pèlerinage acoustique il paraît, Albert et Xavier reproduiront amoureusement cette dyade virile, alors que le second n'avait que treize ans et l'aîné six de mieux. Ainsi Albert trouvait-il en Xavier l'empreinte sur laquelle reporter un amour filial en le reproduisant, comme une voix gravée dans le microsillon d'un disque vinyle, par une relation fraternelle, alors que pour ma part je n'avais toujours été à ses yeux que l'entre-deux gênant des parenthèses entre lui et Coco. Autrement dit j'étais à ses immarcescibles démangeaisons un contenu qu'il lui fallait évacuer au présent, et plus encore purger au futur.

Pantin, c'était là que Papa allait travailler en trois-huit, à trier des trains avec sa salopette

et sa veste bleue, sa gamelle émaillée, qui gardait chaud longtemps en raison du métal blanc qui était dedans (lorsque j'étais plus petit, longtemps j'ai cru que l'aluminium c'était pour cuire au moyen d'un réchaud à l'intérieur, qui s'allumerait avec des allumettes spéciales ; aspirais-je à les voir qu'on me demandait des explications et alors elles les faisaient pouffer de rire : les parents se consumaient plutôt que de me corriger la croyance erronée au moyen d'un quelconque brimborion de clarté), et ses socquettes que Maman reprisait, lesquelles étaient immanquablement en tire-bouchon, vu que les élastiques s'étaient détendus et surtout que la qualité n'était plus ce qu'elle avait été ; je ne fais que répéter ce que j'ai entendu d'une part, parce que c'était l'un des motifs de leurs sempiternelles disputes, et rapporter mes impressions de l'autre autant que me le permet ma mémoire. Il faut dire que parfois elle me fait défaut, et que les socquettes de Papa se mêlent avec celles d'Albert, que Maman cherchait partout : « Mais qu'est-ce que tu fous avec tes socquettes, Albert ! Tu les bouffes ou

quoi ? » Et lui, aussitôt : « Je sais pas, Maman, demande à Vivien... » Et hop, celle-là était pour ma poire, à moi qu'avais rien fait du tout et je devais feindre de chercher partout où j'aurais pu égarer la socquette d'Albert...

À cette époque, entre Albert et moi les brouilles n'étaient pas encore irrévocables, comme entre Papa et Maman qui regimbait pour les élastiques des socquettes qu'elle était toujours réticente à réparer en les changeant car ils étaient glissés dans un petit ourlet pas intégré comme aujourd'hui au jersey ; quant aux réconciliations, c'était toujours possible, sans nécessairement en passer par la bouche d'un colt en plastique à jet d'eau.

Nous y allions, à Pantin, surtout sur les empilements si dangereux de planches. On se perchait là-haut, les jours où Papa dormait, en tout cas quand il n'y travaillait pas, en tirant entre les tas de madriers l'un d'entre eux, afin de fuir le cas échéant. En jouant au *Far West*, Albert mimait le guet et je feintais l'affût : lui c'était le cow-boy et moi l'Indien. Si vous me le demandiez, je me remémorerais sans une

seconde d'hésitation que c'était mieux quand nous jouions à nous. Passait-il un employé de la SNCF, qu'allongés là-haut, lorsque le ballast ponctionné aux voies venait à manquer, nous lui lancions quelques débris de bois ; le plus souvent c'étaient les fragments d'une poignée de gravats empochés, quand ce n'était pas une flèche imaginaire improvisée ; et alors c'était là-haut la course folle dans notre labyrinthe afin de nous en éloigner, avec pour but de le confondre en le semant. Nous écrivions l'un des épisodes des *Aventures de Tom Sawyer* sans avoir lu la moindre ligne de Mark Twain ! Ça, on pouvait encore avant qu'un collègue à Papa ne nous dénonce, qui nous avait reconnu, genre à lui dire, pas délateur : « Ça serait pas tes gamins, les deux garnements qui nous balancent des débris ? » Ou, ce qui n'était pas mieux : « Gaëtan, quand tu bosses pas, y'a deux gamins qui ressemblent à tes grands qui traînent leurs frusques sur les empilements, c'est sûr qui sont pas à toi, dis ? » Ben Papa, il nous a guettés et voilà, c'était fini pour *Tom Sawyer* qu'on n'a jamais pu terminer.

La cuisine, c'était son domaine, à Maman, ainsi que celui des deux filles. Parfois, se réveillant de peu et ayant lentement et à grands bruits dans le salon siroté son café qu'elle lui avait préparé, Papa la taquinait en l'appelant par des petits noms : la grosse, Augustine (plaisanterie qu'elle adorait, on peut s'imaginer si je dis que c'était le prénom de sa belle-mère), M'amour (ou était-ce Mam'our ?), la vache, avec une variation, la bique (il avait le sens affiné pour les appellations champêtres, sûrement un ancrage d'antan, en souvenir d'une enfance passée loin de Montreuil au pensionnat, pendant l'Occupation du temps que Pépé était en STO et Mémé seule avec nos deux tantes). Il y en avait d'autres, mais je ne vais pas vous dresser un catalogue ; en bref, le plus souvent il évitait, passant directement à l'objet de son besoin sans nommer la dispensatrice du service. Il y avait aussi un générique, une catégorie plutôt qu'un sobriquet et qui semblait s'adresser à la cuisine en entier, en tant que sac et contenu ; il lançait alors : « Les Pisseuses... », puis ajoutait, après un temps

à guetter l'*effet* qui était invariable : « ...un second café ! » Trois minutes plus tard, Coco se radinait avec un fumant dûment sucré (un plus un quart) et repartait, la fesse rose en feignant d'en être offusquée, plus rouge encore d'une confusion mêlée de plaisir et d'excitation. C'était leur pacte et elle savait qu'il lui exprimait ainsi, *au su de tout un chacun*, une réelle préférence autant qu'une sincère affection. Il vous tarde peut-être de connaître quel était cet invariable *effet* ? Ben c'était neuf fois sur dix un oui en chœur de l'aînée et de Maman, pas de quoi en faire un plat, raison pour laquelle je ne me suis pas pressé pour l'apporter. Ne croyez pas, Maman aussi avait droit à ses marques d'affection. Par exemple, enrôlé, la voix ne portant pas, comme un linge qui sort de la machine à laver (à l'époque on n'avait pas la fonction centrifugeuse ; il fallait remplir l'essoreuse), il devait lever lourdement un corps repu de sommeil pour le diriger pesamment vers la porte du salon, celle côté entrée, l'autre étant la limite indépassable de leur territoire affectif. De là, certains après-

midi décidément l'appel au moyen du générique étant rendu on ne savait pourquoi caduque, il passait par trois pas l'entrée (et alors parfois on entendait se carapater dans le couloir) puis déboulait au ralenti dans le domaine réservé, s'avançait en dépassant la table et, ignorant l'agitation de la petite assise sur sa chaise haute, se plaçait sans un mot contre le nœud en fleur de lys du tablier immaculé, du moins l'était-il de dos.

Pour rester à la cuisine, avant que l'un ne s'éclipse en entraînant l'autre engourdie dans son sillage, il lui palpaît les poignées d'amour, le nez collé à la nuque en relevant son chignon, ce qui la faisait râler ; elle protestait un peu mais c'était de l'ostentation. À lui repousser les avant-bras, le geste de Maman avait toujours pour effet qu'il l'enveloppait d'autant mieux, et c'était donc sans succès ; le corps occulté à notre vue gigotait tant et plus ! Pour arranger le tout, le lobe immanquablement piquait un phare alors que le père lui murmurait à l'oreille : « Thérèse, rigole quand tu baisses ! » Il faut dire à la décharge de

Gaëtan que parfois il pouvait se révéler être un vrai parangon de virilité : tact, délicatesse, remue-ménages, tout était bon. Mufle, goujat, amour, chéri, rustre, ours, connard, c'était selon l'humeur de l'épouse qui s'exprimait, au demeurant une concubine pas peu fière de s'adresser fort en présence des enfants à son homme et surtout en lui dressant *ce qu'il avait de mou* sur ses reins. C'était entre eux une sorte d'appropriation par contagion, et la mère s'évertuait à se dégager tandis qu'il lui palpait le cachemire, un mot que longtemps je crus césuré. Ainsi Papa chatouillait-il Maman en lui susurrant des mots doux, probablement des restes d'oreillers de la veille au soir ou, plus exactement ce jour-là, du duvet d'oie qui remontait de la fin de la matinée lorsque, afin de l'endormir après sa nuit de travail, Maman était allée le coucher, puis l'avait détendu. Il se passait alors peu de temps avant que les filles ne se chamaillent, l'une hurlant que ce n'était pas vrai, qu'elle ne bavait pas en mangeant sa tartine, et l'autre, excédée, s'étant levée et la muselant, un bras en triangle autour du cou,

le coude gauche saillant en avant du menton de la benjamine. La main droite de Coco, furieuse d'entendre des dénis de plus en plus butés et d'avoir eu à lui essayer le menton, lui appuyait fermement sur la bouche, impulsive, avec le bavoir écrasant aussi le nez de la sirène d'alerte en mode boucle-la, c'est-à-dire qu'aucun son ne pouvait être émis autre que celui du gargouillis du peu d'air passant par la narine la moins écrasée, ce qui immanquablement faisait ressortir avec du pain, du miel ou de la confiture, des bulles de l'autre narine, exorbitant des yeux d'entre les parenthèses des paupières de Zoé, dont le corps était pris de hoquets car évidemment elle s'étouffait, gonflait, devenait bleue.

C'était alors que dans un râle guttural le père se dégageait de Maman et partait avec un regard noir lancé aux deux filles ; il s'agissait de ne pas le déranger lorsqu'il se réveillait et qu'il en avait marre de cette baraque à cons ! Avant de lui filer le train, Maman se rajustait, raccrochait vite et bien les agrafes d'un soutien-gorge que j'apprendrai être du 100D,

mais seulement à force d'user les coins des pages du catalogue de *La Redoute* en constatant qu'il y avait à la rubrique lingerie, près de photographies, une hésitation entre deux tailles encadrées avec du stylo à bille, et qu'à la fin du copieux pavé, situées peu avant la troisième de couverture, se trouvaient des tables qui détaillaient les différents tours de nibards. Pour le détail, je comprendrai à force de m'user les yeux et de fumer, d'ailleurs pas que du ciboulot, que le tour du buste sous la poitrine c'est le chiffre, alors qu'augmenté du sein c'est la profondeur du bonnet qui y est indiquée au moyen d'une lettre ; et là, c'était la lettre D comme Daniel ou Dominique ou l'un ou l'autre des prénoms par lesquels je baptisais, et Albert avec moi, les modèles choisis par Maman, même s'il ne l'avouait pas ; mais les pages étaient tellement cornées et parfois si chiffonnées que Maman, une main calée au niveau du poignet à la hanche et l'autre tendant *La Redoute* en avant vers nous sans distinction et l'agitant ainsi que la peau d'un chat mouillé, nous demandait des

comptes. Et alors là, autant vous dire que c'était la honte !

« Qui qu'a collé les pages au catalogue ! »
La voix de Maman était un rien affectée, elle accentuait le mauvais genre et avec lui le langage des gens de la rue et c'était plus gênant que si elle avait été franchement en colère. Albert, lui, tout en continuant à jouer, argumentant sans lever le regard, nullement intimidé, niait, par des insinuations à mon endroit, que non, que lui avait des *Tintin* donnés par Papa, que ça lui suffisait comme illettrés (il n'a pas dit illustrés, j'ai mal compris pourquoi), etc. Les yeux pleins de ma culpabilité, il m'était dès lors impossible de soutenir ceux de Maman, d'autant que des chatolements affligés les traversaient quand elle les pointait sur mes mains ! Je n'ai déduit que beaucoup plus tard, parce qu'il commençait à graver sur son bras des cœurs avec deux prénoms au moyen d'un couteau, qu'Albert n'utilisait pas ces pages comme un miroir ; et l'une des conséquences de cet écart entre nous était qu'il mettait toujours

une voyelle finale à ses amours. Enfin, cela se résumait à ce qu'il récoltait l'auréole et moi les cornes si bien que le puni c'était ma pomme, alors que je ne soupçonnais pas, mais alors pas du tout, que lui leur donnait des prénoms féminins commençant par la lettre C, à ces quadrichromies...

Avec celle qui apportait du change et celui qui était enfin réveillé, revenons à ce conjoint assis sur un traversin dont était tire-bouchonnée au bord du lit l'extrémité de la taie ; puis à cet instant où le père s'approchait de l'impeccable nœud du tablier de Maman, apostrophée la vache (elle exprimera souvent, Maman, combien elle était faite pour être nourrice et que la seule vue d'un nourrisson lui faisait *monter le lait*) ou la bique (et là, je comprenais mal la motivation de Papa pour ce mot, sinon qu'en randonnée dans le massif des Écrins, lors de ses congés annuels, nous ponctionnions un peu de produit local chaud, de même qu'avec Albert, on se livrait dans leur dos à des batailles rangées de jets lactés), l'un et l'autre exhalant cette puanteur laiteuse lorsqu'il se

frottait à Maman cambrée, couverte de mots murmurés qui nous semblaient, entendus du couloir, ou de doux bêlements ou d'obscènes vociférations. Papa s'en écartait après l'avoir écrasée, au moment où était interrompu par les deux sœurs l'un de ces longs quarts d'heure. Immanquablement elle le lui reprocherait, un soupçon de couleur bariolant ses joues, son nez, ses yeux, qu'elle irait, leur disait-elle alors, se refaire, ainsi qu'une beauté, un peu de toilette dans la salle de bains où l'attendait Papa qui l'avait précédée de peu dans l'urgence de sa retraite.

Lorsqu'elle passait devant notre chambre, à nous les deux grands, qui était située au milieu du couloir, puis devant les sanitaires, le couloir faisant angle entre la porte des toilettes et la nôtre avant de terminer en impasse sur celle des deux mioches, cela sentait carrément le lait aigre. Ensuite, Maman refermait à clé la porte de la salle de bains, une pièce située entre les vécés et le bout du couloir et nous n'entendions plus dès lors que le jet de la douche, en puissance, ainsi que le heurt d'objets, ce qui

nous obsédait car ces chocs semblaient exagérés, quand parfois la machine à laver était mise en marche, ou l'essoreuse, ou rien, mais un rien qui était toujours recouvert d'un chuintement plus que d'un bruit ou d'un autre sans qu'Albert ou moi soyons capables d'en déterminer l'origine, et n'allez pas croire que nous étions attentifs ou encore que nous guettions, ça jamais !

C'était donc peu après seize heures, cet après-midi-là, qu'il enfilait l'une de ses deux socquettes pour aller au chagrin et que Maman lui prenait le mou. Merde ou quoi : c'était lui qui rapportait l'oseille à l'appart !

Pourquoi pas dimanche

Figurant un profil à la hauteur d'épaules de l'un ou l'autre des adultes présents, un cadre ovale était accroché de travers. (Un portrait de ma tante, la petite sœur de Papa.) Assis sous le cadre, l'oncle François posait en arrière ses mains contre la rondeur de son épouse, qui s'appuyait des coudes au dossier

du siège. Elle lui tapa d'un geste gracieux deux fois l'épaule avant de regagner sa place, à l'autre bout de la table. Au-dessus de Tonton, le visage du cadre que celui d'Isabelle occultait révélait un portrait féminin au nez grec, à la carnation cuivrée. La coupe de cheveux imitait celle de la fameuse chanteuse avignonnaise dont la voix méridionale me traversait les tempes de part en part. Les adultes étaient comme nous à table, aussi l'avaient-ils atténuée au moyen du bouton de réglage du son, afin de s'entendre converser. La voix braillarde n'en demeurait pas moins une offense à mes oreilles. Il faut dire que nous n'étions pas loin du tourne-disque, assez éloignés toutefois pour qu'il soit hors de notre portée. La table des enfants était placée du côté de l'entrée, probablement pour que Coco et Béa aident le cas échéant au service, ou pour une autre raison qui m'échappait, sinon que Maman avait en permanence un œil sur les deux petits ; assise à côté de Papa, ce n'est qu'au dessert que Tata échangera sa place avec Tatie. Grand-Mère adorait Mireille qui était la réfutation

sans équivoque de Maman. La moquait alors Jackie, sa grande sœur, pour ses goûts plébéiens, mais l'aïeule rétorquait que sa fille absente était quand même professeur de piano et qu'elle-même, qui la fit répéter tant et plus pendant toutes ces années, lorsque Madeleine en était toujours à violenter le clavier, avait évidemment un don.

Le temps de ma réflexion et le cadre ovale s'était légèrement déplacé ; un plat par ailleurs tournait autour de la table, on ne savait trop comment, probablement de main en main, sinon que chacun avait les siennes sur la nappe. Un bref instant, le cousin Roger, qui s'était levé pour servir le Chianti, disparut en deux fois. D'abord la partie gauche, portant devant elle, avec son embonpoint, la bouteille de vin également rendue invisible, ensuite la droite et avec elle un coin de veste, puis le reste de son embonpoint. Là, ce doit être la fatigue, me dis-je. Ou étaient-ce ces fonds de verre de l'apéritif, mission délicate avant l'entrée proprement dite et qui m'avait été confiée : dix verres et les bouteilles sur un

petit chariot, aidé de Grand-Père portant l'excédent de cacahuètes, d'olives et de salami sur un plateau. Ce pépé, quel fin farceur ! Alors qu'il ne s'agissait pour moi que d'un petit spectacle entre nous, au moyen d'un coup de coude, il m'avait incité à terminer l'un des apéritifs ; mon mime cessait donc d'en être un pour lui autant que pour moi. Grand-Père me pinça même la fesse et aïe ! « Pépé ! », je lui fis, alors qu'il se contentait à me dépasser d'un clignement des yeux. Il n'y allait pas de main morte et l'ongle était ligneux. Ignorant tout de l'adjectif kératinisé, j'usais maladroitement de celui-là, appris en cours de Sciences naturelles, ma première classe de collège, bien qu'il s'applique aux végétaux. Quoi qu'il en soit, dès qu'il se fut retourné, pour me consoler, je m'envoyais une seconde rasade !

Description à la louche du mobilier ; la pièce et sa tapisserie, un papier peint de motifs végétaux réguliers avec ici et là des oiseaux similaires (un orangé, un verdâtre, un jaune, un orangé, un verdâtre, etc.) qui alternent

dans des ramures stylisées ; les bibelots, les souvenirs, les napperons, le crucifix. Un bahut portait sur son dos un grand tableau, une reproduction de scène champêtre, un coucher de soleil dont la signature me restait mystérieuse autant qu'était incompréhensible le motif : une ferme étroite sous un ciel qui se décomposait. Monica nous expliqua que tout indiquait la précipitation et que seul un âne, attelé, apparaissait impassible, une inertie que le mouvement des ombres démantelait. Sollicitée par les deux cinquièmes des adultes présents, l'hôtesse enfin nous apprendra, en déclenchant involontairement un rire collectif, que le paysage était probablement *cloqué* (énoncé dans un français fortement accentué autant qu'approximatif, le verbe erroné n'échappa probablement à aucun d'entre nous) dans l'Apennin méridional. Les guenilles de l'un des trois personnages, des paysans calabrais du XIX^e siècle, étaient tout l'argument de Tata en faveur de cette explication : en opinant du menton depuis sa place à l'attention de la jeune mariée, qui commentait debout près

du tableau, Zaza confirma l'hypothèse à l'assemblée familiale ; on disait Zaza et non Isabelle, ou tout simplement *tantine Isa*, mais alors le téméraire se faisait gronder, car seul tonton François la prénommait ainsi. Monica obtint aussitôt l'écoute attentive de Grand-Père et de Tatie, de tonton François et de Maman : « Voyez comme la chaîne de montagnes présente ici une ligne de crête caractéristique... »

Béa et moi chahutions beaucoup et louchions. L'une des caractéristiques de son genre à elle, mon aînée de quelques mois, c'était qu'elle me tirait un petit bout de langue en coin. Provoqué, je la cherchais alors sous le revers de la nappe : au moyen du pouce et de l'index, méchamment je lui retournais des pichenettes. La plupart heurtaient la jupe et quelques-unes la cuisse. Au bout d'un moment de ce régime-là, ma cousine passa des yeux et de la langue à des gémissements. Elle la gigotait incroyablement, sa cuisse, au point que Tata lui dit d'aller au petit coin. Vexée, Béa, dont la jupe plissée remontait haut, me

pinça en retour très fort l'avant-bras droit. La douleur était vive et pourtant personne n'en avait rien vu. Ce n'était pas fair-play puisqu'il s'agissait d'un jeu en dessous. Du moins, c'était une règle que je m'étais donnée, car il s'agissait en effet avant tout de ne pas être puni. Quoi qu'il en soit, les filles ne respectaient donc pas les règles ! Elles n'avaient donc cure de se faire prendre, ou quoi ! C'était alors leur choix, je me le tenais définitivement pour dit, et elles allaient donc voir que moi non plus. Pour mon avant-bras, j'ai alors pensé que Béa serait bientôt couverte de bleus tellement je m'appliquerai à chacun de mes coups !

Tata et le cousin en préparation s'étaient donc rapprochés du géniteur, l'oncle François, pour écouter ; penchée derrière son siège, elle s'appuyait à lui, l'entourant de ses bras. La table des adultes devait être dressée pour douze, et l'épouse, Tata Isabelle, se retrouvait à l'autre bout, près de la baie vitrée, en face du grand-oncle par alliance, le mari de Tatie ; un emplacement qu'aurait dû occuper Papa. Tout avait été chamboulé au dernier moment,

lorsque Madeleine, l'aînée de nos tantes paternelles, avait téléphoné pour s'excuser. Mado, comme disait Grand-Père, avait prétexté une affaire de toute urgence avec une menuiserie établie à Marseille, et dont son conjoint devait urgemment s'occuper ; la première affaire en faillite ayant été coulée, puis réinvestie dans un pavillon de banlieue, près de Paris, on ne savait pas trop.

Le prochain à naître, il s'agira en réalité d'une fille, avait été emporté à l'autre bout de la table avec Tata. Si ce n'avait été la présence à mes côtés de Béa, sa future grande sœur, qui sollicitait les ressources de mon index et de mon pouce, alors certainement que j'aurais demandé à Monica si elle savait avec quelle couleur et quelle brosse avait été représenté le vent. Les bleus de Prusse et d'outremer des ombres mis à part, de la lumière balayait tout dans laquelle des feuilles s'étaient suspendues qui semblaient s'enfuir sans pourtant apparaître bouger ! Le meuble grinçait tant et plus dès qu'étaient touchées ses portes pour ranger deux assiettes trop fragiles, comme celles à changer

pour les petits qui étaient attablés avec nous les grands ou encore les couverts de Mado et de son mari et plus tard ce verre ébréché que Monica ne se résoudra pas à jeter, car il appartenait à un service lui venant de sa mère. Il y avait aussi le lustre, décrit par ailleurs ou peut-être pas, qui était situé près du bahut, mais de l'autre côté, celui où était assis, face à Tata Isabelle, le mari de Tatie, Raymond, c'est-à-dire devant la grande baie vitrée, ce qui n'a pas de sens, sinon celui d'imiter, le soir tombé, la lumière. Ainsi, du moins de notre point de vue, avec deux fois cinq adultes en rangées de platanes ou de peupliers qui nous en séparaient, il faut dire que ce n'était pas assez lumineux. Les voix n'étaient pas non plus toujours perceptibles : de celles qui venaient du fond beaucoup nous échappaient, et des paroles se perdaient qui ne nous étaient pas adressées.

Des bouquins d'Anatole France à ceux d'Émile Zola, la bibliothèque de bois clair s'étendait en longueur, au point que Zoé entreprit d'en mâchouiller un, le cornant en bavant

amplement sur les pages et la couverture. Coco se précipita, le lui arracha et, avant qu'elle ne se mette à hurler, lui flanqua son poney dans les mains en ayant pris soin de lui glisser le bout d'une patte sous le nez. Aussitôt la patte fut absorbée en suivant le phylum et Zoé se calma, rassérénée, tombant de toute la hauteur de ses quatre-vingts centimètres sur son derrière rembourré et resta dans cette station, les yeux ronds comme deux calots. La grande la croyant calée alla chercher une serviette afin d'essuyer les dégâts, mais Zoé fit une marche arrière et en deux temps trois mouvements se retourna, fila à quatre pattes sous la table. La pièce retentit des exclamations de surprise et bientôt l'on entendit les pieds des convives se déplacer. Penchée au-dessus de l'assiette de François, qui manqua avaler la mayonnaise aux œufs de travers, Maman appela : « Coco, Zoé est sous la table ! » Dans sa grenouillère de coton tricotée par Maman, qui lui faisait des fesses de Vénus hottentote, Zoé s'arracha donc à la garde de Coco et vint, parmi toutes les possibilités qui lui étaient offertes, non pas

s'accrocher aux ourlets du pantalon de Papa comme à son habitude, mais tirer sur une jupe : « Zaza, Zaza... — Oui mon bout de chou, viens sur les genoux de tantine Isa... »

« Tantine ou Tata, mais pas Isa, Isabelle ! » objecta son époux. Qu'il compliquait inutilement la langue des enfants, tonton François... Sans qu'il n'ait jamais rien trouvé à redire à cela, les enfants l'appelaient plus simplement Zaza ! Tata souleva Zoé qui, lâchant la patte de son poney, voulu attraper tout ce qui était à la portée de ses mains, qu'elle agitait tant et plus. À la table des adultes, quelques-uns se servent, la plupart sont servis ; le plat repart enfin à la cuisine, d'où il était venu. Tandis qu'il se déplaçait, le cadre ovale le suivait, constituant une manière de sillage avec la coupe au carré et qui était à la mode. Au milieu du couloir, avec Grand-Père, j'avais poursuivi dans la voie ouverte et bu un généreux fond de champagne... Était-ce là un effet secondaire des bulles ? Dans l'encadrement de la porte de la salle à manger, qui était située à mon épaule gauche et j'en étais

donc pour un torticolis, un mot calabrais s'il en est ou est-ce un faux ami, c'est sans surprise que se découpait la silhouette aux motifs du papier peint, alors qu'elle emportait le reste des œufs mimosa dans la cuisine ou du moins était-ce les contours de la tapisserie en positif sur le fond gris de l'encadrement, la robe que portait Monica s'en rapprochant au point d'avoir pu les confondre.

Épanouie dans son rôle, avec un plat chaud précédant le frais tissu imprimé, Monica entreprit de servir la grande table, mais Tatie lui proposa de la soulager, ce qu'elle accepta. La maîtresse de maison s'assit donc à sa place, entre Grand-Père et Papa, face au tableau calabrais qui semblait encadrer trois têtes : calé par celles de Maman et de Grand-Mère, le cousin Roger bouloottait. Les assiettes de Coco et de l'aîné des garçons une fois remplies, Maman a suggéré que chacun mange pendant que c'était chaud. Allégé, c'est avec vélocité qu'emporté de main en main le plat termina de mesurer le périmètre du rectangle de la nappe de la petite table : chouchou en second après

Coco, l'assiette débordante, Albert le reçut directement de Tatie en tendant les deux bras, afin de bien lui montrer qu'il était costaud, puis le passa sans flexion à sa cousine Béa qui me le mit sous le nez et c'en était terminé, puisque les cinq petits de notre table étaient nourris de jambon et purée. Béa n'en prit pas qui, à proportion d'un tiers deux tiers, partagea la part de Lucien, l'homologue de Zoé, un petit estomac. L'absence de Monica entraînant derrière elle un lai de papier peint n'avait donc pas duré plus de quelques minutes qu'elle réapparut portant le plat de résistance, et il semblait alors que les palombes aux petits pois allaient se piquer au bout des doigts prolongés de fourchettes et de couteaux. J'avais grand-faim ! Il en restait maintenant deux, accompagnées de quelques petits pois ; je pris l'une d'entre elles et raclai le reste de légumes.

Chacun entamait donc ce volatile, certains du bout des doigts, utilisant peu au fond les couverts et beaucoup la serviette ; ainsi s'essuie-t-on peut-être peu à peu avec esprit le bout des lèvres. Les miennes autant que mes

doigts étaient grasses de la chair de l'oiseau, et je bâillai pour contenir mon trouble. Peut-être serait-il judicieux que je fasse la sieste avec les petits ? Plus se voyait de la table des grands le bout de ma glotte, plus sous la nôtre s'activait ma main droite, qui en était à confondre également la nappe et la jupe de Béa, laquelle était distraite de rétribution car elle devait, ainsi qu'en face de nous Coco de Zoé, s'occuper du petit cousin, son frère de quatre ans. Pour aggraver la situation, son siège désormais échangé avec celui de grand-tante Jackie, Tata s'était déplacée et lui était tout sourire ; et Lucien de multiplier les siens en retour, la purée décorée de petits carrés roses dégoulinant sur ses deux joues ! En sautillant sur ses deux bottins, Zoé s'empressa de l'imiter, qui projeta débris et fragments de nourriture jusqu'au centre de notre table. Quelques-uns de ces solides mâchouillés m'atteignirent assez directement, ce qui l'amusa au plus haut point ! Petit garnement sous ma surveillance, Éric, cinq ans, était assis à ma gauche. La totale autonomie qu'il expé-

rimentait le rendait hilare ; et il ne se gênait pas pour renvoyer à Xavier, son vis-à-vis, le même service ! Très vite, la table devint une surface de peinture abstraite et Pollock en aurait été saisi de jalousie, tant la technique du *spitting* employée était efficace et cohérents les résultats...

L'émulation jouant, une bataille navale s'organisa. Sur l'un des huit ponts imaginaires, Lucien étant enrôlé d'office avec Béa, Éric et moi, nous faisons corps contre l'autre côté de la nappe. Il s'agissait d'abord de conserver les munitions reçues. Bientôt, malgré le déficit, s'accumulaient les boulets verts. Enfin nous donnâmes du canon : frégate anglaise chavirée, sous un feu concentré, la palombe aussitôt coulait dans l'assiette d'Albert ! Le reste suivrait... Dans l'ordre : Coco puis Xavier ; Zoé ne comptant pas. Délirais-je alors vraiment, ou n'était-ce, appliqués à heurter une cuisse, qu'un effet fébrile des mouvements compliqués de mes doigts sous la nappe ? La victoire aidant, j'embrassai avec ardeur la joue gauche de ma cousine et la

pressai de me rétribuer. La gifle suivit ! Le cerveau me tournait plus que lorsque j'étais allongé, jambes tendues et tête en bas, en rotation sur le tourniquet du square. À l'acmé de cette guerre des areuh areuh accompagnés de projectiles verts et de coulées de pâte de jaune d'œufs et de purée ponctuée de débris roses, n'y tenant plus, Papa dénoua sa serviette et se redressa, siffla, toussa ; puis, d'une voix descendue dans les graves, littéralement parlant, éructa : « Thérèse, il suffit ! C'est quoi ce bordel ? » Tatie était désormais à sa gauche qui le retint en lui posant la main sur l'avant-bras et Grand-Mère assise en face de lui blêmit, le bordel connotant pour elle la cocotte. Alors, d'un seul mouvement, tata Isabelle et Maman rappliquèrent. En désarroi, tournant de l'œil, j'avouai avoir bu en desservant, et penaud je n'osais pas regarder, au-delà de l'un des deux sièges vacants, cet ongle de Grand-Père qui tapait le bord de l'assiette, phanère jaunâtre au bout d'un index vraiment très long et dur parfaitement.

C'était en morse qu'il m'envoyait des messages, cryptiques car je ne savais pas les traduire. Par une sorte d'écho, je retirai douloureuse une main de sous la nappe où je l'avais laissée ; elle gisait là, actuelle et inerte, à droite du couteau. L'index était raide à force d'avoir heurté Béa, et ma joue s'enflammait. L'ongle de Grand-Père était comme un rameau dont les mots codés ne parlaient pour les décodeurs de mes oreilles d'alors que la langue du petit oiseau rouge en écusson dans son assiette : avec l'ongle et le bord en faïence de Saint-Amand de l'élément du service dont le fond n'était pas entièrement recouvert par un bréchet et deux ailes rongées, le charme avait laissé passer le chant sans que je l'entende et, entre Grand-Père et moi, c'étaient alors deux têtes de passereaux chamailleurs entre lesquelles manquait une même partition. Avec Béa non plus, d'ailleurs. En apportant les couverts à dessert, petites fourchettes et couteaux tout pareils, Monica et sa grand-tante par alliance, alias Tatie, la sœur aînée de Grand-Mère au demeurant, mettront les

assiettes aux beaux motifs ornithologiques en médaillon près des verres de cristal cannelé pour le dessert. C'est alors que le cousin se montrera plutôt maladroit. Lui aussi devait avoir terminé les fonds de verre !

Je ne fus pas puni, du moins immédiatement, chacun ayant eu son mot à dire afin de départager le pourcentage des responsabilités entre Grand-Père et moi. N'empêche que j'étais honteux, et me sentais coupable envers lui. Après un choc au son très clair suivi d'un effroyable craquement, il s'excusera : « Oh ! Pardon ! » C'était le sien qu'il avait bousculé, en se rasseyant. Son embonpoint avait pincé le bord de la nappe qu'il entraînait de quelques centimètres vers le bas. L'assiette, les couverts et le verre ont suivi ; et ceux de Maman à sa droite et ceux de Grand-Mère à sa gauche ont amorcé une trajectoire en V vers lui. Tout a bougé et c'est une chance qu'il n'y ait pas eu plus de dégâts, dira chacun pour tempérer, comme pour notre table. Il faut dire que Grand-Mère et Maman ont eu le bon réflexe en retenant non pas leurs couverts mais

la nappe, juste au-dessous de la cravate de Roger, dont le verre était tombé sur le bord de l'assiette à dessert et s'était fêlé. C'est alors que vingt et un mots comme un seul petit filet d'eau gazeuse ont débordé des lèvres de Monica : « Ce n'est rien chéri ton verre était heureusement vide avec la nappe un demi-fond de muscat est donc sauvé ! » Le cousin germain répondit du tac au tac, un rien gêné tout de même dans la voix, qu'il avait faible et dépitée : « Le verre n'est que fêlé, Chérie. » Chacun se tut, tandis que Monica, en invitant Papa à le remplir, leva le sien. Il faut avouer que c'était dit avec très peu d'ironie, un sourire désolé, le regard plein de reproches, et un soupçon d'enjouement pour les convives.

Personne n'était encore servi. « Inutile donc de faire des éclats : il suffit d'en changer ! » Puis la cousine par la bague invita chacun à se servir de la tarte aux poires. Le *motto di spirito* ne sera pas pour autant goûté et Roger restera assis jusqu'à la fin du repas ; il n'était plus bon pour la conversation. Grand-Mère et Maman se le tenaient pour dit, qui

se tournèrent résolument l'une vers Raymond et l'autre vers François. Les poires s'exténuèrent lentement en fondant dans les bouches, onctueusement entre les langues et les palais ; il y en avait dix-huit en tout ; sans compter la cousine en préparation, ni le caniche nain aux poils roux. Hélas, les petits comptaient ! Il s'exécuta, Papa, auprès de Monica puis, renouant la serviette autour de son cou pour faire le clown devant chacun qui l'avait à la cuisse ou pliée sur le bord de l'assiette, l'oncle de l'hôte se leva pour faire un demi-tour de table afin de tapoter sur l'épaule de son neveu : « Roger, un peu de muscat pour faire passer tout ça ? » Pris au défaut de notre complicité, moi venant au plus loin du ventre de Maman, chargé de la culpabilité d'un fond de verre de trop, je n'ai pu reconnaître les sons de son doigt qui lui servait à désigner, voire à indiquer. Toussant, Grand-Père se dégagea la voix d'un voile aux sonorités rauques dues à l'ablation partielle de l'un de ses deux poumons et fit cette surpre-

nante confession : il m'avait incité le premier à vider l'un d'entre eux !

Grand-Mère le sermonna et prit François, la famille et le cadre ovale à partie : qu'avait Grand-Père omis d'expérimenter qui le démangeait toujours du temps de ses culottes courtes au point de m'inciter enfant à vider les restes d'un apéritif ? « Où donc as-tu la tête, Ernest ? » Maman, qui entamait une bouchée de dessert, feignit de s'étrangler, fut réellement prise de hoquets. C'était bien fait ; il fallait attendre ! Laissant Zoé à Coco, Tata se leva, lui tapa dans le dos puis lui dégrafa le soutien-gorge, en disant que son cœur s'affolait inutilement, qu'il tapait fort, sans ignorer que Maman profitait de la situation pour respirer tout l'air disponible en le bloquant afin de bien montrer la taille de ses bonnets : *qu'elle se détende et boive un peu sans respirer*, ce qui convenait parfaitement à ses desseins. Sur le bahut fleurissait un grand vase en cristal de Bohême : des roses offertes, juste derrière la nuque du cousin. Y avait-il une similitude entre la fougère et Roger, entre la rose et

Monica ? Vraiment, vivement la sieste avec les petits ! Papa me regarda en coin, puis adressa un reproche à peine déguisé à Grand-Père : « Eh bien toi, je te retiens ! » Je tentai de geindre et c'est ainsi que je terminai le dessert au coin, entre le lustre et la baie vitrée. Promenade dominicale après un déjeuner chez Monica. Ne vous inquiétez pas, nous allons maintenant *vraiment* rentrer dans le récit. Pour l'instant, l'auteur imite ces brouillons que l'on qualifie de romans. Vous êtes prêts ? Alors entrons-y en décollant deux de ces lais verdoyants et pépiants du papier peint. Scène de la promenade : pas sur le sol, les adultes d'abord, tenant par la main ou portant un enfant...

Tour d'habitation

Maman le répétait *Madame C. et toi dans l'ascenseur ensemble, elle t'étouffe contre la paroi*, etc. L'ascenseur étant assez systématiquement en panne et rarement réparé dans les délais escomptés (de trois à cinq jours), pour

Madame C., monter les marches était une tâche harassante : elle devait peser ses quatre-vingt-dix kilos pour un mètre cinquante au maximum, puisque, autant qu'il m'en souviennne, elle et moi étions de tailles similaires, et c'est à chaque palier que nous l'entendions respirer bruyamment. Alors, arrêtant là notre ascension, nous rembobinions chacun de nos pas, sautant les marches en alternance deux à deux puis trois à trois jusqu'au rez-de-chaussée. Seul Albert les sautait quatre à quatre ; et, plutôt que d'avoir à la croiser lorsque nous descendions, il nous semblait préférable de nous réfugier dans le réduit destiné au vide-ordures situé à l'extérieur des appartements. Cette fois-là, nous descendions ; le réduit du quatrième reçut donc notre visite. À un moment, le voisin est sorti en maillot de corps, charentaises et salopette, le reste d'un mégot jaunâtre au bec, ce qui ne fait pas beaucoup, pour déposer des déchets ; mais à notre air et en écoutant un peu, son œil s'est allumé au moment où s'arrêtait la minuterie. Heureusement pour

nous, il a fait comme s'il ne nous avait pas vus et a bien refermé la porte en ressortant. C'était le père de la petite Julie, qui était au chômage depuis plutôt longtemps.

Madame C. commençait à peine sa lente ascension et, un temps, nous avons songé à remonter pour attendre. Elle habitait l'étage au-dessus du nôtre, qui était l'avant-dernier. Seule la possibilité d'une demande de la part de Maman nous en a dissuadés, qui aurait consisté peut-être en de la surveillance. Or chaperonner Éric et Xavier quelques minutes, c'est-à-dire le temps pour Maman d'essorer puis d'étendre une machine à laver sans que Zoé se mette à hurler, était pénible autant qu'interminable quand les copains vous attendaient ; les secondes ne s'écoulaient tout simplement pas. Pourquoi Coco n'interviendrait-elle que de façon préventive auprès de ces deux garnements qui assuraient le versement des allocations entre elle et sa petite sœur, on se le demande ! Maman affirmait que Coco nourrissait de la jalousie envers les garçons, mais cette explication m'a toujours

paru inconsistante, car Albert et Coco arrivaient ex æquo dans l'ordre des favoris. La liste s'était un temps augmentée d'un troisième chouchou, Éric, mais cela ne dura pas ; comme Samson avec Dalila, le jour où ses grands cheveux blonds bouclés furent coupés courts pour l'enregistrer dans le genre de son sexe, ce favoritisme exclusivement féminin disparut dans le sac qui ramassa sa toison. Supputait-elle alors qu'Éric et surtout Xavier étaient d'imparfaits duplicatas de leur frère aîné, et leur réservait-elle en conséquence une rétribution d'indifférence et de cruauté ? De fait, une fois la toison d'Éric au sol, seul Albert avait encore droit aux faveurs de Coco.

Ainsi, les deux derniers mâles de la famille étaient soit sous notre garde, à Albert et moi, soit dans un *no Coco land* ; ni à l'un ni à l'autre jamais il ne fut demandé de les accompagner au parc, on se demande pourquoi. Il y aurait eu aussi la possibilité de l'excuse d'une urgence de dernière minute et alors c'eut été la corvée chez l'épiciier ou le boulanger du centre commercial. Coco étant trop jeune d'après

Maman, les courses m'incombaient donc plus qu'à Albert puisqu'il avait affiné au plus haut point l'art de se débiter ou celui de se faire apprécier, parfois en disqualifiant autrui, ce qui revenait au même au bout du compte. Évidemment que la seconde (nous en sommes aux demandes ponctuelles, pour ceux qui n'ont pas suivi) avait un intérêt intrinsèque ! Tout bien considéré, Albert autant que moi préférait affronter l'odeur qui était passagère : quatre étages de Madame C. sans quasiment respirer, sinon une ou deux grandes goulées quand elle en était au deuxième palier.

Lorsqu'il s'agissait d'une liste, nous en entendions parler, puisqu'elle se complétait dès la veille au soir et qu'elle donnait lieu à une trace écrite, habituellement posée sur le Formica, près du mixeur Moulinex : un revers de ticket de caisse assez conséquent. À cette heure de la journée, ce ne pourrait être que du pain, du sucre ou du lait, ou encore une babiole quelconque de dernière minute.

À l'oreille, elle ne devait en être qu'au premier, ou entre deux paliers, car elle

s'arrêtait en haut de chaque volée de marches, la main droite sur la cuisse, la tête penchée en avant et soufflant comme une vache, pour autant que l'on en avait rencontré, enfants, pendant les grandes vacances avec le Secours populaire. Enfin, peu à peu, laborieusement, elle dépassa le second palier dont l'éclairage clignotait et nous allions encore attendre qu'elle soit rendue au demi-palier supérieur avant de sortir de notre cachette. Albert tout d'abord, le pas précipité vers le bas, moi le suivant. En attendant ce moment propice, il était possible de l'apercevoir, la C., passant lentement en soufflant fort devant notre réduit, puis engageant après une pause l'ascension de l'autre volée. La station palière durait-elle que c'en devenait impossible et que, la respiration par la bouche étant insuffisante, il fallait aussi en passer par le nez. Émanait de Madame C. une odeur indéfinissable : elle sentait l'urine et la graisse et cela se mêlait à celle du chien mouillé, son petit terrier tout pelé, gris de saleté, qui ressemblait à s'y méprendre à un gros rat.

Deux heures et demie, la C. n'avait pas d'heure pour les commissions ! Hyperactive malgré son poids, il nous semblait qu'elle habitait dans l'escalier ; quand ce n'était pas des cigarettes pour son mari, c'était de la Valstar. Lui, jamais à son bras, jamais près d'elle, était un grand homme sec qui portait un maillot gris sous un bleu de travail même le dimanche ; il ne devait posséder que ces frusques, car je ne lui en ai pas connu d'autres. Longtemps j'ai cru qu'il s'agissait du mari de la fille, ou d'un frère ou d'un oncle en visite. L'époux de Madame C., c'était comme s'il n'avait jamais été nommé ; et je crois bien qu'il ne l'a jamais été, du moins pas dans notre famille : s'il était fait mention de lui ou de leur fille, alors de la gêne s'installait. C'en était à ce point que personne n'aurait songé à l'appeler Monsieur C. Il faut dire que nous les voyions rarement ; contrairement à Madame C., ils entraient et sortaient à des heures qui n'étaient pas les nôtres. La fille, une hommasse de vingt-sept ans aux cheveux noirs ondulés coupés courts comme ceux de son père,

également dégingandée comme lui, en bleu de travail tout pareil et ne le quittant pas d'une semelle – ou était-ce l'inverse –, créchait toujours chez ses vieux. Encore aujourd'hui, ignorant leurs prénoms, il ne m'est pas possible de les nommer autrement qu'au moyen de pronoms. Comme sa mère, elle arborait une fine moustache qui était plus qu'un duvet, et comme lui des rouflaquettes naissantes ; elle leur ressemblait donc un peu, sauf qu'elle ne sentait pas la graisse humaine mais celle de moteur ! C'est elle qui conduisait la dépanneuse.

Madame C. passée, nous tirions un peu la porte, mais juste de quoi laisser un filet vertical de mur jaune et de lumière palière à la vue. La tempe collée contre les montants, Albert était aux aguets ; pour signaler le feu orange, il me mit le coude dans les côtes et du coup j'ai dû respirer. Je reste convaincu qu'il l'a fait exprès ! D'ailleurs, il savait nier comme pas un. Par exemple le jour où, l'oreille collée à la porte palière, l'attendant tous les deux au rez-de-chaussée en nous demandant si oui ou

non la cabine arrivait, puisque l'indicateur d'étage n'existait pas encore, ou si elle était de nouveau en panne, Albert me poussa brusquement dans l'ascenseur dès qu'il ouvrit la porte alors que je ne l'avais pas vue ni encore vraiment repérée à l'odeur, car elle descendait. J'avais cru à un jeu de mineurs remontant de leur puits au moment où s'effondraient les poutres et que lui me sauvait en restant enfoui peut-être. Mais non, la réalité c'est que je l'avais heurtée légèrement, car son chien s'était mis à aboyer, tandis qu'Albert avait maintenu la porte ouverte un temps, puis, la laissant à son mécanisme de fermeture, l'avait relâchée en enfilant dans la foulée trois à trois les marches de la première volée des escaliers, puis la moitié de la seconde afin de guetter la suite. Comment il l'avait su, ou deviné, reste un mystère pour moi ; à moins qu'il ait eu un odorat mieux développé que le mien, ou que je fusse enrhumé sans que le souvenir m'en revienne.

Y vaut mieux faire envie que pitié ! Ce sont les mots qu'elle employa lorsqu'elle sortit

enfin, ou plutôt se fut extraite, de la cabine, tandis que je me retenais de respirer sans pouvoir m'abstenir de maintenir ouverte la porte afin de m'excuser de l'avoir heurtée, fût-ce légèrement. J'avais les pieds sur la première marche, et me tenais donc ostensiblement en arrière, loin de toute possibilité de contact. Son chien renifla, me cherchant au-delà de la porte tandis que je le repoussais du pied. Puis Madame C. sortit, un sac de commissions vide à la main et, prenant l'encadrement de travers, le chariot qu'elle avait empoigné la suivant. Je relâchai alors la porte métallique à oculus rectangulaire, seul témoin fiable de la présence palière tant que l'éclairage de la cabine était en fonction. Au-dessus, j'entendis pouffer et, en levant la tête, je le vis, les mains accrochées aux barreaux de séparation de la seconde volée, qui se moquait, les yeux brillants de satisfaction. Il pouvait bien ! La porte se détachait à peine de ma paume qu'il s'ensuivit une cavalcade dans la cage d'escalier ; tandis qu'Albert remontait, leste autant qu'un gaz une main tendue vers moi qui hurlais derrière lui,

j'imaginai des galeries s'effondrer sous le poids de nos pas.

Longtemps, ce dicton m'a plongé dans l'une de ces formes avancées de la réflexion qui vous laisse dubitatif comme les paradoxes. Alors que nous nous enfuyions verticalement, Albert et moi, Madame C. l'avait lancée cette phrase, *Y vaut mieux faire envie que pitié !* qui m'atteignit bel et bien entre le premier demi-palier et le deuxième. Albert prétendit qu'il ne l'avait pas entendue, mais Albert... Une fois enfin sortis du hall et donc les poumons gavés du vrai air pas vicié des banlieues, il ira sur un cadre de son côté et moi du mien dans mes tennis, comme à notre habitude ; il était tellement hilare qu'il faillit oublier de retirer la chaîne à la roue de sa Bleue ! Il ne risquait pas d'aller bien loin, le chouchou... « La C. sait que tu l'aimes ! », lui ai-je lancé avant de sprinter. J'ai entendu un drôle de bruit suivi d'invectives que je ne répéterai pas, mais ne me suis pas retourné. Je filais comme le vent qui hachurait de frissons et de claquements de dents les espaces vacants entre les bâtiments

et les tours, traversais le parc pour les petits que nous squattions le soir, y jouant au handball avec des caddies retournés à chaque extrémité pour imiter deux buts, puis dépassais l'entrée du petit centre commercial où le concurrent du père de Bertrand avait un établissement, petit bar-tabac toujours vide, ou peu s'en faut, lequel n'était qu'emboîté comme une gauldo dans un ensemble de commerces en carré autour d'un parking, au bord de la cité.

Nous avions rencard avec les copains (je dis les copains, même s'il y avait deux filles) à la tour I, qui était gardée par l'oncle d'Aline, une bêcheuse qui fréquentait les grands de l'âge de mon frère et qui avait le nôtre, alors qu'eux pointaient au moins deux ou trois ans de plus ; cependant il me fallait passer chez Sylvain avant, vu qu'il avait l'objet de la transaction. Allez pas croire quand même que nous l'oblitérions de notre clan, car Aline était cool et nous nous faisions la bise, avions les mêmes centres d'intérêt, et ses fréquentations ça la regardait d'autant mieux qu'il y avait des

avantages pour nous qu'elle soit bien avec eux. Par exemple Bertrand, le fils au PMU, qui nous refilait les tiges et le Rizla +. Je dis Rizla +, mais ce pouvait être du JOB, qui était plus épais et moins amène aux doigts. Les parents de Bertrand, c'étaient pas des bleus, mais des cocos ; valait mieux remarquez, car même avec le cimetière et l'église à proximité, leur commerce était quand même en face de la mairie et donc... Bon, pour Aline, elle avait un peu la fonction de repasseuse d'indications et surtout de passe-droit et cela était marrant, sans se moquer, vu que son frangin, Didier, abandonné par les grands de son âge autant que par les vieux du quartier, c'était un indicateur de droit commun.

C'était donc Sylvain qu'on attendait ; il habitait au treizième, pas moyen de siffler. Attendre plus longtemps ? Hors de question. Il nous rejoindrait dans le hall C ; il savait quoi, où et quand. Nous, on ne dit pas. Tandis que les grands les scannaient, des radios attendaient sagement le feu vert dans des véhicules banalisés. Quant à Lolo, Arlette et

moi, nous déplaçons provisoirement nos intérêts devant la force olfactive de persuasion de Madame C. Le niveau des seuils de la tour I était le pôle d'attraction pour nos jeunes années, pas les actes manqués d'Albert qui restait à la chaîne au bas de notre bâtiment. Celui où créchaient les vieux à Rémi, des cocos majoritairement, était mieux approprié à l'attente en groupe dans un hall ; pareil pour la tour I, avec sa possibilité de descendre vite fait, quoique un à un, dans les caves sans passer devant la loge. Il fallait juste qu'Arlette veuille croire que Joëlle l'y attendait. Mais comment ? Une fois dans le local commun, la première force de persuasion serait une barrette de Libanais, argument coûteux certes, mais efficace. Autrement, on improviserait. Nous, ce que nous voulions, c'était seulement voir, rien de plus. L'argument fut suffisant, Arlette nous montra ses nibards et on a même pu les voir de près, mais pas toucher. En plus, c'est avec nous qu'elle a fumé sa barrette ! En revanche, Joëlle a sacrément tiré la gueule, quand elle a su, et Arlette a passé un mauvais

quart d'heure, je te dis pas. Tout s'était donc passé au mieux, selon le scénario imaginé par Rémi : une complicité naissante entre les sous-sols, Arlette et notre petit clan ; seule Joëlle en était exclue par intérim...

24 heures de la vie d'un sanitaire

On a tenté de ne pas la tirer, mais c'était pire en raison de l'odeur. Pourtant certains dérogent à ce témoignage de civilité, par somnambulisme peut-être. Pour préciser « certains », c'est en réalité deux – les filles. Le pire c'est Maman qui, contrairement à Coco, pour ne pas nous réveiller, soulève lentement quand elle a fait pipi, et alors ça dure une plombe ! S'ils y allaient à tour de rôle, et comme on dit à la queue leu-leu, mais non : c'est le défilé à une demi-heure ou moins d'intervalle, à croire qu'ils le font exprès. Tirer sur le petit levier au milieu de la nuit, ça leur enlèverait quoi ? Chacun a ses petites habitudes et vous avez beau le leur dire et le leur ressasser, c'est comme pisser dans un

violon : ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre ! Moi je crois que c'est par crainte d'entendre les borborygmes des conduits, autant que par un excès de délicatesse du poignet. Par exemple Éric. Ce mouflet est un ectoplasme sur deux jambes, les yeux démesurés par la trouille et pourtant Xavier, combien de fois on l'a chapitré pour qu'il arrête de lui raconter des histoires avant de s'endormir.

Voilà le topo : j'ouvre ma porte de chambre avec mon chevet de lit pour vigie, je vais allumer le couloir puis l'ampoule des sanitaires, je ressors éteindre à l'interrupteur du couloir qui est bien trop loin et là je me mets à courir de frousse et claque la porte des vécés en refermant précipitamment ; même scénario pour ressortir, des fois qu'il y aurait un ogre dans les cabinets ! Xavier, s'il n'est pas moins froussard, sait toutefois mieux se contrôler du côté de la tête. En revanche, en bas, côté boyaux, lui, c'est je-ne-ferme-jamais-ma-porte car j'ai les fesses vertes de honte et alors bonjour la chasse quand je lâche le paquet !

Mon avis c'est qu'il se retient au maximum, au-delà même de toute limite humaine et qu'alors ça lui intoxique la tête. Il allume donc le couloir pour se radiner depuis sa chambre ainsi que le filament des sanitaires parce que, s'il n'a pas vraiment *besoin de Versailles* – c'est l'expression favorite de Maman – comme Éric, et qu'il laisse la porte ouverte, c'est par manque de temps !

Remarquez, vu l'épaisseur de la cloison, ouverte ou pas, sinon la descente de Xavier, qui doit se nourrir en cachette avec de la soude, le son et lumière, pour Albert et moi, c'est du pareil au même ! Même lorsqu'il tire trois fois de suite pour éponger les explosions, il en reste partout. Zoé, à cette époque, elle devait faire ses besoins dans le ventre de Maman, vu qu'elle n'était pas encore sortie. C'est peut-être pour cela que Maman occupait tant les lieux ? Mais même, avec les murs en papier on entend tout et le second en pire c'est Papa qui claque une fois sur deux la porte. Coco, elle, c'est autre chose : elle y reste une plombe et feuillette une revue ; si elle croit que

personne n'entend les pages se froisser entre ses doigts ! Bon, je ne vais pas développer la vie amoureuse de Coco, d'autant que ça doit rester court et ne surtout pas devenir chiant. En un mot, il s'agit de Roger auquel nous reviendrons. Troisième fois que je suis réveillé par la chasse d'eau et il n'est pas minuit... Vivement les vacances, qu'ils aillent dans les champs ! En attendant, je ne vais pas tartiner ; pas la peine d'en faire un mille-feuille.

À cinq heures trente, j'émerge sous les secousses de la main d'Albert après un coma bien mérité pour lequel je remercie mon écharpe enroulée autour de mes oreilles et mon bonnet pour la caler ce qui me vaudra les habituelles remarques de Maman, du genre : *Toi et ta grosse tête tu l'as tout distendu* ou *Mais qu'est-ce que tu fous avec ton bonnet, Vivien, tu t'assoies dedans ou quoi ?*

*

Passons le réveil et le petit-déjeuner. Voitures et caravanes. Nous, ce sont des tentes ; la

grande pour les parents, Coco et les deux morpions ; la petite pour Albert et moi. Les cannes à pêche ont été déboîtées puis placées dans des tubes fabriqués par Papa. Maman a préparé des casse-croûte que nous consommerons assis sur le siège arrière, avec Papa qui passera plus de temps à nous observer dans le rétroviseur qu'à regarder la route. Comme nous sommes limités pour la place, la plupart des bagages seront chargés, ainsi que Xavier qui suivra, dans le Citroën des grands-parents.

Albert avait bien eu l'accord de Mémé, lui qui était la coqueluche de la pyramide des faveurs, mais Papa a préféré le garder pour des questions de sécurité : il devait nous surveiller, et empêcher que la porte du côté de la route soit ouverte par inadvertance. Grand-Père, son Citroën a du mal à redémarrer ; c'est le carburateur, qu'il nettoie. Au bord de la route des vacances, la carte dépliée sans subir d'autres rafales de vent (évidemment, un pléonasme) que les exhortations du chauffeur à mieux la caler, Papa parle d'un camping quelque part dans la Marne et additionne les nombres

indiqués entre tous les points rouges de l'itinéraire. La période des vacances, qui est un temps à part, est surtout celle des départs ; on ne va pas s'attarder, juste y aller. Les nombreuses pauses-pipi, les quelques interludes-*popo*, qui ne correspondent pas toujours ; surtout les filles, pour qui c'est toutes les deux heures, mais alors en alternance. N'est-ce pas Coco qui nous a fait la prouesse d'une suite à un quart d'heure près ? Remarquez, je dis deux heures mais je suis large ; et pas de l'avis de Papa qui connaît le temps de trajet, arrêts raisonnables compris...

Albert qui, sur le talus, involontairement car c'est *le vent la vérité*, en m'aspergeant socquettes et sandalettes, m'a fait pipi sur les mollets, était-il le parangon de Coco, cette perle de vertu, qui ne voulait pas s'accroupir à cause des vaches mais qui avait tenté contre une haie et réussi à faire debout en écartant les jambes ? Elle en gardera les yeux brillants et une rigidité certaine de la nuque et de l'ensemble du buste pendant tout le trajet, et alors j'ai pensé qu'elle avait attrapé un torticolis en

évitant de mettre les pieds dans une bouse ; mais non, ça lui durera pendant plus d'une semaine sans qu'elle éprouve aucune difficulté à tourner la tête ni à dormir sur le matelas gonflable ! Au bout de quelques heures de route alternées de saynètes sanitaires, on avait tous la dalle et ce n'était pas qu'un creux, d'autant que Papa avait rationné les boissons et que c'était la canicule avec très peu de nuages et beaucoup de soleil.

Sur le bord de la route, en plus des pipis collectifs, on en voit désormais qui piqueniquent, mais pas nous : *les filles nous ont fait prendre trop de retard*, nous asséna Papa, ponctuant cette phrase au moyen de clins d'œil dans le rétroviseur. Entendait-il compter, avec Coco-et-sa-poupée, Maman-Zoé ainsi que Grand-Mère qui, pourtant, était autonome avec le « Tube » de Pépé ? Si c'était le cas, alors vraiment Papa exagérait avec son dispositif d'estivants clivés, car la perfidie d'une vessie tétralogique au féminin où allait-il la chercher, en nous suggérant d'engager par clignotants la voie d'une désaffiliation ? Mais

n'allez pas croire ! Nous aussi nous avons notre panier de désirs ; ils étaient enveloppés dans de l'alu. Maman nous les passant, nous les engouffrions. C'est à ce moment qu'à ma droite j'entendis Coco : *Maman, j'ai...* Papa pila sec, qui engagea deux herbeuses ornières. J'éprouvai aussitôt de la gêne olfactive, au point de confondre mes hoquets avec ses borborygmes ! Et rebelote : cette fois, c'était Coco qui nous le zigouillait, le bon goût de camembert !

Depuis la place d'Albert, dont j'apercevais l'oreille droite et parfois le profil, que voit-on ? Mis à part les lés des champs, séparés par les troncs des platanes identiques de mon côté, Coco étant entre nous, Éric calé contre elle et moi, il y a ceux qui nous doublent (très peu) et ceux que nous rattrapons (nombreux). Il y a surtout ceux venant dans l'autre sens de la nationale à une seule voie, et qui alternent avec les précédents en klaxonnant à n'en plus finir sans parler des appels de phares !

La dernière en liste étant cette caravane à deux roues qui s'est mise à zigzaguer assez

dangereusement avant de nous croiser, juste au moment où nous dépassions une file de lambins de la route, ainsi que deux camions, dont l'un avec remorque chargée de foin, ou de paille, je ne sais pas mais c'était en ballots et on en avait respiré pendant trois kilomètres de virages avec Papa qui hurlait à chacun d'entre eux que ça n'en finirait pas et *qu'est-ce qu'ils avaient à ne pas avancer*, à se la traîner sans doubler !

Lorsqu'elle nous croisa, c'était comme dans un film tellement j'étais crispé à la portière et que tout me semblait un ralenti. Pire que les arrêts caca-popo de Coco ? Mon œil que j'ai fait à Albert, qui pour une fois m'approuva. Elle passa donc on ne sait pas trop comment, en virgule au moment où la Simca 1000 se rabattait trop lentement devant le Berliet qui grondait en lançant des lueurs jaunâtres mauvaises sur notre plaque arrière, que Papa leur avait passé le chamois aux pare-chocs qu'ils en étaient nickels ! L'adjectif quantitatif étant probablement employé par Maman à dessein de justifier les excès du conjoint, de

l'autre côté d'une ligne continue longuement chevauchée par la « petite » Simca, moins large que sa caravane, l'Aronde l'avait aussitôt après une embardée rabattue sur la voie. Elle passa donc, un temps suspendu. D'abord l'Aronde puis la caravane ; et cette hallucination sonore et visuelle se débobina sur l'écran d'un cinéma comme vous ne pouvez pas l'imaginer, puisqu'il était accroché à l'arrière de la caravane, un fil à linge qui avait dû être oublié, car des draps y étaient accrochés et même du linge de corps ! Peut-être est-ce là *une nouvelle manière de faire sécher en gagnant du temps sur les vacances*, que Papa s'est esclaffé. Sauf que moi, j'ai bien vu qu'il avait été arraché, en passant, à la ferme qui bordait la route !

Très peu de temps avant ce cirque Medrano, il m'avait bien semblé que Papa avait accentué ses invectives en doublant péniblement un break bordeaux au moment où il se déboîtait *sans avoir mis le clignotant* ; mais ce pouvait être une erreur, car du côté conducteur j'avais vu, le teint congestionné et même un

rien rougeaud, reculer dans sa Peugeot 404 une blonde calamistrée qui ressemblait à s'y méprendre à la poupée de Coco. C'était notre cousine par alliance, Monica, qui la lui avait offerte à son retour de New York ; et, depuis qu'elle l'avait reçue d'une main qui portait désormais une alliance, la Grosse Pomme ayant été le lit d'un voyage de noces, les coiffures de Coco ressemblaient à s'y méprendre à celles de sa poupée favorite ! Était-elle amoureuse en cachette de Roger, notre cousin ? Quand nous le lui suggérions, elle se mettait à griffer et même à mordre si elle y parvenait, en proférant à hauts cris qu'elle n'aimait pas, mais alors pas du tout, le mari de Monica. Mais ne s'était-elle pas inventée un métier en décidant de devenir plus tard coiffeuse en Amérique ?

Contrairement à celui d'une sœur qui s'imaginait être l'extension d'un morceau de plastisol et d'alkatène impeccablement coiffé, le chignon façon Tressy se distordit bientôt dans le pare-brise panoramique de la Peugeot 404. À gauche de la blonde au volant qui

irritait notre chauffeur, nous devinions, rigide, une silhouette aussi svelte que sombre : un homme en veste à gros carreaux à revers larges et portant également une paire de lunettes à pont. Décidément, ils étaient bigleux, ces deux-là ! *C'est en option chez Peugeot les clignotants cette année ?* Papa hurlait tandis que le rouge à lèvres du mannequin dessinait en lettre capitale la quatrième voyelle : « O » ! Quand Coco recoiffa en geignant le chignon de Tressy et que s'agita vraiment Éric, j'en vins à m'alerter avec les occupants de la banquette arrière en Skaï de la Simca en général et Albert tout particulièrement ; c'est alors que Papa nous a demandé, à tous les trois, de nous rasseoir correctement et à Maman de prendre à l'avant Coco.

Sales cons de touristes ! hurla Papa au travers de la vitre fermée en faisant sursauter Coco, dont la tête heurta le menton de Maman. L'Aronde et le Berliet étaient pourtant déjà loin dans le rétroviseur. Ensuite, il a fallu les calmer, autant l'une que l'autre, et les pleurs de la petite ne le cédaient en rien quant au

niveau des décibels qu'envoyait Papa en réponse aux reproches de Maman. Sans contestation possible, à moins d'une évidente mauvaise foi de la part de l'un de nos deux parents, il nous apparaissait, à Albert et moi, que la distance entre les pare-chocs en Inox de l'automobile d'un modèle récent et le moteur de la Simca ne respectait pas le principe de prudence : ou avait accéléré la Peugeot 404, ou Papa lui avait fait une belle queue de poisson ! Quoi qu'il en soit, cet incroyable cirque ne cessa que lorsque les deux ailerons, finalement repassés devant avec la volonté de creuser une distance toujours acquise, jamais gagnée, nous laissèrent pour le parking d'un restaurant routier, reconnaissable au nombre impressionnant de ses camions.

Lorsqu'il avait hurlé plus fort que les autres fois, c'est fissa comme dirait Papa que tous les trois nous nous sommes retournés malgré l'interdit et là en effet, sous la galerie chargée d'une malle et de ballots improvisés dans des tissus colorés, pour ce que je

pouvais en voir dans l'encadrement de la lunette arrière, la blonde arborait un maquillage indigo entourant deux yeux mauves agrandis par des lunettes à monture en plastique. Pendant quelques kilomètres, la distance entre les deux voitures, la franco-italienne devenue depuis peu Chrysler et la française à 100 %, se maintiendra au plus juste et, comme des fils actionnés par l'un ou l'autre des doigts du mannequin mettant en œuvre un pantin, ce seront deux phares chromés dardant à fond leurs lumens que nous aurons tout ce temps suspendus dans le rétroviseur intérieur pour rythmer les gesticulations de Papa, qui ne cessera plus de vociférer. *Femme au volant, mort au tournant !* qu'on l'entendra pourtant ricaner plus tard, une fois l'arrêt routier réduit à la grosseur d'un point puis devenu un souvenir dans le rétroviseur.

Visite au musée

Se radinait la frangine à Didi l'Indic dont la peau bruissait comme une vigne vierge en été.

Pour écœurer les gamins de la cité, il bouffait des insectes vivants ! Les grands le surnommaient *Steaming Man*. Il était un peu fêlé de la cafetière et nul ne l'ignorait. Faut dire que les derniers temps, après avoir passé la nuit dans une cave, il errait nus pieds tout le jour.

Pour le clan Uderzo c'était un personnage de bédé retrouvé un matin raide mort sur un banc ; il avait alors déjà presque entièrement quitté sa case, au point que son corps ressemblait à celui de l'un d'entre nous : dix ans, peut-être douze. Il en avait huit de mieux ou peu s'en fallait. Lequel parmi les vieux s'en était inquiété ? Fumeuse invétérée, la voisine du dessus disait du camé qu'il avait fini par rejoindre sa chérie. On le savait, nous, que c'étaient des conneries qu'elle avait à la bouche, la pipelette aux bajoues adipeuses ! Un défunt énamouré, Didi ? Fallait pas nous prendre pour ce que nous n'étions pas. La fiction du troquet du coin serait partie dans le Sud boire du picrate, et pas directement avec les veines... L'indic ne l'aurait pas suivi ; c'était parfait comme canular de vieux, ce coup

de cœur ! On lui demanda alors en se donnant du coude avec les copains qui c'était l'inconnue, étant donné que personne ne l'avait jamais vu à un autre bras que celui de sa sœur. « Ben, avec les deals et tout, Didi, c'était toujours un peu compliqué. Disons... », puis Lucienne suggérait une idylle. Ouais, déjà que nous étions petits comme des vers à soie dans un cocon, alors cons, bah non ! Pour les cancans locaux, le prétendu coup de cœur de l'été, ce n'était qu'un fait divers... Pour les enfants de la cité, le destin banal de l'un des grands.

La sœur jumelle en deuil, c'était la copine à Bertrand, un rouquin passionné de météorologie, surnommé parfois « Je sème à tout vent » et plus fréquemment « La Devise ». Allez pas croire qu'il était plus cultivé que nous ! Simplement il était blindé aux as, Bertrand ; ses parents tenaient le PMU près du cimetière communal, qui faisait café-restaurant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, au bord de la cité. Nos parents étaient donc très tolérants avec lui et si on le rencardait, c'était pas seulement parce qu'il avait des passe-

droits comme on dit. D'abord, il ne faut pas confondre, on s'en foutait, nous, de cultivé ou pas ; pour preuve, ceux qui l'étaient nous gonflaient. Lorsque nous l'étions plus qu'à l'accoutumé, et cela quelles que soient les saisons du gazon fumant d'étrons frais et du feuillage à jamais étioilé de l'arbre célibataire au tronc forcément grillagé du petit parc de jeux, le leitmotiv des Uderzo était alors pour la journée : « Qu'ils nous engrainent avec leur pissenlit ! »

Pour Bertrand, c'était pas la peine de l'ouvrir, ce dictionnaire que nous aussi nous feuilletions. Lui n'était pas démangé du ciboulot, ni de la peau comme l'était Didi ; juste un béguin pour Aline, ce qui l'avait conduit à l'aider dans sa galère avec son frère : un peu de fric dans l'espoir de sauver celui qui était conspué par l'opinion de la cité, de l'hébergement dans l'entrepôt quand ils s'étaient fait mettre à la lourde par leur vieux, plus rarement un alibi lorsque Didi était encore en vie. Tout un mois de juillet, il les a même emmenés en vacances d'été dans les vignes de ses grands-

parents, une propriété familiale qui produisait, d'après nos vieux, l'aliment premier de la France. Était-ce là l'origine du canular ? En tout cas La Devise était bien vu aussi des parents pour ça, pas que de ceux d'Aline autant le préciser. De cet été, l'endeuillée gardait un album qu'elle avait justement sous le bras. Chourons-le-lui que nous aussi nous partions en vacances...

Le père d'Aline, un coco, c'était de notoriété publique, et d'ailleurs ici presque tout un chacun était coco sauf nos parents et quelques autres mais on ne vous dira pas, nous on n'est pas des délateurs, c'était l'un des piliers du troquet des vieux de Bertrand. Il buvait pour oublier son fils, disait-il. Combien de fois sa femme avait-elle dû aller le chercher et combien d'autres appeler à son secours Robert son frangin qu'était concierge à la tour I, parce qu'y tenait plus debout ! Fallait le ramener, lorsqu'il était bourré avec ses quatre-vingt-deux kilos pour un mètre soixante-cinq, le daron à *l'empaffé de tarlouse* pour employer l'une de ses expressions ! Tout occupés à

astiquer le zinc avec les coudes, elle ne devait pas s'attendre à ce que l'un ou l'autre de la ribambelle des cocos se mette en œuvre et se fatigue en levant le petit doigt.

Le père d'Aline et du défunt, qu'était pas encore dans la nécrologie, lorsqu'il se couchait dans l'ascenseur, c'était un salaire à trois apprentis, que disaient les grands, à tenter de l'en sortir vu que les portes se refermaient et que s'éteignait la lumière du palier. Bon, c'est pas tout, nous, les ragots, on s'en battait un peu les cacahuètes, on avait d'autres distributeurs d'arachides à secouer qu'entendre hurler la nuit nos vieux et sentir le lendemain l'odeur de vomi en allant rejoindre un copain ou un autre ; alors avec Didi, et Aline était d'accord avec nous qui l'étions avec les grands contre les qu'en-dira-t-on des vieux, ils pouvaient bien nous lâcher la grappe ! À chacun sa dégénérescence, hein !

D'ailleurs, côté mémère et ragot, celle du huitième chacun savait qu'elle se tapait son chien, un doberman à la gueule qui puait l'enfer, avec de la pelade et une bave épaisse,

on en avait jamais vu de pareille : quand elle tombait c'était pas de l'eau, c'était au moins deux demis avec la mousse et tout ! C'était jamais son mec qui le sortait pour la pisse et la merde, un gros paquet au demeurant qu'elle ne ramassait pas. Nous, on évitait de regarder et si on le faisait pas, c'était qu'autrement la Lulu nous lâcherait le bestiau parce que *qu'est-ce qu'on avait à les zyeuter* (elle disait « les », sous-entendu elle et le clébard) *comme ça* qu'on voulait peut-être lui faire le sac à main ; mais croyez pas, c'était une délirante en plein *tremens* voilà ce que c'était, de la diffamation anti-jeunes... En l'excitant par des incitations à l'attaque, elle tirait des coups secs à lui péter le cou sur la laisse ; alors le Rex montrait les crocs, faut se mettre à sa place. On avait assez les jetons parce que, s'il se mettait vraiment à tirer, c'était sûr qu'il allait laisser de la cervelle sur le bord du trottoir, et, vu que la laisse était pas enroulée à son poignet, bah !, on avait les jetons, c'est clair. Alors pour faire simple, on évitait de les mater directement ; je dis « les » parce que, la Lulu, peut-être elle

était plusieurs dans son malheur sous sa jupe et son gilet, on en savait quoi nous qu'il n'y avait pas aussi Ginette, un sosie avec lequel meubler ses soirées ? Attendu qu'il occupait, le maître de Rex, les siennes à user les sous-bocks sur le zinc des parents de Bertrand, tout à sa solitude, la « sœur » avec qui elle discutait lui avait valu le surnom de « Lulu la Schizo ». Puis on se barrait dans un autre hall ; on en rigolait à se faire des crampes, en y repensant ! C'était pas que la trouille au cul, mais une sorte de pacte et de jeu entre nous. Éviter de fâcher la Lucienne à son doberman... genre autrement, si on les chahutait, il serait jaloux et voudrait nous les bouffer tout cru. Bon, nous ce que l'on disait, c'est chacun sa ration de croquettes, hein !

Sur le chemin du hall, lequel d'entre nous a lancé à l'encan qu'on ferait mieux d'aller plutôt au square en crochetant par la supérette ? Était-ce Rémi, Joëlle, un des garçons manqués de la cité ou des environs qui nous la mettait parfois pour la dextérité à la chourave, ou Sylvain ? Qui que ce soit, c'est le neveu à

Riton qui a relevé en suggérant de passer chez sa vioque, au cas où il y aurait des commissions. Entre nous on n'avait pas toujours besoin de graffiter les murs pour communiquer mais, vu que vous n'êtes pas du coin, un éclairage s'impose sur le ticket de caisse à perdre au retour.

Il est redescendu donc quatre étages le neveu. On l'a regardé, il nous a regardés avec dans l'expression un petit quelque chose et même peut-être un rien d'un peu énigmatique. On aurait dit qu'il tournait un film, avec lui derrière la caméra et nous sur la scène ou l'inverse. « Tu le craches, ton colis », que je lui ai lancé au neveu. Avec sa liste, on avait une impression de vertige autant que dans la Simca 1000, avec mon frère aîné Albert sur une bretelle d'accès au périph, un soir qu'on était assis à l'arrière avec le daron bourré au volant !

C'était en effet pas très neuf, son truc du suspens. Il nous tend la liste, un sourire aussi édenté qu'un accident : un camembert et deux paquets de pâtes, des oignons en filet, un pack

de bières pour son daron, des haricots en boîte, et c'était déjà un luxe, encore un ou deux trucs anodins pour la sœur à Henri et, au rayon mercerie (avec une tête de gondole, il y avait une petite section de travée), c'étaient une paire de lacets et des semelles intérieures parce qu'elle avait un problème à la hanche, enfin pas vraiment un pied-bot mais pas loin. Soit qu'elle avait eu un daron alcoolique, ou qu'elle était née avec ; dans les deux cas personne n'osait jamais le commentaire et il valait mieux pas. Donc là, au rayon du pied-bot qu'en était pas un vraiment, mais on savait pas trop sinon qu'il fallait pas traîner sur la question, on est passé vite en s'en mettant plein la fouille, enfin du menu fretin à refourguer aux filles. Puis bingo, sur la liste écrite au crayon sur un bout arraché de l'étiquette d'une boîte de Nesquik on a lu, pour dénouer complètement le suspense, enfin par les yeux de Rémi qui accompagnait Arlette et qui nous racontera son effort à déchiffrer la calligraphie : un baril de lessive !

Vous pigez ? Non, évidemment... Mais dans la supérette, hé, c'est l'angle au miroir qui est mort et là hop ! ni vu ni connu, la protection du baril a sauté et le couvercle enlevé est aussitôt remis en place. Est-ce que vous avez vu quoi que ce soit ? Moi et Sylvain faisons le guet, et remarquez qu'il valait mieux pour Arlette et Rémi, que Pat, Joëlle et Lolo pensaient en reluquant les proprios. Ce n'est pas pour autant comme l'étaient nos parents, enfin la plupart d'entre eux, que nous aspirons à devenir cocos ! On ne vendait pas *L'Humanité* à la sortie du métro pour bénéficier des buffets des fêtes de commémoration et des tournées au troquet après les réunions du Parti chez le père de Bertrand et sur l'ardoise des élus, nous ; c'est juste que nous étions à peine deux poignées de gamins de la banlieue entre Montreuil et Pantin, en passant par Bagnolet, et qu'il nous fallait assurer notre argent de poche en solidarité, pas comme le pourliche des ouvriers que Pompidou leur avait octroyé à nos vieux.

C'est ringard, cette façon d'épier un couple d'épiciers, vous me direz. Alors vite fait, pour abrégé la partie de cache-cache, on glissait dans le baril une bouteille de Cointreau afin de la refourguer à prix cassé aux grands ou la picoler entre nous. Une ou deux fois, ils nous ont embobelinés, mais ça n'a pas duré. À la caisse, Arlette et Rémi ont fait un cinéma pour distraire l'épicière et c'était facilement dans la poche, alors on se refaisait une seconde scène pour les croquettes du chien qu'on avait exprès oubliées pour prendre la température.

À la deuxième tournée, j'éprouvais toujours une montée d'adrénaline autant qu'avec l'aphérèse d'Albert lorsque nous étions, l'illustre « Bert » et moi en docteur Bonnet, tous les deux calés contre le dossier du siège de la Simca, ce soir où on avait dérapé avec le daron sur la bretelle d'accès au périphérique, à la Porte des Lilas. J'avais alors tout juste évité de dégueuler mais faut savoir contrôler son estomac et, comme dirait Papa, les deux cardans avant de cassés et

les mains toujours au volant, *faut avoir du doigté en tout.*

Question tact, c'était donc vraiment l'école de la chourave ainsi qu'on le dit de la rue, et les techniques se transmettaient sans qu'il y ait pénurie de formateurs. C'étaient les bons ou les réputés tels, modèles à suivre absolument, puis les autres, des héros déclassés que l'on ne qualifiait pas nécessairement de mauvais. Par exemple l'un d'entre ceux à ne pas toujours suivre était Riton, l'oncle de Lolo, un enragé qui avait gagné la loterie de la connerie en mettant son index dans le canon de l'arme d'un policier qu'il avait provoqué au cours d'un contrôle d'identité !

Remarquez que nous n'entrons pas tous ensemble ; deux d'abord, ceux avec des habits de nantis, Arlette et Rémi pour ne pas les nommer. Puis, au moment où ils allaient passer en caisse, trois autres entraient pour distraire le mari qui était aux légumes. Il n'y avait plus qu'à bien placer les yeux hors du champ des miroirs, vu que les caméras c'était encore de la science-fiction. En revanche, était-il besoin

qu'elles interrogent l'instituteur pour ces écarts entre les notes de français et celles d'arithmétique ? Parce que le calcul ce n'était pas à ahaner devant un tableau noir qu'on l'apprenait, mais en perdant les tickets de nos mères. Dès lors, sous la forme d'une barrette ou deux, viendrait la consommation collective de l'écart entre le coût des commissions rapportées et le montant du gain ; et si le gain était maigre, il était régulier. À la sortie du magasin, comme nous n'avions qu'un sac, c'était d'un chiant à transporter. Heureusement nous étions sept, dont un garçon manqué et son amour qu'il gardait pour soi. Portait donc le menu fretin Arlette, et Joëlle le baril. Le neveu du Cric avait le pouce et deux de ses doigts, l'index et le médius, dans les orifices du pack de six qu'on ne voulait pas lâcher et Patrick, qui nous avait rejoints entre-temps, se foutait ouvertement de lui genre qu'avec son oncle Riton, Laurent se triturerait le goulot ! Pat était le fils du couple de pharmaciens. C'était dégueulasse de sa part de l'ouvrir ainsi, mais quoi : il avait un ascendant

substantiel sur chacun d'entre nous et il défendait en quelque sorte son héritage, qui était aussi un fonds de commerce !

Il nous fallait au moins deux ou trois larcins pour obtenir ce qui nous convenait. Le numéro 663 de *Pilote* acquis, disons que vers seize heures le goûter était prêt. D'un pas commun autant que léger, en sautillant de la rue au trottoir et du trottoir à la rue, le joint passant de main en main et la fumée de poumons à poumons, nous collectivisions le fruit de notre labeur augmenté d'un coupe-faim et de sodas. Le square était à nous qui jouxtait un cimetière ouvrant ses perspectives verdoyantes sur l'église et la mairie. Il n'en était séparé que par un muret tuilé recouvert de vigne vierge, un coin ombreux que nous appréhendions car c'était là qu'avait été retrouvé le corps. Au-delà du muret, sur l'une des stèles, oubliée ou mise en évidence à dessein de nous interroger, il y avait une boule à neige au travers de laquelle la vue était magnifique, et nous en discussions car c'était Bertrand qui l'avait découverte.

Avec l'argent facilement gagné on était passé voir le cousin du fournisseur à Didi, car ce que l'on aimait par-dessus tout c'était la fumette, objet de l'opprobre des vieux ; alors qu'entre nous, les drogues dures qui ont un aspect liquide on savait bien pourquoi c'était pas prohibé : pas parce que l'alcool c'est soi-disant sans accoutumance ou moins onéreux pour la Sécu, ou pour des questions d'intérêt d'État, qui en a autant sinon plus dans les stups, mais parce qu'avant de s'engager vers le square on ne peut pas planquer dans sa socquette un pack de six ni un cubi !

Le Quiproquo des haricots

En arrivant par la porte (nul ne pouvait aller plus loin sans se faire houspiller), il semblait que la cuisine était occupée par deux personnes seulement, Coco et Maman.

Thérèse était debout devant la surface de travail, à gauche de la gazinière, à préparer un rosbif en le bardant ; ici et là, avec la pointe d'un couteau, elle le fourrait d'aulx.

De l'entrée, nous ne la distinguons que lorsqu'elle s'avanceit sur la droite, afin d'attraper un ingrédient ou d'accéder à l'évier. C'était d'abord son bras droit, dont la manche était relevée jusqu'au coude, puis son épaule et parfois un peu de son chemisier, lequel était recouvert par un tablier blanc dont le nœud était comme une fleur de lys déposée sur ses reins.

C'était à mon avis le seul avantage à s'avancer dans ce réduit que l'on nommait entrée, et ne fût-ce la surveillance de sa vacuité (on laissait bien la porte de notre chambre ouverte, mais ils avaient acquis une quasi-perfection dans l'approche à pas feutrés et pour tout dire nous étions, Albert et moi, occupés par ailleurs à nos propres intérêts : à les trop taquer pour leurs frasques, immanquablement cela nous aliénerait une autre fois, vital pour nous, le bénéfice de leur guet !), qui était a priori dans nos attributions, d'attraper Éric (c'était en effet le plus souvent le plus jeune des deux, Xavier étant resté en arrière) en flagrant délit d'asticoter Zoé ou de rapine,

c'était bien là le cadet de nos soucis ! Si j'y allais, ce n'était pas tant comme Éric, poussé par le plus grand des deux, mais par une fascination que vous allez croire, je le sais, des plus fantaisistes : il s'agissait toujours d'épier les gestes de Maman, et notamment ses habits. Si vous me demandiez, je vous dirais que son chemisier de cotonnade fine imprimée de fleurs pâles, d'un rose délavé et de motifs indiens verts, était mon favori. Mais c'était aussi ses coiffures qui me tiraient de ma léthargie habituelle, et, quand elle était à la cuisine, Maman relevait ses cheveux et l'on voyait sa nuque, son cou, le col de son chemisier. C'étaient, autrement, des parties de Maman que l'on ne voyait jamais.

Quant à Zoé, dont la tête était occultée par l'un des deux tas, celui sur lequel s'activaient les doigts de Coco, il fallait s'avancer pour l'apercevoir et c'était fait exprès, car depuis le couloir, mais caché à la vue de l'aînée et de Maman, qui avait d'ici le dos tourné, Éric et Xavier, le premier surtout, la taquinaient, notamment en lui faisant les doigts et en

lui tirant la langue, et alors c'était la sirène d'alerte qui retentissait derrière les légumineuses. Je dis de derrière le tas, car parfois elle se penchait pour voir, et si l'un ou l'autre des deux chenapans ne s'était pas lassé, c'était reparti pour cinq minutes. Éric (ou Xavier) partant alors à fond de train dans la chambre, qui était au bout du couloir, passée celle des filles, la nôtre les grands, les sanitaires et la salle de bains.

C'était la chambre la plus spacieuse, afin qu'ils aient de la place pour jouer. Albert et moi nous en étions jaloux, car elle comportait un lavabo. Normalement, c'était celle réservée aux parents, qui avaient aménagé la leur dans une pièce adjacente au salon, qui était également une salle de séjour, nous ne disions pas à manger. En plus d'ébouter les haricots, le rôle de Coco consistait à s'assurer que la benjamine n'essaie pas de se pencher pour guetter les ombres portées des garnements dans le couloir dont la lumière, évidemment, n'avait pas été allumée. Fermée la porte de la salle de séjour (elle l'était le plus souvent,

afin que l'on n'y entre pas), ce couloir en angle était en effet assez sombre et seule la porte ouverte de la chambre des deux filles, près de la cuisine, permettait un rectangle de clarté. Mais cette porte était également fermée, pour la même raison. N'allez pas croire pourtant que nous passions notre temps à farfouiller ! Ce n'était pas toujours le cas, et nous avions, surtout nous autres les grands, d'autres occupations. À dessein érigé haut dans l'axe du bout du nez de la petite et de la porte d'entrée de la cuisine donnant sur le couloir, l'inconvénient avec le tas de Coco, c'était qu'à mesure qu'il diminuait, la blonde chevelure de Zoé semblait un lever de soleil sur une forêt vosgienne à ses deux frères, embusqués pour lui tirer la langue : au signal attendu, toute lulette et battant lingual à son tour, hurlant comme un clocher de guet après l'éclipse pour signaler l'incendie dans le couvent, bonjour le dispositif d'alerte à la sororité ! Les levers vosgiens, croyez-moi, ce n'est pas rien.

La main de Coco cessait alors ses eurythmies vers les gousses à deux valves pour tirer

de côté la petite ; il lui arrivait même, excédée, de se lever pour la contenir en la muselant, mais alors c'était Maman qui s'y mettait et le risque était celui d'une désertion boudeuse de l'aînée des deux filles, qui partait en claquant la porte de sa chambre. Fallait pas aussitôt tenter de la raisonner ; elle était tout verbe et pestait, et si l'on insistait, c'était les ongles et parfois les dents.

Autrement, si on la laissait là, elle boudait un temps, en faisant la moue de son visage rond perclus d'éphélides. Maman ne s'y risquait donc que rarement. Étant pour le maintien de ses troupes, elle se contentait de rouspéter de la voix, le plus souvent de crier, ce qui était à la longue totalement inefficace. Habile et voulant le montrer, le mouvement de ses mains (nous sommes revenus à Coco dans de bonnes dispositions) tenait plus de la machine que de l'humain, tant le geste se répétait, identique à lui-même, malgré quelques arrêts de la cadence afin de rattraper une erreur : un haricot était à repêcher dans les déchets. Vous me direz : 1 kg

200 à équeuter, ce n'est pas rien ! C'était alors sans compter les petites pommes de terre à frotter (on ne les épluchait pas) pour les frire avec de l'oignon. Puis les deux laitues à nettoyer, en les scrutant à fond, car déjà que c'était la corrida entre Zoé et Coco autour d'une limace vivante, alors pensez donc si elle était découverte plus tard, dans une assiette et cuite par la vinaigrette !

Tout était fait pour que cela n'arrive pas et les pauvres feuilles étaient triturées sous l'œil aigu (deux petits yeux très vifs) de l'aînée et les pouah ! réitérés de sa sœur. Actuellement, elles en sont encore aux deux tas de haricots. Si l'un est un véritable travail et l'autre un moyen d'occupation, les deux leur servaient d'apprentissage : à la condition de la ménagère pour Coco, à celle de la petite sœur pour Zoé. Quant à nous, les quatre garçons, nous apprenions notre futur métier, qui consistera à attendre, couverts dressés, que l'assiette soit remplie. Depuis le couloir, qui avait cette qualité acoustique d'un cornet pour malentendant, nous les entendions discuter, et

la langue croyez-moi, question dextérité, ça y allait au moins autant que les doigts ! « Si ! j'ai fait avec Maman un grand haricot de tricotin ! — Tu dis n'importe quoi... — Demande à Maman. Hein, Maman, que c'est vrai ? — Oui, c'est vrai... — Ah ! Tu vois... — Peuh... Maman veut juste la paix. — Non, c'est vrai, j'en ai fait un ! » Puis d'ajouter, les deux mains sur les côtés de sa petite robe, après un temps consacré à une moue des plus expressives : « C'est toi qui dis n'importe quoi ! » Et alors Maman s'en mêlait, car les filles avaient cessé d'être productives : « Laisse-la dire, Coco, et éboute-moi plutôt ce tas. J'en ai bientôt terminé avec la viande et les pommes de terre sont encore à frotter. — Oui, Maman », fit l'une quand l'autre de lui tirer long la langue, na !

Ça avait commencé autour d'une comptine que fredonnait Zoé. En grossissant la chose au moyen d'une loupe et d'un rayon de lune, la petite prétendait avoir parcouru durant la nuit tout le trajet, aller et retour, jusqu'au massif des Écrins. Précisément dans une

colonie de vacances située sur les pentes du mont Pelvoux ! À ce moment de son affabulation, l'on vit l'avant-bras de Maman se tendre et ouvrir par l'un de ses bords, sans utiliser la poignée qu'il fallait aller chercher plus loin, l'une des portes hautes du placard, afin d'attraper un ingrédient ; il me semble que c'était du sel. Brièvement pour un passionné d'habits féminins en général et de ceux de Maman en particulier, le bout retroussé de son chemisier fit alors une belle tâche de couleurs nuancées sur le fond blanc. En réponse aux objections de Coco, pour qui le monde imaginaire de Zoé restait d'autant plus aberrant qu'elle n'en était pas encore tellement éloignée, c'était, argumentait sans une seconde d'hésitation sa sœur, évidemment « sur le dos d'une fourmi ». Zoé, ce n'est pas le manque d'imagination qui l'étouffait, mais ce poney vert, qu'elle suçait tant et plus avant de s'endormir, au point qu'il en avait les naseaux entamés.

Bon, pour la fourmi, les haricots et le reste, le Formica de la table de la cuisine en savait quelque chose et les doigts des deux filles

tout autant. Surtout pour Coco, que déman-
geaient les déraisons de sa sœur ! Maman leur
demanda de s'activer. « Puisque t'es si maligne
et que t'as pas les clés, explique-moi comment
tu es rentrée ce matin ? — Bah, c'est en
montant sur un haricot géant, pardi ! » Inter-
loquée, la grande la regarda avec fixité. Puis
ses yeux, pareils à ceux des poupées chinoises,
firent deux plis. La gifle, serait-elle légère,
était prête à partir ; à défaut de lui tendre
le plat de la main, c'est en elle que Coco
trouva l'une des ressources de son genre ; en
la circonstance, cela consistait à penser avec
les doigts. Elle s'activa donc avec d'autant
plus de conviction à briser les pauvres gousses
immatures, dont les pédicelles et les becs
étaient propulsés partout alentour, sauf dans
le saladier, ce qui fit rire Zoé, dont les yeux,
contrairement à ceux de sa sœur, s'étaient écar-
quillés, au point d'en être aussi ronds que
le cercle de son bol. « Et cesse donc ce rire
idiot ! » lui lança Coco. Pour toute réponse,
Zoé rognait l'une des pattes de l'équidé nain.
Elle était repartie dans l'une ou l'autre de

ses rêveries éveillées. « Laisse-la, dit Maman, tu vois bien qu'elle a sommeil... C'est les nerfs, voilà tout ! » Coco insista : « Tu peux rire, mais moi, je ne confonds pas haricot et ascenseur ! »

Du mauvais traitement de Coco, le haricot, étant un végétal paisible, ne protesta pas. Après moins de cinq minutes d'un labeur boudeur pour l'aînée, de balancements rythmiques pour la benjamine, qui était maintenant à suçoter l'un des haricots éboutés que Coco prestement lui ôta afin qu'elle ne s'étouffe pas (ainsi que pour pratiquer l'apprentissage de l'autorité envers ses futurs enfants, c'était également là l'un de ses rôles auprès de sa petite sœur), en le lui tirant, la ménagère en herbe ajouta, un rien hostile : « Et ne ronge pas ça, tu vas te faire un tricotin dans la gorge ! »

Zoé hoqueta en effet ; elle avait gardé des fils entre les dents ! Par un cinéma pas permis, elle obtint de Maman qu'on les lui enleva. En fait de fils, il n'y en avait qu'un, mais bien coincé entre les deux incisives.

« C'est bien fait pour toi, lui asséna Coco, voilà ce qui arrive quand une fillette raconte des sornettes : elle se transforme en lapin ! » À ces mots et selon son habitude, Zoé se boucha les oreilles pour ne pas entendre la suite, car elle s'imaginait probablement que sa grande sœur avait sur le monde et donc sur elle un réel pouvoir d'enchantement. D'ailleurs, l'autre en jouait, qui, inspirée par son élan verbal, suggéra : « Oui, tu peux te les toucher ! T'inquiète, elles vont grandir, grandir, grandir... » Fort, car ne s'entendant plus, autant qu'inquiétée, c'est afin de conjurer la puissance de transformation présumée des paroles de Coco que Zoé répondit : « Mentreuse ! » La gifle partit, Zoé pleura, Maman pesta.

« Laisse-la, Coco, tu vois bien qu'il s'agit de son livre de chevet *Pierre et le Haricot*. » (Là, quoique bénigne, c'est Maman qui est dans l'erreur, car d'une part le personnage du conte se prénomme Jack et d'autre part ce n'est pas du tout, mais alors pas du tout un haricot commun !) La gifle étant légère, plutôt

que de se taire, Zoé, qui avait acquis entre temps deux belles joues aussi carminées que celles de Coco, reprit après deux sanglots : « Menteuse, menteuse, men... »

Tout à coup, avec un haut-le-cœur, au-dessus des gousses éboutées, les mots gloussèrent puis s'exténuèrent au fond de sa gorge tandis que le bras droit, raide à partir de l'aisselle comme une tige au point qu'on l'eût pu croire tétanisé, se tendit en avant, et que se redressa sur sa chaise surélevée le haut du corps de Zoé. Interrompu le dernier substantif, l'index de la main droite pointé, c'est les yeux fermés pour mieux hurler qu'elle ouvrit toute grande une bouche énorme en libérant le son de la sirène d'alerte ! Et c'était reparti comme en 40... Bientôt, elle reprendrait sa respiration. Alors, comme à chaque fois, car c'était pour eux un rituel, on entendra pouffer et se carapater dans le couloir. C'est à ce moment qu'alerté comme il se doit, je verrai les deux mioches se bousculer l'un l'autre afin d'atteindre qui le premier

la porte de leur chambre ; et je ne dirai rien, car je ne suis pas un délateur !

D'ailleurs, le plus souvent, c'est Albert qui s'en chargeait, afin d'entretenir ce privilège de l'aîné auprès de Maman, et ainsi de s'assurer la pérennité de petites faveurs, comme le supplément de pommes de terre sautées pour son grand. Parfois il négociait longtemps avec moi que je le fisse contre l'insigne privilège d'une amabilité temporaire, ce qui me permettrait, c'était là tout son argument, de jouer avec lui au western sans que je sois l'Indien ou encore à la guerre de Sécession, ou d'Algérie, etc.

Pour revenir à la sirène, Coco se leva, terrible en vestale du repas, avec une tension du visage qui faisait peur malgré ses deux admirables joues rondes, ses petits yeux vifs surtout qui habituellement vous regardaient fixement, de très loin au-dedans, scrutant comme deux calots l'obscurité du couloir avec une intensité qui tenait plus du minéral que de l'humain. Elle hurla alors, d'une voix bien plus convaincante que celle de Zoé ou de Maman : « Éric, si je t'attrape c'est ta fête, et

toi Xavier, tu ne perds rien pour attendre ! »
L'horloge de la cuisine indiquait onze heures et quart ; elles étaient allées tôt au marché ce samedi matin. C'est depuis que Pépé et Mémé n'y ont plus leur étal qui était chargé de bonbons, que nous autres, les grands, nous n'y allons plus : sans un bonbec en bouche et quelques autres en poche, il n'était plus question de tirer le chariot pour ensuite se faire moquer par les copains ! On n'est pas des poneys, quand même...

L'Atelier

En lui pétant l'arcade et lui cassant les dents, Albert avait des relations avec autrui. Il fallait démolir pour préparer un CAP de peintre en bâtiment, et les couleurs qu'il laissait sur le corps de ses rencontres lui valaient le surnom flatteur de Ripolin ! Systématiquement, il lui pétait les lèvres inférieure et supérieure, ainsi que parfois une dent, sinon un morceau d'incisive centrale, plus fréquemment latérale, avec le poing

gauche, et quelquefois le droit, mais moins souvent, car il servait de second coup, sous le menton, qui venait aussitôt après le premier visant l'œil pour faire mal, mais aussi aveugler d'un côté, afin d'obtenir un handicap tout autant qu'un angle d'approche.

Albert, c'est mon grand frère, de deux ans mon aîné. Rogue comme pas un, déjà la boxe n'avait plus de secret pour lui et chaque fois qu'il allongeait un bras, précédant de deux décennies l'une des faces du premier single des Nègresses vertes, il n'avait qu'un mot à la bouche : *Zobi la mouche !* Ou qu'un morceau de dent se casse ou qu'il y ait la racine au bout, lorsqu'une incisive tombait au contact de l'un des poings d'Albert, alors c'était la béatitude ! Il crachait le même mot, c'était propitiatoire, ou peut-être n'était-ce que du mimétisme, en accentuant l'occlusive bilabiale sourde : *Pédé, pédé !* Puis il s'agitait en mesure sur ses jambes et roulant des moulinets. Si l'adversaire était coriace, Albert passait à la garde haute et se dégageait subitement d'un coup de tête ; alors, ce pouvait être une canine, ou n'im-

porte quoi. Il était aussi bon au poing qu'à ferrer le poisson.

Une fois, l'arcade a carrément éclaté ; il y avait du sang partout ! En guise de mouche, l'autre était un gâteau nappé de myrtilles ; autour de sa tête, on ne voyait plus que trente-six chandelles ! À plusieurs occasions déjà, je lui avais fait honte et il savait ne pas pouvoir compter sur moi en cas de rencontres infortunées de rue. Par exemple, lorsque ceux des Lilas nous ont opposé leur symétrie. L'œil en coin sur Albert, me maintenant légèrement en retrait, je tentais de l'imiter. Tandis que Thierry accusait debout en les parant les coups de poing d'Albert, Didier me tira sur le bras et parvint à me mettre au sol. Mon intérêt allait aux oreilles, aux cheveux, au cou, au nez ; le reste du corps m'indifférait. Par des contorsions et des petits coups brutaux de la tête dans les côtes et le ventre, il me fit des prises douloureuses. Sans égard pour sa tenue, un survêtement Adidas d'un bleu à effrayer le hublot d'une machine à laver, l'adepte constricteur m'obligea peu à peu à passer par des

positions dont je ne me croyais pas capable, et réussit à me retourner. Finalement, les jambes étaient bloquées par les siennes, le cou cadenassé entre ses cuisses, et j'étouffais au point de souffrir d'une séparation de mon corps, qui ne m'obéissait plus, inerte alors que ma tête éprouvait un retour de sang. Mes oreilles étaient en feu et sonnait un glas, celui de ma fierté ; c'était la déconfiture !

À deux pas, Albert et Thierry discutaient, amicaux. Ensemble, ils firent le signal. Lorsque Didier déverrouilla, je restai au sol à assimiler l'oxygène et tenter de retrouver mes esprits. Aussitôt debout, Didier les a rejoints, moi pas ; diminué, je me tenais à l'écart. Personnellement, on m'appelait Valentine !

C'est comme la fois de trop. Après une excursion hors limites, autrement dit à Bagnolet, là où la bande à Louis-le-Borgne était équipée, j'étais revenu avec la gueule complètement dévastée, ravagée par un coup de chaîne à vélo. Entre Picasso et Le Corbusier, on nous voyait arriver avec Albert de loin dans la cité en s'exclamant : *Tiens,*

voilà Valentine et Ripolin ! Moi, ça me faisait marrer en sourdine, avec mes pratiques pas très prolos, mais bon, faut pas tout niveler non plus ; et mon frère, lui, Ripolin aussi ça le faisait rire, vu qu'il me la sortait parfois pour pisser en me lançant, sans omettre de m'arroser : *Tiens, regarde, c'est la minute du ripolinage !* Heureux Albert ! S'il savait...

Par la suite, Albert fréquenterait la grande sœur ; d'un an plus âgée que le grand frère de Didier, Cathy était sa première tentative de sortie du catalogue. Elle fut sa plus belle réussite, alors que pour ma part, tandis que ma tête était en hypoxie entre les cuisses de Didier, entre les miennes s'était réveillé un certain intérêt pour la lutte à deux, entre garçons.

Toute dérogation confrontant le contrevenant au risque d'être définitivement écarté de l'enregistrement dans le beau genre, si l'injonction de conformité au code de la virilité fut ce qui me gêna le plus dans ces combats, c'est qu'il fallait toujours se montrer dans son appartenance, et elle n'était jamais décidée par soi,

mais par son prénom, les inscriptions préalables de son sexe, la cohésion du cercle des garçons. Dans ce sens, si pour Albert, Cathy avait été le trophée salubre d'un combat de boxe, en plaçant mon frère sur une marche plus élevée du podium des âges, elle devenait également une seconde victoire sur Thierry. Quant à moi, eus-je gagné cette lutte en griffant et mordant, comme je m'en étais abstenu puisque c'était interdit, que jamais Didier m'eût ensuite fréquenté, au sens où je l'aurais certainement voulu. User des moyens des filles, s'il fallait entendre par là une volition de mon corps et peut-être également un désir plus conscient, pourquoi pas, puisque, au fond, en creusant la question qui alors ne se présentait pas dans ces termes-là, l'un ou l'autre des rôles ne s'était nullement posé à moi de façon aussi claire, c'est-à-dire clivée : fille ou garçon, lequel choisir ?

Maman cherchait son catalogue, elle ne le trouvait pas ; Albert l'avait caché sous la planche du placard manufacturé par Papa, la première au niveau de la plinthe.

Il l'avait enfoui un mercredi après-midi de panique avec par inadvertance l'une ou l'autre de ses socquettes, et avait ensuite refoulé les alertes d'un subconscient actif qui lui intimait par rêves interposés de restituer Le Livre des Images où il l'avait dérobé. Inconsciemment parlant, c'est-à-dire plus profondément dans les miasmes d'un âge ingrat avancé, il se peut que Cathy l'y ait incité. Il était en ce lieu si fragile de la main, Albert, et de la chrysalide de l'adolescence allant vers l'imago de l'âge mûr, en remplacement du catalogue de Maman, son poing n'en finissait plus de fleurir sur le corps de Cathy. D'ailleurs, mon frère me fit remarquer que son prénom commençait par la lettre « c » ; à titre d'information : au catalogue de *La Redoute*, une initiale incontournable qui recelait un absolu de bonnets... Les planches d'un placard commun étaient son dernier souci ; et la réputation de son petit frère le premier en liste, fût-elle publique ou familiale, était-elle prise en considération ? Il y cachait également des chaussettes et des

bouts de chiffon, un soutien-gorge et quelques mouchoirs en tissu.

Je les avais trouvés, car la planche qui supportait mes chandails, pantalons, shorts, etc., avait été remplacée sans aucun soin : restait un écart inhabituel entre le tasseau et le plan qui supportait mes affaires. Il manipulait sans tact, sans doigté ; comme le lui hurlait Papa : *Jamais attention aux détails, tu n'en as que pour le gros œuvre !* Un samedi soir, alors que braillait la télévision, j'y mis les doigts pour repousser, mal alignés, des effets déposés par Maman. À ce niveau ce n'était pas un pull-over : avec la venue de l'été, ils avaient été rangés ailleurs ; et les tee-shirts, les maillots de corps, les pyjamas étaient toujours empilés sur les étagères du placard de droite. Alors, était-ce un pantalon ? Longtemps, je n'ai plus su exactement ce qui me turlupinait. Mais il est évident qu'il s'agissait d'un bas, car c'était là leur emplacement pour le printemps et l'été. Une fois réarrangée la pile déposée par Maman, afin de l'enfourer dans le fond, j'ai voulu en retirer un bermuda que je détestais,

comme tout ce qui était court et me faisait montrer du doigt. Maman ne se trompait jamais d'étage et les amoncellements d'un linge fraîchement repassé étaient toujours parfaitement alignés. Albert, comme l'affirmait Cathy, n'était-il bon qu'à ripoliner ? Non seulement le bermuda ne l'était pas, mais encore il restait accroché à je ne voyais quoi. J'ai dû ôter tout le contenu afin de ne pas déplier.

Là, sur la planche nue du bas, un aggloméré recouvert de Vénilia (il y avait une couleur par étagère) usé se déchirant, je constatais à la palpation que l'une des jambes était coincée entre la planche et le montant du placard ! Comment était-ce possible ? Ni une ni deux, je soulève autant pour récupérer mon short long que pour découvrir le contenu de ce que je n'ignorais plus être une planque : Albert n'avait quand même pas inventé la poudre à éternuer ! Banale, en aucun cas extraordinaire (il fallait au quotidien le fréquenter, Albert, pour évaluer ses draps au lever), ce fut une bien piètre découverte : de la chair

offerte au prix de la vulgarité ! On ne s'attardera pas sur la question. Toujours est-il que le catalogue de *La Redoute* était là, avec des images autrement interdites, notamment celles d'un magazine danois, *Lesbian Triangle*. Si j'avais les trois étagères inférieures du placard du bas minorées de la quatrième, et lui les quatre de celui du haut augmentées de l'étagère qui m'était décomptée, idem pour les deux placards superposés de droite, c'est qu'il était le grand : à quinze ans et en cinquième de transition, il savait s'imposer. La qualité et le contenu des revues françaises et allemandes et du magazine danois en témoignaient, et m'était avis que Maman n'était probablement pas la seule à chercher son catalogue. En raison de son âge, Albert n'avait pas redoublé le CM2 ; il entra donc au CES où je l'avais rejoint, début septembre, en sixième normale. Il ne parlait pas un mot d'anglais, et moins encore d'allemand.

Alors que j'en étais, une fois de plus, à m'interroger sur le sens de cet appendice juste bon à pisser, sans éprouver le besoin d'un autre

usage que soulager ma vessie, la sexualité d'Albert trouvait déjà ses premiers canaux saturés de désirs, autrement dit ses voies, plus exactement ses exutoires avec les pages du catalogue de *La Redoute*. Les seconds étaient tout dédiés au numéro 146 du magazine à la couverture vermillon et à ses photos en couleur : une fois de plus, il n'avait pris aucune précaution. Pour *La Redoute*, on voyait clairement à l'état des pages cornées qu'il allait directement à celles de la lingerie féminine, et pour de tout autres raisons que les miennes, ses doigts au bout de la paume de sa main se délectant des images qui suivaient celles des maillots et des plages de l'été. Moi, cette fois, j'ai snobé les bonnets D, parce que la sexualité saphique était beaucoup plus fascinante : impossible de ne pas fixer les godemichés, de ne pas baver en prenant la place de celle qui en effet, en y regardant vague, avait un air de famille, mais alors de loin, avec Maman. C'était une belle fille, une blonde (est-ce une perruque et alors, la translation était-elle mieux aisée pour moi ?),

mais heureusement sans ces énormes seins aux formes de poires ou en obus que l'on voit partout, notamment dans le catalogue de *La Redoute* et dans la cuisine, au moment du repas ; pour ne pas pointer Coco, une poitrine peu développée donc, ce qui me convenait.

Le papier peint étant parme, il m'était impossible de ne pas fabuler celle des Danoises aux bas de broderies, qui apparaissait androgyne à mon regard douloureux et captif. (Longues jambes fleuries de hauts en dentelle rouge, en se faisant largement écarter à la hauteur des genoux par l'une des deux autres saphiques, la fille partageait avec la troisième un bout de langue avide.) La fantaisie consistait évidemment à me les représenter augmentées de Didier, d'Albert et de Thierry ; elle se prolongeait bientôt par une interpolation : le premier triangle était *remplacé* par moi-même et les deux autres garçons. L'étoile à six branches, dont les sommets intercalaient une fille et un garçon, m'était immédiatement perceptible, enfin, il m'apparaissait que c'était suggéré, mais pour

la translation, peut-être que c'est moi qui fantasmais un max ?

Là, dans ses empreintes digitales, je feuilletais ce qui avait probablement transité par des mains aux nôtres affiliées ; car d'où, autrement que dans la pile des magazines de Papa, mon frère tenait-il celui-là ?

Et moi, devais-je reprendre mon Stendhal ou continuer à me vautrer dans ces draps... La soirée s'avançait, il était l'heure de la fin du film ; feindre le sommeil avant qu'ils n'éteignent la télé ! Plus que la conséquence de son laisser-aller, au demeurant accordé parfaitement à celui de son géniteur lorsqu'il s'agissait de l'orientation scolaire, c'était un non-choix qui se fit en raison de la proximité géographique du collègue d'enseignement technique et de la demande importante d'ouvriers qualifiés.

Papa avait été jadis lui-même ouvrier non qualifié du bâtiment, et il nous racontait son expérience à aligner des plinthes et des cadres de porte à longueur de journée. Il avait connu la période de la reconstruction, exercé divers

métiers, dont chauffeur-livreur, une qualification acquise avec le « Tube » Citroën de Pépé, du temps où il était encore marchand de bonbons et faisait les marchés, c'est-à-dire avant qu'il ne s'envole avec Mémé pour Nice. Elle nous racontait, Mémé, que Gaëtan passait le plus clair de son temps à fuguer l'internat, qu'il faisait à pied les trente-huit kilomètres pour la rejoindre à Montreuil, lorsque Pépé était en Allemagne, en STO, que c'est pour cette raison qu'il n'aimait pas l'école, parce qu'elle l'avait éloigné de sa mère et de ses deux sœurs : tata Mado, que nous n'avons pas connue, et surtout de la petite, tata Isabelle, avec laquelle il tentait de compenser une perte et une honte. En effet, Papa, qui avait eu dix ans à la Libération, était devenu le cancre et l'héritier, puisque Madeleine avait disparu cette même année de la circulation !

Puisque en tout point il avait pris le relais, son fils aîné allait donc enfin pouvoir barbouiller d'autres surfaces que ses cahiers. Albert, qui n'avait pas, comme Papa, la nostalgie du piano des leçons de Mado,

gagnerait pourtant à connaître, avec le vrai poids et la surface de recouvrement de ses brosses, un simulacre de carrière artistique ! Il y apprendra, dans ce CET, sans risque pour sa santé ou celle de son entourage, également la technologie et la chimie primaire des mélanges et des dilutions. Ainsi, à l'issue de sa deuxième année de cycle de transition, durant laquelle se firent ses dernières initiations à la vie végétative des arriérés, qui consista pour lui à devenir un mâle en réduction et un petit loubard cachant ses exutoires au détriment de son petit frère, notamment en se vidant sur ses revues, il entra contraint par tous ses actes antérieurs et par Papa dans le CET. Cet avenir de brosses et de rouleaux, de pots et d'échafaudages, de plâtre et de couleur pure ou diluée, plus qu'un métier, était-il vécu comme une sanction, une fatalité, une consécration ? Quoiqu'il en soit, l'année suivante, à la rentrée de septembre, en 1974, il intégrait donc ce collège ; fier d'y retrouver ses copains de deux années de classe de transition, c'était le nouvel

atelier d'Albert, dans lequel ils allaient apprendre ensemble à encoller des lés de papier peint.

Un Cinéma permanent

À la célérité saccadée des chocs secs succéda un glissement mou. Révélant à mes oreilles le vrai temps de leur chute, des anneaux sur le parquet s'étaient éparpillés. Puis avaient cessé tout à coup ces sons de roues de jouet, aussitôt remplacés par des gémissements : le rideau d'une transparence de chrysalide l'ayant entièrement recouverte, elle s'appuyait du coude en dégageant un visage en pleurs. Trois des murs de la salle à manger étaient tapissés d'un papier aux raccords jaunis se décollant lentement ; le dernier n'était qu'un manque, espace vide occupé par une baie vitrée donnant sur un petit balcon. Après une gerbe d'insultes, suivie d'acerbes provocations, des coups, un cri : *Les enfants !*

Observant tout sans être vu de la chambre, Albert était dans l'encadrement de la porte qu'il

n'osait pas dépasser et moi de l'autre côté de la table où j'étais accouru, restant tétanisé. La main tendue Maman semblait, théâtrale. Ouverts démesurément, mes yeux brûlants de larmes offraient à mon élan intérieur une seconde baie vitrée contre laquelle de l'impuissance s'écrasait d'un mouvement ventral, qui prenait l'empreinte de mon effroi. Viscères encore enfants, tandis que je regardais Maman couler et avec elle au ralenti se décrocher de l'un des deux grands rideaux les cercles de bois, de gras grêlons me brûlèrent les reins, mon cœur aspira tout le sang de mon visage et la peau sous mes yeux devint bleue. Ses invectives s'exhalant peu à peu en litanie, sur le parquet, Maman gisait ; de l'autre côté de la table, l'un des anneaux était arrivé à mes pieds.

Plus rien désormais ne comptait, ni l'alignement des points lumineux chus un à un de mes yeux rivés à la baie vitrée, où la lumière n'était plus filtrée frontalement car l'un des deux rideaux avait été arraché lorsque Maman s'effondra sans pour autant capituler,

ni sur le meuble à ma gauche la surface des bibelots qui recelait probablement autant de mystérieuses observations que le demi profil d'Albert dans l'encadrement de la porte, alors que devant moi le reste de la vaisselle laissée en attente de desserte sur la table déplaçait des anamorphoses d'étranges pastels. J'étais figé, pris à mon insu dans l'atavisme d'un milieu. L'effroi de la proie primitive, au-delà de l'âge, lorsque l'humain dormait encore autour d'un feu. Maman s'accrochait donc aux rideaux de la salle à manger et se remettait avec peine à genoux en gémissant et nous prenait à témoins : *Les enfants !*

Dès lors notre père allait-il nous apparaître un fauve et plus précisément le prédateur de celle, innocente en ces sentiers de l'affection qu'apportent l'aliment et l'ordre quotidien en apaisement des peurs, qui venait m'abreuver et Albert avec moi aux gestes de l'amour et de l'attachement, et parfois nous en désaltérait ?

Mutique et statufié, Papa se tint un temps raide ; il se détachait, image claire redoublée sur le fond obscurément bombé de l'écran de

la télévision, le poing coupable engoncé de honte ou de déni tout au fond de la poche du pantalon, surpris de cet effondrement. Il partit en claquant la porte.

Avant cela, il y eut une transaction autour des enfants. Pour être précis, Papa est d'un côté, appelant à fédérer ses sudistes, et Maman de l'autre, ainsi qu'Annie Ernaux, la confession de sa honte aux joues.

Avec ses petits soldats, Albert retrouvait les encouragements hypocoristiques de Maman et moi l'aura d'un doute ; qu'avais-je vu, accouru comme un fil rembobiné par l'appel de la pêche exacerbée de Maman s'effondrant et de Papa la ferrant en se figeant ? Coco se mit à pleurer dans son berceau ; chacun l'avait oubliée. Albert décida de rester avec Maman et moi pas, qui serait éternellement un double négatif : ni l'élu de son père, ni le justicier de sa mère, puisque Papa s'en ira seul pour réapparaître trois jours plus tard, tandis que j'étais devenu entre-temps l'image surexposée de sa culpabilité. Alors qu'Albert alignait les gris et les bleus en

deux lignes frontales, alternées de canons qui lançaient des segments de tiges d'allumettes, Maman alla dans la chambre et prit soin de Coco, d'autant plus qu'elle se croyait abandonnée ; elle la langea, lui embrassa le ventre et lui prépara un biberon. Albert en bleu canonait, victorieux.

À son retour, Papa ne fumait plus ses Gauloises au beau papier argenté que nous recyclions pour confectionner des boulettes à lancer, mais des cigarillos. Il ne les quittera plus, sinon quelques années plus tard, pour revenir au paquet bleu. Je le soupçonne d'avoir alors voulu imiter Louis de Funès ou Jean Gabin, dans *La Traversée de Paris*. Avec Maman, ils furent un temps aux anges : elle resplendissait, lui sentait le bonheur, et plus un cri de trop. Les disputes aigres le soir à la cuisine avaient cessé ; nous nous endormions sereins. Pareil pour les matins qui n'étaient plus pesants, Maman ne maugréant plus, Papa ne partant plus travailler en claquant la porte. Elle avait les cheveux laqués et, maquillée, sentait le parfum, parfois mêlé à l'odeur d'une

eau de Cologne, en fait de la lotion capillaire au nom de Pétrole Hahn.

Ce matin-là, c'était le serin qui sautait sur ses petits perchoirs pour nous saluer. Si vous voulez mon avis, serait-ce la part de Papa coupable en moi et qui le resterait, la cuisine avait alors pour la première fois trouvé un visage de sourire qu'on ne lui connaissait pas. Coco n'était plus toujours dans les bras de Maman qui n'était pas déjà à repasser ni à torcher l'une ou l'autre de ses habituelles corvées. Albert s'empiffrait de lait au cacao où il trempait d'épaisses tartines graissées au couteau, sur lesquelles en guise de confiture une petite cuillère avait déposé un glacis de myrtilles. Lui aussi respirait le bonheur ! Il devait au moins avaler ses trois tombereaux de cadavres nordistes...

Navette oblongue de plumes lisses ou de lumière ébouriffée, dans une cage qui avait été posée par manque de place en haut du réfrigérateur, l'oiseau des Canaries lançait ses trilles. Qu'avait-il ce matin, lui aussi, à épanouir son cœur emprisonné ? Peut-être qu'il

était heureux pour nous car nous allions à l'école, comme chaque lundi de ce mois de janvier, ou peut-être se moquait-il, parce que dehors il neigeait ? *Tiens, toi aussi prends ton blizzard !* que je lui dis en ouvrant la porte du réfrigérateur pour y mettre le beurrier et la pâte de nordistes. Maman nous pressa et nous partîmes, le cartable sur le dos, comme deux gros escargots ; mais avant de passer le seuil, du haut de ses huit ans, Albert se redressa sur la pointe de ses bottines pour obtenir l'un de ces baisers qui n'arrivaient jamais. Combien de fois nous étions-nous heurtés à l'impassibilité de Maman, et combien d'autres les tâches domestiques avaient eu sa faveur ? Cette fois, peut-être était-ce à cause de Coco, parce qu'elle tomberait en se penchant, ou que son volume était tel que la tête de Maman restait inaccessible ? Quoi qu'il en soit, après deux petits mouvements de rotation à gauche puis à droite, elle nous dit qu'il était l'heure et que nous n'avions plus le temps de traîner. Albert d'ailleurs, plus grand de quelques centimètres, avait insisté ; mais

c'est à Coco qu'il l'a fait, ce baiser de bonheur d'être enfin tous les quatre réconciliés. Pleine de son premier biberon, la petite eut un rot et mon frère échappa de peu au renvoi de lait caillé.

Maman se redressa et ferma la porte en nous houspillant. Nous ne prenions jamais l'ascenseur, qui était interdit aux enfants. Albert prit les devants, et je lui emboîtai du mieux que je le pouvais le pas, ce qui se révéla très vite impossible sans glisser, le sol aplani de neige et la vue gênée par celle qui tombait autant que par le vent, qui était vif et mordait. Heureusement, nous étions équipés : écharpe, moufles et bonnet. C'était donc borné de chaque côté que je suivis l'ornière des pas d'Albert et bientôt le trottoir, qui était recouvert par de la neige fondue, fit place à un étroit sentier qui serpentait entre deux aplats immaculés. Pour être le plus emprunté à l'automne et au printemps, le raccourci du parc n'était pas le chemin habituel en hiver, non seulement parce qu'il était réputé dangereux, du point de vue des adultes dont certains

rendraient compte à Maman de leurs observations matinales, mais parce que des garnements de l'autre côté de la cité pourraient nous y guetter afin d'engager une bataille rangée d'éclatements blancs. Les myrtilles ne lui ayant pas suffi à se caler l'estomac, Albert fomentait-il de m'envoyer en éclaireur, au-delà de la ligne de ses pas, ou avait-il pour dessein de me négocier pour droit de passage, ainsi qu'une fois il l'avait fait ? La solitude du trottoir étant plus redoutable que les plans d'Albert, je m'insurgeai sans oser rebrousser chemin. L'aurais-je fait sans qu'il me coursât, sa sollicitude m'eût attendu en se cachant plus loin pour m'effrayer. D'ailleurs, la suite allait me prouver que mes soupçons étaient erronés.

Algarade ou pas, le parc restait un choix de grand et par conséquent périlleux pour moi. Puisque ni le rôle de l'éclaireur ni celui de la prise d'otage n'étaient à l'ordre du jour, nous abordions la région des Grands Lacs, là où le bassin du parc était entièrement gelé, c'est-à-dire qu'il recelait pour surface une épaisseur plus ou moins conséquente de glace. Ainsi, de

l'étendue assez vaste enclose au moyen de quatre bâtiments qui la délimitaient et dans laquelle était réservé un parc, la partie la plus éloignée en allant vers l'école, qui était encore au-delà, avait été cimentée de bassins en cascades se déversant dans une plus grande pièce d'eau. Le pas régulier d'Albert nous y conduisait.

Zone d'attraction occupant une aire sans périmètre défini sinon l'alignement de hauts peupliers, le toboggan ni les balançoires, le manège non plus que la cage à poules n'avaient obtenu que mon grand frère leur céda ; et, malgré appels et simagrées pour qu'il aille moins vite, une haleine de locomotive sous le cache-nez, il n'avait pas daigné ralentir avant d'atteindre le grand bassin rectangulaire. C'était afin d'évaluer sa praticabilité qu'Albert, me dépassant d'une tête, tenta d'obtenir de moi que je le traverse ; avec obstination, dans la contre-plongée de mes six ans et demi, je lui opposais mes refus. J'étais buté comme un wagon à charbon et même résolu ; il n'empêche qu'il obtiendra une

conciliation d'une partie de moi, probablement celle qui n'avait pas fait le choix de Maman : que je le suive, en marchant sur le rebord.

Ombellifère de pas d'enfants qui fleurrissait au bout d'un petit sentier, nous laissons derrière nous les traces d'un ultime piétinement, témoin gris-bleu de notre tractation. Lui devant, moi le suivant ; à notre droite la glace chantait d'un timbre clair. C'était comme un papier-calque que l'on déchire et mes oreilles en étaient toutes affolées. Le menton dans le col et ne regardant pourtant que les talons de mon grand frère, le sentier, ou ce qu'il en restait, se perdait au loin, s'éloignant derrière l'écran opaque du temps qui tombait lentement, probablement en partie effacé. Dernier lien avec l'appartement déjà lointain, la mémoire de ce sentier m'aidait à ne pas regarder du côté des appels cristallins, du côté de l'inquiétante étendue de glace qui recouvrait le bassin, un peu en contrebas. Quoique peu profond, le rectangle aveugle était presque à ras et des flocons légers virevoltaient et se déposaient en une couche

égale, ce qui rendait la surface très lumineuse, et cette lumière rase matinale attirait le bord de mon œil. Tout à coup, un long volume en forme de serpent affleura ; c'était une branche tombée avant que l'eau ne soit gelée, qui était prise et recouverte de blancheur.

Le plateau était venteux, surtout en cette saison et tout particulièrement dans cette large coulée entre les quatre bâtiments. Ce matin-là, il soufflait en sifflant. Or, des feuilles de peuplier également affleuraient qui lançaient vers moi, depuis ce morceau de bois contorsionné, des bruits de craquements.

Je ne sais pas comment cela est advenu, ni précisément à quel moment. Mon front suivait les traces de pas d'Albert. Soudainement, mes yeux se sont déployés, qui ont rejoint l'écart de mes oreilles, et, au-delà, celui de mes mains, lesquelles étaient aussi éloignées que possible l'une de l'autre. Ai-je glissé, ai-je été pris de vertige ? Était-ce en effet l'équilibre que tout simplement j'avais perdu ? Impuissant comme Papa le jour du coup de poing, ai-je plongé dans le bassin ? Toujours est-il que j'atterris à

plat ou plutôt que je me vis comme en bout de course après un saut périlleux sur un tremplin, la surface de glace ayant remplacé le tapis de sol de la salle de gymnastique où Albert et moi allions chaque mercredi.

À mon contact, la glace craqua mais je ne m'en rendis pas compte et pas plus de l'impact thermique, ou du moins pas sur l'instant qui glissait comme la pointe d'un crayon 2H sur du papier-calque avant de le perforer, un passage entre un plan et un autre, un ici et un ailleurs radicalement différent dont je n'ai eu conscience qu'*a posteriori*, mais aucunement à l'instant de cette traversée. De l'autre côté de la surface de glace, mon manteau fit la continuité avec la relative chaleur de l'eau, le vent ayant alors évidemment cessé de souffler. Le bonnet, les moufles, l'écharpe me tenaient également lieu d'enveloppes et je n'eus pas vraiment froid, mes yeux s'étant par ailleurs instantanément fermés. Quand je les ai rouverts, un bref instant, ce fut comme à la télévision : mon image se reflétait redoublée sous une forme d'insecte. Là, sous la surface de glace au-

dessus de moi, entre deux eaux je vis un gros scarabée qui flottait.

Le Casse-croûte

Il m'a fallu longtemps avant de comprendre le sens de ces travaux : Papa me voulait dans son ombre et que je ne m'en éloigne pas. Il m'occupait. Peiné, je n'étais pas ingrat : ne s'était-il pas abstenu de gronder ? Mis à part ses asticots et les quolibets d'Albert, la situation avait son avantage : elle me laissait oisif ! Et l'oisiveté, ça, je savais apprécier, qui me permettait de ne rien laisser passer des mille et un détails d'une journée au grand air.

Ici, normalement, comme pour la promesse d'un repas sorti du panier, on commence à déballer, mais je ne le ferai pas. Il faut y aller soi-même pour se rendre compte sur le motif. Dès que le soleil donne, en amateurs allez-y, équipés pour la pêche ainsi que je vais vous conter maintenant. En effet, c'est à fleur d'eau qu'ils viennent pour gober moult insectes. Si je dis faux, que l'on me jette à la rivière ! Entre

lui et moi, aucune compétition pourtant, ni jalousie. Cependant, le cours dolent allait docile happer l'un d'entre nous. C'est ce qui se produisit, pas que je le voulusse ! Ah ça non ! De la berge, Albert glissa seul dans l'eau, là où c'est bien vaseux, et s'y enfonça jusqu'aux genoux. Précisons que l'ablette est un poisson qui fraie en eaux profondes, sur les graviers. Assurément troublé, mon frère aîné n'en était donc pas une ! Albert, c'est ainsi qu'il se fit sermonner, mouillé aux cuisses, ou disons rajuster les bretelles, parce qu'il les avait effrayés, ces poissons blancs qui ne mordent qu'en eaux claires, précisément dans la lumière de l'onde !

Mon père était monté avec un hameçon au bout duquel pendait un vaseux. Équipée d'un flotteur olive, une ligne directe sur une canne à déboîter, la main était reine : il nous fallait souvent changer l'appât, car il était fragile. Encore que Papa pêchait avec une larve de diptère et moi aux pinkies ! Or pêcher au moyen d'un pinkie était dégoûtant ! Cela me rebutait... Si cela me répugnait tant, c'est

qu'immanquablement en les accrochant j'en crevais le tégument, et qu'alors il me fallait ôter de mon doigt piqué au sang mêlé de jus rougeâtre une bouillie d'asticot. Parlez-moi de l'ablette ! Hé ! Mais vraiment... Beurk ! Poisson de surface, elle en est particulièrement friande. Aussi n'ai-je jamais su si c'était l'une d'entre elles qui me les dévorait, ou les goujons. Papa prétendait savoir et probablement qu'il savait, m'affirmant que c'étaient les goujons. Parce que lui les ferrait sans aucun décroché, ou peu s'en faut : il avait l'expérience. À son flotteur, aussi long que le mien, une antenne abondamment graissée lui donnait-elle un avantage ? Il riait, lorsque je lui posais la question, Papa.

L'amorce était composée d'arachides grillées, de biscottes moulues, de coprah, de riz très cuit, de fleurette et de je-ne-sais-plus-quoi. Il me semble que c'était du maïs, auquel étaient ajoutés en petite quantité de minuscules vers grenat, très vifs. (Les appâts de Papa.) Dans le seau, il restait un fond de mouture ajoutée d'un peu de fouillis. C'était lui

qui la lançait. Le soleil désormais d'aplomb au zénith, cela ne mordait plus. Du tout ! « Rien de rien », comme dit la chanson. Souple de l'avant-bras, c'est d'un geste bref du poignet qu'il jeta sa ligne de pêche ailleurs, en ajoutant : *De la friture*. À l'heure où l'herbe avec le vent vagabonde, il ne s'en souciait pas qu'au fond ça taquine l'asticot. Par petits coups répétés, quelques instants plus tôt son bouchon plongeait en effet sans approfondissement. Rivé là, assez loin de lui pour ne pas emmêler la mienne à la sienne, il me semblait d'un calme léonin. Car pour ma part, je ne le quittais plus des yeux démesurés pour abolir la distance au flotteur pris de spasmes, qui générait à n'en plus finir des cercles concentriques. Il précisa : *C'est le goujon qui joue du bas de ligne... Rien de bon !* Quand, brusquement, emportant le scion jusqu'à fleur de l'eau, le mien plongea. À ma main mal assurée, avec le scion partit ma canne ! Il était vert et pourtant riait jaune en me lançant un regard qui longtemps me fit honte. Hélas,

emportée loin de la berge était la mienne et la sienne encore à l'eau...

Avec un hameçon de 22, mon frère appâtait au fifise. À sa ligne, il y avait trois petites chevrotines espacées de cinq des doigts de Papa. Il n'utilisait donc pas le ver pourvu de pigments respiratoires et pas plus le pinkie ! Au bout de la ligne de Papa, d'un rouge vif, elle en était à son troisième stade, auquel on survivait malgré l'eutrophisation des milieux à forte concentration organique où l'oxygène est peu abondant. Il était à sa gauche, où les saules, dévorés par la larve du gâche-bois, étaient creusés de galeries qui ressemblent tant à celles du grand capricorne, aujourd'hui protégé, et moi à sa droite, afin de nous séparer ainsi que le couteau. Entre les graminées, les fleurs de boutons d'or, les pâquerettes et les trèfles pour la plupart, ondulant au sommet d'une motte, un trou de taupe attire mon regard, qui du coup est travaillé autant qu'alentour les sillons d'un labour. Alerté j'y jette, ainsi que le fit Papa pour la pêche, un

bout de pain et paf ! plus rien. C'est vexant, une taupe...

On peut en dire autant des goujons : c'est mon poisson record, avec de l'appât pour un autre. Heureusement, cela me passe le temps. Albert pour sa part ne me passait rien. Il vit ma ligne partir et s'en réjouit. De l'index, il la pointa. *Papa, Papa, regarde, il l'a fait exprès !* C'était évidemment faux. Papa n'était pas dupe, qui le rabroua. Il n'empêche que son visage et plus exactement l'expression de celui-ci n'était pas en ma faveur.

Ma canne prit du temps à dériver et je courus le long de la berge en vain, jetant la sonde avec des bouts d'espoir accrochés à de fausses affinités arborescentes. C'étaient des saules têtards et des rejets du pied de berge et des atterrissements, en continuité avec la végétation aquatique. Il était, Papa, égal à lui-même : aucun éclat et sinon tout l'inverse, avec dans son regard un pan de ciel qui fait à l'eau une opacité de plomb. Ainsi ne sus-je pas où j'étais. (Étais-je entre les labours et l'horizon,

ou entre celui-ci et le cours dolent du temps ?) Le tronc du saule au tronc voisin succédait, qui ajoutait à l'obstacle. Chacun était une rupture et un lien pour la vue. Mais où était ma ligne et partant ma canne, emportée par quoi ? Bientôt, je fus si loin qu'il me rappela. *Vivien, reviens !* Et penaud je revins, remontant tronc après tronc une ombre qui devenait plus dense. Il me fallait remonter le fil de l'eau. J'avais vu ma canne partir au loin avec le courant. Mais une filasse entre les doigts, je n'avais su la retrouver et ne lui rapportais qu'un amas pour bas de ligne et quelques plombs : le flotteur était en ruine, ainsi que la végétation ligneuse du haut de berge. Il avait été happé par le courant en ne laissant à ma main que le scion. Ce qui m'épargna d'être gourmandé, me dit Albert, c'est que la tête sur mon cou faisait concurrence au recépage des vieux troncs.

Albert s'illumina ; l'idée lui était neuve. Il sifflota d'aise au moins l'heure qui suivit. Peut-être était-ce parce qu'il tirait tout seul les fonds de la rivière à soi ? Pour ma part, j'étais sombre : humide jusqu'aux genoux,

les mollets abondamment trempés, le lais pataugé me laissa dans les bottes son eau et je dus en changer, herbes et têtards, le tout écrasé... Alors, une seconde fois : « Beurk ! » (Les chaussettes étaient vertes et même de couleur caca d'oie.) C'en était fini pour Vivien de la berge ! Il ne m'avait pas grondé, Papa, loin de là. Mais, afin de rembourser le montant de la canne, elles en étaient, ces mains, à s'activer à de menus travaux. D'abord, c'était la corvée de boissons, ensuite d'asticots ; également d'insectes, comme ces fourmis qui étaient tombées dans l'amorce. (Elles y attaquaient un coléoptère étourdi.) Je restais donc là planté dans ma contemplation quand, brusquement, Papa me mit une chiquenaude, après quoi j'étais la nappe sans omettre de dégager le sol herbeux de maintes branchettes sèches, puis sortis le déjeuner de la glacière. Il n'y était pas allé de main morte et l'oreille me cuisait. Ça bourdonnait et me lançait, maintenant. Tout le repas, je gardais la paume au-dessus, en coque, afin de bien lui faire voir. Papa ne prenait pas la peine de relever, ni de chapitrer

son autre fils, qui se triturait les siennes rien que pour m'embêter. Il me fallut ensuite laver, puis essuyer la vaisselle qui n'était pas en carton, ni encore en plastique. On avait aussi de vrais couverts et chacun son couteau !

Tous deux regagnèrent la berge et empoignèrent vous savez quoi. Hé ! Leur canne, pardi ! Or, dès que Papa eut lancé, ce sont les yeux pleins de l'audace d'Albert qui se retourne pour me traiter de fille ! Il était là, jouant du coude et de sa canne le talon bien calé au poignet, avec des lèvres muettes qui prétendirent, après coup, ne m'avoir demandé qu'un appât ! Tu parles d'un fifise ! Il me le fit étroit comme ça, cet affront : la bouche en cul de poule d'eau, et sans un son ! Ah ! Mais bon ! Faut pas croire : il ment ! Je savais bien, moi, ce que mimait la physionomie d'Albert qui se voulait comique. Évidemment, Papa ne voulut rien entendre, qui était pour la paix. Peuh ! La paix parle à mes fesses... C'était plutôt la pêche, non ? Bref, du moins le prétendait-il, tout en m'enjoignant de recommencer : *Cette fois, ajoute un peu de sable*

à l'eau ! Les deux sont donc là, à digérer leur casse-croûte. À gauche et debout (pas pour longtemps), c'est Albert ; assis à côté, Papa. Mais de mon point de vue, avec tout le recul de mes onze ans, si vous me demandez, c'est du pareil au même. Comme on dit chez nous, à la « maison », qui est un appartement perché en haut d'un ascenseur, Maman surtout : « Tel père, tel fils ! » Bah là, c'est vrai... Rien que des hypocrites !

Du repli radieux des ans qui appartiennent aux souvenirs, d'un casse-croûte et d'un soda dont la bouteille est consignée pour lui et moi, du même et d'un café pour Papa, c'est en séchant mes vêtements qu'assis nous déjeunions sur une souche au bord d'une friche agricole : un terrain travaillé en lacs ; ici et là du geste humain, lent, consciencieux, économe ; un fouillis d'insectes que poursuivent des oiseaux affamés ; des labours en lés ; le vert par ailleurs (le champ d'à côté) qui monte en pente douce et rejoint l'horizon bleu rongé par une fleur de tournesol à quelque quatre cents mètres au moins. Peut-être est-ce là tout.

Sur les bords de la Marne, aux endroits d'autrefois où l'on discerne partout l'interdit de mouiller, c'est souvent que j'y suis retourné. Et pas que dans l'un des multiples plis de mes souvenirs ! Pas seulement. Pourtant, rien qui me soit familier. Quand ils ont évité de s'effondrer, les pontons vermoulus restés en place sont pourris de champignons et les barques à fond plat dans lesquelles nous nous invitons, Albert et moi, pour de trop brèves réconciliations, où donc sont-elles ? Tout y a tant changé et l'ombre elle-même n'est plus ce qu'elle était. Pareil le goût du café froid ; mais ce qui me manque le plus, ce sont ces cercles concentriques autour du flotteur de ma ligne de pêche auquel désormais fait défaut un reflet au pendant de Papa. Car de nos jours, va-t-on savoir pourquoi, de goujons, il n'y en a plus...

TABLE

I

Coco	15
Le Bidasse et sa blonde	29
Pépé Super 8	45
La Lorelei de L'Oréal	55
La carte postale qui n'arriva jamais	69
Mon oncle Constantin	83
Le Cochon qui rit	97
Quelle est cette ville nouvelle ?	120
La TSF de Mémé	132

II

Trois-huit	145
Pourquoi pas dimanche	160
Tour d'habitation	181
24 heures de la vie d'un sanitaire	195
Visite au musée	208
Le Quiproquo des haricots	223
L'Atelier	237
Un Cinéma permanent	252
Le Casse-croûte	265

Sortie du miroir

le 21 septembre,

jour de l'invention des ampoules-flashes
photographiques par Johann Ostermeyer.

Dépôt légal : novembre 2015

Diffusion-Distribution

Le P'tit oiseau va sortir

ANTÉCIMAISE

contact@antecimaise.org

Pascal Parent :

Né en 1963, plasticien écrivain, il enregistre des slams et compose de la « poésie en lés » sous le pseudonyme de PasPAR4.

Malgré soi, un enfant nommé Vivien dessille sur autrui un regard dont la lucidité le brûle. Équilibre hésitant, en balance, la traversée des années d'innocence est portée par la narration avec autorité, ce qui la rend souveraine. C'est la suprématie du doute.



Sans code-barres

0 euro